# *Tous les chemins ne sont pas ronceux…*

*I*

*2015*

*PM Simonin*

C’est en 2015 que je commençai ce qu’à la suite de Mauriac, j’ai osé nommer Bloc-Notes. Tout n’a pas été repris ici : seulement les textes qu’avec le recul j’ai trouvé dignes soit pour eux-mêmes soit pour les réflexions qu’ils ensemençaient. 2015 ce fut l’année des attentats, de cette étrange manie à proclamer *Je suis* … Ce fut le moment, je crois, où j’aurai trouvé, je crois, la forme qui convient à ma plume.

# Table des Matières


1 A propos du serment ..... 1
2 La vision ..... 7
3 Silence éternel ..... 16
4 Cécité ..... 18
5 De la légèreté ..... 25
6 Le souffle ..... 29
7 Nietzsche ..... 35
8 Nihil ..... 38
9 Aveuglement (de la vision ... toujours) ..... 40
10 Musique (à propos de l'éventuelle infériorité de la vue sur l'ouie) ..... 43
11 Musique encore יִדישלאַנד ..... 47
12 Bruits ..... 50
13 Simone Weil ..... 55
14 Être là ..... 58
15 Solitude ..... 62
16 Au commencement ... ..... 67
17 Aux commencements ... ..... 75
18 Voir... savoir ? Non … regarder ! ..... 84
19 Le petit quart de demi centimètre ... ..... 89
20 Imaginer ... ..... 103
21 Noli me tangere ..... 111
22 L'appel ..... 118
23 De l'idole et de l'idolâtrie ..... 119

*24 Du signe au commandement..... 126*
*25 Abandon..... 133*
*26 Dégoût ..... 147*
*27 11 janvier : un peuple en veille ? ..... 148*
*28 Réseau ..... 150*
*29 Roger Simonin : 1897-1945..... 151*
*30 Emotion..... 158*
*31 Marchés ..... 159*
*32 Imaginons ..... 161*
*33 Souvenirs ..... 164*

# 1 A propos du serment

Je l'ai découvert un peu par hasard, lui que je ne connaissais pas et dont j'ignorais jusqu'au nom : bluffé par son texte sur le serment, ému par sa réflexion sur le témoignage à propos d'Auschwitz ...

Le serment, je n'y avais pas songé au point de ne même pas l'évoquer dans la version initiale de ma morale. Il faut dire que dans mon esprit il était intimement associé à ces grandes messes fascistes où l'on prêtait serment de fidélité au chef et j'avais retenu la leçon rousseauiste selon laquelle on reconnaissait un état libre en ceci que l'on y obéissait à la loi parce que le chef y était lui-même soumis alors que dans toute tyrannie le chef est au dessus des lois au point que celui qui lui prête serment d'obéissance ne saurait en aucune manière demeurer libre, lui obéissant à lui, personnellement, et donc à ses intérêts particuliers.

Un peu hâtivement et donc sottement j'évacuais toute réflexion sur le serment oubliant qu'il est à la racine non tant du religieux que du langage lui-même.

> *Ce que sanctionne la malédiction, c'est la disparition de la correspondance entre les mots et les choses qui est en jeu dans le serment. Si l'on rompt le lien qui unit le langage et le monde, le nom de Dieu qui exprimait et garantissait cette connexion bien-disante, devient le nom de la malédiction, c'est-à-dire d'un mot qui a brisé sa relation véridique avec les chose* *(p 68)*

Que la malédiction accompagnât toujours le serment, je n'y avais jamais pris garde ; elle en est pourtant le contrepoint exact. Mais que le serment fût le garant qui fasse se tenir ensemble les mots et les choses va bien au delà de l'engagement ou de la condamnation du mensonge.

Que je me mette à parler, que seulement j'entreprenne de penser - mais après tout Platon n'eut-il pas raison d'évoquer la pensée comme un dialogue intérieur ? - et, inévitablement j'incruste d'entre moi et les choses filtres, sas ou écrans que sont les concepts. Que je prenne seulement conscience ou que je tente de me former théorie de ce que je pense et je cesse immédiatement d'être du monde pour me placer devant lui dans une posture où je cesse d'avoir ma place assignée et qui m'interdit sans doute d'en avoir jamais. Celui que l'on forme ou qui se forme voit son parcours (éducation) demeurer toujours une excursion - voire un exode. Je ne sais si c'est une malédiction ou un bonheur - sans doute les deux à la fois mais un malheur assurément sitôt que le chemin éloigne définitivement et vous perd - mais je devine combien devenir homme, inéluctablement écarte, distend, sépare ce qui, au moins dans notre imaginaire avait été originellement uni. Je comprends soudainement pourquoi le latin nomme l'enfant *infans* - *celui qui ne parle pas* : l'âge de raison inexorablement l'égarera et il faudra tout le soin de la méthode pour empêcher que le chemin ne se solde par un exode.

On peut toujours, à l'instar de Nietzsche, scruter aux fondements de la morale la peur ou la vengeance de l'esprit faible qui n'invoquerait l'arrière-monde que pour se consoler, on ne fera pas pour autant taire cette voix intérieure - que Socrate nomme son *démon* - qui se refuse à être de ce monde, à n'être que de ce monde. Est-ce notre mégalomanie, cette incroyable présomption qui nous fait croire et espérer être autre et plus que ce que nous sommes, est-ce la conscience que nous possédons de notre mort ou est-ce simplement l'effet inexorable de cette conscience qui nous arrache au réel ? Tout ensemble peut-être mais un ensemble qui échafaude notre humanité. *Sartre* l'avait pensé à sa manière, nous sommes condamnés à nous trouver un sens - où il voyait notre liberté - plongés que nous étions dans l'absurde. On peut l'écrire ainsi - ce qui fit les heures de gloire de l'existentialiste - on peut tout aussi bien insister sur ce que ceci comporte de destinal. Quelque chose en nous répugne à n'être que cette bête tout juste affairée à satisfaire ses besoins au risque d'ailleurs de se contenter d'orner simplement de fioritures spirituelles nos appétences physiques, notre obsession de la possession. Pas plus qu'un autre je ne répugne à acquérir un bel objet, je n'arrive pas pour autant à y voir autre chose que truchement d'un plaisir que je sais transitoire. Je n'ai pas le goût de l'épure poussée à son extrême et m'interroge toujours un peu sur le non-dit des règles affolées d'extrême pauvreté où je soupçonne toujours plus la crainte de succomber à la tentation que le courage d'affronter le réel.

Pour autant ... Certes, j'aurais difficulté à me séparer de mes livres pour le rempart qu'ils m'offrent de la citadelle où je me sens bien vivre, ni ne déteste la fiabilité d'un ordinateur et d'un téléphone pour le lien qu'ils m'offrent, oui je me sais désormais trop user d'Internet pour ne pas devoir malaisément m'en passer, mais je ne parviens pas à oublier moins la répugnance que cette désolation ressentie à voir qu'autour de moi on se mit soudain , en tout cas ce fut subitement que je m'en aperçus, à ne s'enquérir désormais plus que de ces vétilles matérielles qui eussent dû seulement pourvoir à l'ornement. L'âge y contribue qui me pousse à ne me soucier plus que de connaissance et d'autrui où je vois l'essentiel qui peut sinon grandir au moins exhausser. Je n'ai pas le stoïcisme aisé et ne trie point mes désirs selon la grille de l'éternité : pourquoi non la quête du fugace, de l'évanescent ou de l'éphémère vaudrait-elle moins de gloire

que l'ombrageuse espérance d'éternité ? Mais je ne sais rien qui m'augmente ou augmente l'autre que le connaissance quêtée et offerte, que l'amitié partagée, où j'entrevois tout du moins l'éclisse de grâce qui puisse encore m'échoir.

Comment ne pas songer, en énonçant n'être pas de ce monde, à la réponse faite à Pilate dans cette superbe confrontation, extrêmement détaillée par *Jean* ? On doit lire dans cet épisode évidemment la grande confrontation entre pouvoir spirituel et terrestre, entre le divin et l'humain. Épisode troublant autant parce qu'il signale combien le divin demeure hors de portée de l'humain, tant de son pouvoir, de sa compréhension que de son jugement, que pour l'étonnante occasion ratée que symbolise un Pilate écartelé entre le sentiment qu'il a d'un procès inique et des enjeux politiques qui le dépassent.

Deux mondes qu'on pourrait presque croire étrangers l'un à l'autre n'était la grâce d'un message offert, deux mondes qui ne sont liés l'un à l'autre que par le souci constant que le divin lui témoigne, séparés que par l'étroite finitude humaine. Le chemin vaut toujours du haut vers le bas mais toujours s'égare du bas vers le haut. Tout a l'air de se passer comme si l'humain était incapable de son propre chef d'accueillir le divin ou même seulement d'entr'apercevoir sous la lueur persistante au plus noir de la nuit la promesse de l'être. Brebis égarée d'entre toute, perdue plutôt qu'éperdue, presque seule s'il n'était ici et là quelque oreille encore pour scruter la voix qui prolonge l'ultime écho, l'homme, seul, s'engonce et s'enfonce et se heurte à la violence de son étroitesse. Sans doute Philon a-t-il raison d'entendre la Parole divine comme un serment : elle prolonge l'acte créateur au

moins autant que la promesse - elle est ce lien qui empêche ces deux mondes de tout-à-fait s'écarter l'un de l'autre et doit bien un peu se réverbérer, affaiblie mais tellement puissante encore, dans ce sentiment diffus mais persistant qui me fait être certain de ne pas me résumer ni réduire à cette matière dont je suis pétri.

Notre humanité se joue dans cet écartèlement ; je le sens ; je le sais. Et notre moralité s'y fonde. Je puis bien à certains moments, par dégoût ou dépit, contrefaire l'esprit pur et tenter de me retirer d'un monde dont la violence épaisse et la vulgarité lassante m'offense, je devine bien qu'alors une part de moi bée comme une plaie : impossible de se ficher totalement de ce côté-ci, insupportable de se vautrer de ce côté-là seulement. L'incertitude qui suscite toute interrogation morale trouve ici sa source.

Je cherchais d'entre les fondements de la morale, le principe qui faisait se tenir ensemble ce tout que l'on nomme les valeurs et crois toujours l'avoir trouvé dans la boucle que dessinent *pesanteur et grâce* parce que je sais qu'il ne peut s'agir que d'une dynamique. Comment faire tenir ensemble l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, comment le monde d'en haut et celui d'en bas parviennent-ils à ne pas se déchirer définitivement, comment, autre manière de dire la même chose, Dieu parvient-il à ne pas détourner le regard ? Comment expliquer que, finalement, et en dépit de tout, nous conservions en nous l'idée, confuse assurément - pas même un concept - de ne renvoyer à nulle réalité et de ne comprendre que peu d'attributs, mais aussi tenace qu'une certitude, sentiment, oui, qu'il est devant nous un horizon face à quoi nous tenir ; nous maintenir ?

étonnant mais je crois bien que l'analogie est plus profonde qu'il y paraît d'entre le mystère cosmologique et les abysses métaphysiques et morales. Je puis bien entendre un monde en expansion infinie, je n'arrive pas à imaginer que celle-ci puisse perdurer sans s'écraser un jour en un *Big Crunch* si une puissance ne maintenait force suffisante pour que l'expansion ne soit pas à la fin arrêtée par la gravitation. Le système ne peut qu'être *ouvert*, et ne peut se prolonger que soutenu par une puissance qui en assure la dynamique. Oh, bien sûr, la question des origines de l'univers dépassent aisément notre entendement mais ce n'est pas elle que je vise : plutôt celle du lien, sans cesse renouvelé qui fait ce monde *tenir ensemble* où se jouent solidité et solidarité. On peut bien entendu lire le *Big Bang* comme la métaphore de l'ultime écho de la Parole créatrice, mais les métaphores théologiques des hypothèses scientifiques valent peu. Mais ce monde se tient et maintient un peu comme si le *lux fiat* des origines valait serment. Philon * décidément a raison au moins autant que Parménide : il n'est pas d'autre voie que d'admettre que l'être est ; l'être est ainsi engagement de l'être - promesse autant que serment. Le lien est assuré d'entre la Parole et l'être - à jamais.

Au même titre, quelque chose en moi m'interdit de m"évaporer ou de me retirer. C'est du même mouvement dont il s'agit : je ne puis ni fuir à l'infini ni véritablement me rétracter. Quelque chose en moi dans un double mouvement de compensation, dans une boucle de rétroaction peut-être, m'à la fois attire et repousse: ni totalement d'ici, mais jamais vraiment ailleurs. Quelle énergie faut-il pour que le monde ne se rétracte pas à la fin en un magma informe ? Quelle force me projette ainsi à l'écart toujours, de moi-même ; du monde ? Quelle force s'entête-t-elle pour ainsi systématiquement me pousser sur le bas-côté sans m'y précipiter jamais ?

Je vois dans la *différence* le fondement ultime de la morale. D'avec le monde ; d'avec l'autre ; d'avec soi-même. A la fois menaçante et pour autant ardemment désirée ; en même temps promesse et tension de tous nos liens. On peut chercher l'origine de la conscience morale ici ou là, dans cette voix intérieure, innée mais confuse, ou bien dans l'habitude prise de se conformer aux normes venues de l'extérieur, toujours on risque de rabattre la moralité sur le droit et de manquer l'essentiel. Il n'est de conscience morale que par l'écart entre ce qui est, ce que l'on est, et ce ou celui que nous supposons devoir être.

Je vois donc dans ce qui maintient cet écart le signe le plus profondément ancré de notre moralité : ce ne peut être seulement la conscience que nous avons qui crée, certes, la distance, mais pas le désir de le réduire. Tel est le rôle du serment qui est l'engagement que l'on se donne de faire autant que possible correspondre mot et chose. Le serment est à la racine et c'est bien pour cela qu'il relève de la grâce : il en est la mécanique même. Il n'y a pas d'équilibre, seulement une oscillation perpétuelle autour d'un point rêvé, jamais atteint. L'inertie serait mortelle. Il faut bien qu'à la fois quelque chose m'entraîne vers le bas, m'empèse mais m'entraîne aussitôt, me pousse et me tire d'un même tenant. Il faut bien qu'il y ait un écart pour le pouvoir réduire ; il faut bien le désir du lien pour qu'il ne se distende pas à l'infini ... L'humanité de l'homme réside dans cette tension, non pas du désir, pas même du rêve, mais de cet étrange dialogue que nourrissent pesanteur et grâce.

Comprendre celui-ci, son impérieuse nécessité, c'est entendre l'écho le plus profond de la moralité.

Que serions-nous si nous n'étions gouvernés que par la pesanteur ?

Il est, au moins, un exemple, aux antipodes de toute moralité, conçu, prémédité et réalisé dans les camps. Et ce ne saurait être un hasard. Ce qu'il y a de crime contre l'humain doit bien pouvoir sinon se comprendre, en tout cas s'approcher, chez ceux-là qu'on appelait les *musulmans* : ceux-ci, qui par définition ne témoignèrent jamais ; ceux qui, comme on dit, passèrent de l'autre côté, oui, ont quelque chose à dire sur le règne total de la pesanteur. *Quelques uns* pourtant témoignèrent ! Est-ce un hasard s'ils occupent la majeure partie de l'analyse d'Agamben sur l'impossible

témoignage ?

> *Détruire un homme c'est difficile, presque autant que le créer: cela n'a été ni aisé ni rapide, mais vous y êtes arrivés, Allemands. Nous voici dociles devant vous, vous n'avez plus rien à craindre de nous: ni les actes de révolte, ni les paroles de défi, ni même un regard qui vous juge.*
>
> *Primo Levi, Si c'est un homme, p 160*

Il me faudra y revenir ... Chez ces hommes qui n'en étaient déjà presque plus, qui n'eurent ni assez de force ni assez de rêves - mais fut ce de ceci dont il s'agissait ? - pour maintenir un quelconque écart, il y a, assurément, quelque chose à entendre, même pas un cri, pas même un feulement, un silence qui hurle nos désirs d'humanité.

Mais que serions-nous si nous n'étions gouvernés que par la grâce ?

Chez ces grands mystiques - comment ne pas songer à *Maître Eckar*t ? - il y a une telle obstination à approcher le divin et à s'imaginer pouvoir dépasser l'humain, une telle tentation à être comme aspiré par une lumière qui pourtant les confond, qu'on peut se demander si à leur tour, ils n'auront pas, eux-aussi, nié l'humain.

J'ai beau regarder, je ne vois chez *St Augustin*, ici, à côté de la vision qui l'aveugle et de la dévotion qui l'occupe, qu'étalage de livres, de lettres et d'écritoires qui ne semblent ici que pour le retenir d'être totalement absorbé par sa vision, que pour l'empeser d'humanité.

C'est bien la seconde figure à entendre

Alors oui, mais alors seulement, on pourra comprendre ce qui se joue d'essentiel dans le serment qui n'est autre que ce fonds, le plus archaïque, qui nous fait écouter et donc obéir. [1]

---

[1] Note que Dieu ne jure sur rien d'autre-il n'est rien qui lui soit supérieur - que sur lui-même, puisqu'il est le meilleur de tous. Certains disent cependant que jurer ne lui convient pas car le serment se fait en vue de la confiance fpisteos eneka] et Dieu seul est sûr [pistos] [ ... ] Le fait est que les paroles de Dieu sont des serments [hoi logoi tou theou eisin horkoi], des lois divines et des normes sacro-saintes. La preuve de sa force est que ce qu'il dit arrive [an eipei ginetai], ce qui est la caractéristique la plus propre du serment. Il s'ensuit que ce qu'il dit, toutes les paroles de Dieu, sont des serments confirmés par leur accomplissement dans les actes [erg on apotelesmasi]. On dit que le serment est un témoignage [martyria] de Dieu sur les choses dont on dispute. Mais au cas où Dieu jurerait, il témoignerait pour lui-même, ce qui est absurde, 'puisque celui qui rend témoignage et celui pour lequel on témoigne doivent être différents [ ... ] Si nous entendions de manière juste l'expression "j'ai juré sur moi-même", nous mettrions fin à ces sophismes. Peut-être en est-il ainsi: aucun de ceux qui peuvent offrir une garantie fpistoun dynatai] ne peut le faire avec sûreté par rapport à Dieu, puisqu'il n'a révélé sa nature à personne, mais l'a tenue secrète à tout le genre humain [ .. '.]. Lui seul peut donc faire des affirmations sur lui-même, car lui seul connaît exactement et sans se tromper sa propre nature. Dans la mesure où Dieu seul peut s'engager sur lui-même et sur ses actions, c'est à raison, alors, qu'il jura sur lui-même, en se faisant le garant de soi [ omnye kath' heautou pistoumenos heauton] et personne d'autre n'aurait pu le faire. C'est pourquoi l'on devrait tenir pour impies ceux qui disent qu'ils jurent sur Dieu : personne en réalité ne jure sur lui, car m~l ne peut avoir connaissance de sa nature. Nous devons nous contenter de pouvoir jurer sur son nom, c'est-à-dire sur le mot qui en est l'interprète [tou hermeneos logou]. Celui-ci est le Dieu pour les êtres imparfaits, alors que le Dieu des parfaits et des sages est le premier. Aussi Moïse, rempli d'étonnement par l'excès de l'inengendré, a-t-il dit: "tu jureras sur son nom" et non sur lui. La créature engendrée ne peut donner foi et témoignage qu'avec la parole de Dieu : Dieu lui-même est en revanche la foi fpistis] et le témoignage le plus fort de lui-même.
Philon d'Alexandrie, Legum allegoriae (204-208)

## 2 La vision

Des cinq sens, on le sait, c'est encore la vue qui a la primeur tout au moins dans le domaine de la connaissance et c'est au fond assez logique puisqu'il est celui qui non seulement s'accommode assez bien de la distance mais même l'exige pour mieux appréhender l'objet. L'ouïe impose une certaine proximité même s'il est vrai que la présence divine souvent s'accompagne de tonnerres tonitruants. Toucher, goût et odorat imposent contact. Ils se rangent résolument du côté de la pesanteur.

On l'oublie trop souvent : l'esthétique, avant d'être une théorie des beaux-arts, renvoie simplement à la sensibilité, à notre capacité à être affecté par les objets extérieurs.

Je l'ai écrit déjà : nous ne sommes pas des forteresses épaisses : quelque chose, de l'extérieur nous pénètre mais, en même temps, rien de ce que nous ressentons n'est réellement transmissible : la compassion est assurément la plus géniale galéjade qui se puisse être mais la relation demeure unilatérale : beaucoup entre ; peu, si peu en sort !

Est-il vraiment des sens plus pesants que d'autres ? Tout ce qui me ramène à moi, à la pesanteur du corps plutôt qu'au monde : odorat, goût et toucher y appartiennent. Même s'il est vrai que son esthétisation sous la forme du bon goût, le rend plus acceptable, je ne m'étonne pas que le goût soit plus souvent associé à la goinfrerie, à la gourmandise ; au péché. Quant au toucher, parce qu'il implique directement le corps, il ne peut assurément qu'être le vecteur de toutes les tentations. Restent ouïe et vue.

J'aime assez l'ouïe pour ce que d'une part, elle n'est pas nécessairement quête de plaisir mais surtout d'autre part elle appelle invariablement l'interprétation qui transformera la vibration en un son agréable ou pas, le bruit en musique ... C'est bien quand on parvient à donner du sens à un son qu'il cesse d'être un bruit pour devenir musique.

Est-ce un hasard si elle est omniprésente dans ce tableau consacré à l'ouïe : sous la forme des instruments, évidemment, des partitions, de ce petit ensemble en train de jouer en arrière-plan, mais aussi sous la forme des oiseaux au dehors, ou des perroquets, de ces horloges ici et là dont on attend, espère ou redoute le carillon, jusqu'aux nuées grises annonçant l'orage ... Ne manquent finalement à l'appel que les cloches d'une église ...

Bien plus qu'avec le goût, le toucher ou l'odorat où il ne s'agit finalement que de consommer ce qui de l'extérieur se présente à nous, avec l'ouïe, et c'est encore plus vrai avec la vue, c'est à un véritable dialogue auquel on assiste où l'objet n'est pas seulement ce qui gît là contre moi et que je dois subvertir, convertir voire ingérer et détruire mais quelque chose comme une idéalité, une abstraction qui ne se donne à moi que pour autant que je me donne à lui.

J'aime assez que la musique - μ ο υ σ ι κ η - porte le nom universel des arts ; je ne déteste pas que Hermès en soit supposé l'inventeur. Il y a, dans cette histoire de *Panoptès* tué par Hermès sur les ordres d'Héra, quelque chose de troublant qui ne signe pas seulement la victoire de l'audio sur le visuel, qui ne prolonge pas seulement le rapport trouble que nous entretenons avec l'image depuis Nicée : oui l'image est pauvre qui n'offre le monde que de notre seul point de vue si partiel, tellement partial. A l'opposé, le monde chante, bruisse et entonne tant de mélopées. Le monde nous parle, alors que nous nous satisfaisons de le regarder.

Platon nous invitait à sortir de la caverne pour parvenir enfin à contempler le Vrai : c'était assez dire que l'image peut-être trompeuse et que nous ne sommes mêmes pas capables de nous en apercevoir. Idée commune à Athènes et à Jérusalem que cette obsession à nous faire sortir du monde pour ce que la vérité ne s'y trouverait pas. Je ne suis pas certain du sens à donner à *l'hypothèse* développée par Serres selon quoi le monde nous verrait mais je comprends bien que s'il était une vérité du monde elle ne pourrait procéder que de l'intégrale des points de vue - et, sans doute, non exclusivement humains. Sans doute cette intégrale est-elle le monde lui-même et il n'est

en tout cas pas étonnant que l'on vît dans cette position absolue qu'en logique on nomme *démon*, le regard même de Dieu. Mais Platon se trompe : l'aller ne vaut que pour le retour ; c'est bien ici et maintenant qu'il faut affronter le regard de l'être. En inventant le λόγος, Athènes a inventé non la Vérité, mais la proportion, la médiation.

Je cherchais ce qui faisait l'humanité de l'homme et ce qui la garantissait dans le diptyque pesanteur<->grâce. Au moins ceci : *être vu* ! Être vu comme un visage, disait Lévinas, sans doute mais, d'abord être vu. Ce n'est sans doute pas un hasard si ce qu'il y a de commun à tous les témoignages sur ceux-là que l'on nomma les *musulmans* il y eut ceci qu'à la fois ils ne regardaient plus rien ni personne mais surtout qu'on ne les regardait pas.

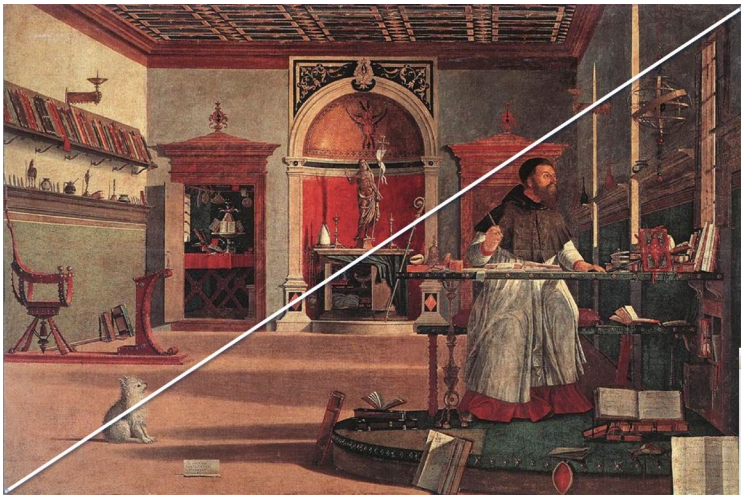
Pourtant en dépit de la Parole qui initia l'être ; malgré l'impossibilité pour Moïse de regarder Dieu en face ; quoique ses apparitions se présentent plutôt sous les formes tonitruantes d'orages, d'éclairs et de tonnerres, de bourrasques ou de tempêtes, la vision, souvent nocturne, semble pourtant l'apanage de ceux qui sont habités. La lumière avant d'être synonyme de la raison, le sera de Dieu lui-même . Au travers du prisme du monde, pour que seulement nous puissions la supporter, par l'ombre qui s'y porte qui rend les choses visibles et l'être soutenable, la lumière nous appelle, nous interpelle.

Il doit bien être un moment - comment imaginer autrement la grâce ? - où la lumière se fait musique. C'est ce moment, qu'au commencement l'on nomme λόγος.

## 2.1 Carpaccio

Ce tableau a été commandité par le cardinal Bessarion. Il symbolise, par le thème retenu, la synthèse entre héritages antiques, modernité et christianisme : Saint Augustin est en train d'écrire la vie de Saint Jérôme dont il entend alors la voix et qui lui annonce la mort proche et la promesse du Paradis .On est assez loin de la représentation que *Fra Angelico* a pu se former de la conversion et bien plutôt dans une lecture humaniste, catholique au sens de l'universalisme, de la foi et de la vision céleste.

Équilibre, proportions harmonieuses, architecture finement agencée, richesse du cadre ... tout contribue à faire de cette représentation un travail de synthèse, étonnamment paisible comme si la vision ou la voix céleste ne pouvait en rien perturber la rigueur, la sagesse du siècle.



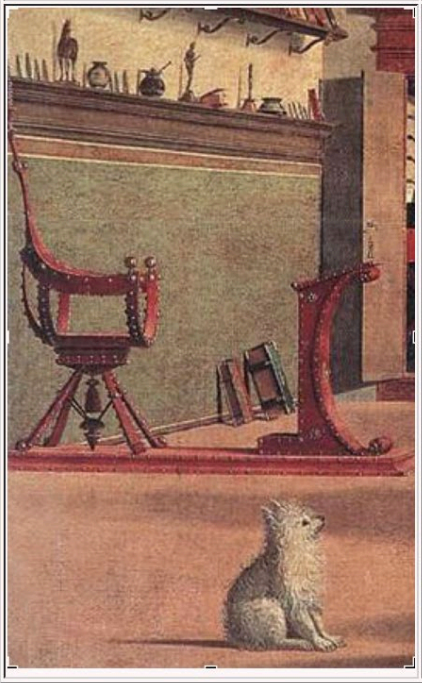
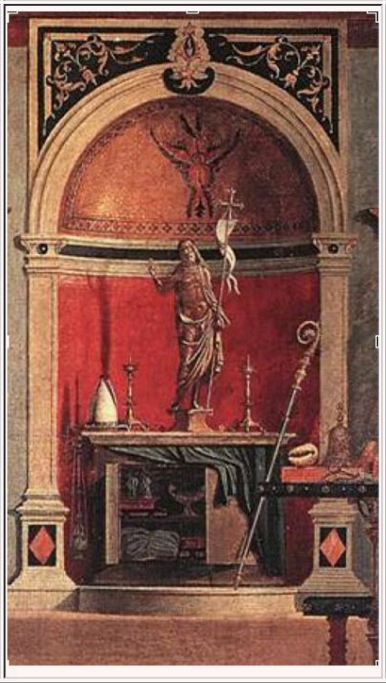
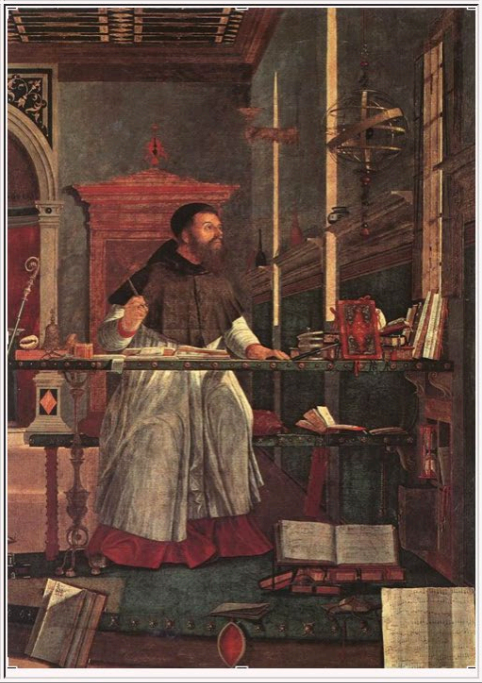
Ce tableau de Carpaccio intitulé la *vision de Saint Augustin* est révélateur de la représentation qu'à la Renaissance, on s'en put faire. : suivant la diagonale parfaite du tableau, la lumière divine pénètre l'espace, dessinant des ombres et semblant avoir pour destinataire le bichon maltais qui regarde et qui semble même mieux voir qu'Augustin lui-même, dans une curieuse position d'attente. La lumière pour ainsi dire lui passe au-dessus de la tête et le surprend dans son activité, main suspendue avec son stylo indiquant que son travail d'écriture aura été brusquement interrompu quand l'animal, quant à lui, paraît n'avoir attendu qu'elle. Saint Augustin n'est pas n'importe qui et surtout pas un illuminé. Sa conversion n'eut jamais la puissance de l'évidence, encore moins celle d'une révélation miraculeuse : elle fut au contraire, pour lui qui naquit païen et n'arriva à la foi qu'en passant par la philosophie d'abord et le manichéisme ensuite, l'objet de hautes luttes dont témoignent ses *Confessions*.

Aussi bien n'est-ce pas seulement une relecture humaniste de la Renaissance que de voir ici associés, à côté des signes évidents de sa foi et de ses attaches ecclésiales, tous les attributs de l'intellectuel. Il le fut éminemment lui à la fois docteur et père de l'Eglise, auteur d'une œuvre prolifique dont M Serres s'amusait à imaginer que les quelques quatre-vingt ouvrages éparpillés dans cette scène en fussent les exemplaires personnels.

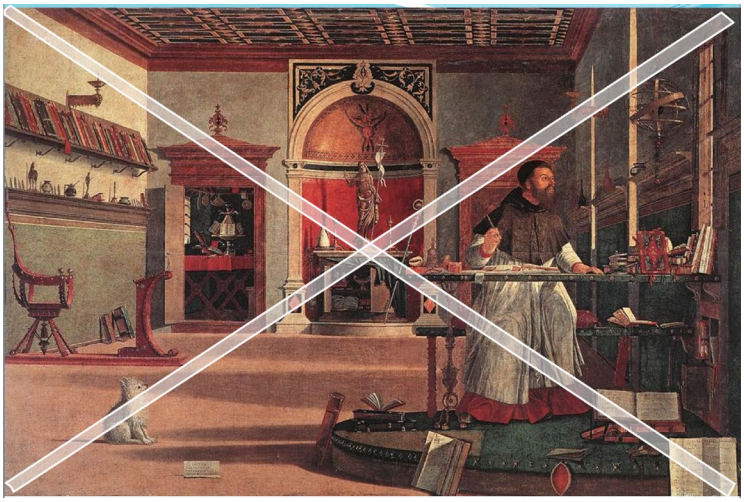
Tout homme honnête est un homme mêlé, affirma Montaigne : celui-là le fut de haut vol lui qui n'imagina pas que l'Église pût se construire en barrant la route à ses sources grecques mais donc aussi latines.

Et c'est bien effectivement un triptyque que nous donne à voir Carpaccio :

**La vision**

| | | |
|---|---|---|
| **A gauche,**<br>**un espace de lecture avec chaise et lutrin ; au mur deux étagères portant l'une des livres, l'autre des objets d'art. Décor classique d'un humaniste lettré** | **Au centre du tableau,**<br>**à la croisée exacte des deux diagonales, un espace de prière avec autel, mitre et crosse et dominant le Christ portant à la fois lance et croix. Qui est la seule figure de face regardant le spectateur.** | **A droite,**<br>**Un espace de travail, d'écriture. Des livres partout, sur la table, à portée de main et par terre. On le voit écrivant, un stylo à la main, mais sur la table aussi, plume, encrier, ciseaux ; des lettres, un cahier, un livre : c'est donc à une triple écriture qu'il s'attelle. On remarquera aussi le globe illustrant o'ouverture au savoir scientifique autant que le sablier évoquant le temps ...** |
|  |  |  |

On remarquera de la même manière le jeu d'ombre et de lumière. La partie droite, l'espace de travail où se trouve Augustin est la partie la plus sombre du tableau alors qu'au contraire l'espace de lecture est celle la plus claire. L'autel, le Christ, on l'a dit, sont au centre, à l'intersection des deux diagonales partageant le tableau en quatre triangles : à gauche et à droite, se complétant, les espaces de réflexion et de travail, où obscurité et lumière le disputent aux couleurs chaudes et froides. Mais verticalement, on voit que, juste devant le Christ, se projette l'ombre portée par la vision ... Il n'est pas de lumière sans ombre portée et, contrairement à ce que peut faire croire Platon c'est moins souvent la lumière



qui fait voir que l'obscurité ou mieux encore la pénombre : il n'est pas un astronome amateur qui ne le sache : la lumière pollue l'observation des astres et des étoiles.

Le soleil ne se regarde pas en face : il y faut intercaler des filtres et écrans. Nous voici à l'essentiel que je voulais suggérer : ce n'est pas nous qui regardons Dieu, mais lui qui nous regarde. Remarquons combien la lumière qui pénètre par la fenêtre occupe latéralement la scène ; c'est celle qui de droite à gauche fait Augustin lever la tête et l'animal regarder fixement cette vision qui pénètre subitement l'espace et le colore d'ombre. Elle nous est donnée à voir mais ne nous engage pas. En revanche le regard du Christ, au centre exact du tableau, pointe en notre exacte direction et cette position centrale me laisse à croire que l'essentiel est ici.

L'accomplissement de l'être réside sans doute moins dans le fait de voir, fût ce *les choses cachées depuis la fondation du monde*, que d'être regardé !

Ce que ce tableau nous donne à voir, qui nous regarde dans les deux sens du terme, c'est ce que la vue peut comporter de dialogue : voir - mal - et être vu jusqu'à la transparence comme ce miroir réfléchissant, à l'envers, une image qui cesse d'être trompeuse ou pauvre sitôt qu'on l'envisage des deux points de vue. La vision n'est pas seulement cette sortie, de la caverne ou de soi, n'est pas uniquement cette besogneuse échappatoire de la pesanteur, elle est également cette douloureuse inquisition qui ramène à soi, et vous ramène au poids le plus lourd.

Mais voir, c'est aussi comprendre ; ce moment étrange où ce que l'on cherchait péniblement, au prix de contorsions et de raisonnements aussi complexes que, parfois, alambiqués, où ce qui semblait devoir nous échapper et résister si fort à notre saisie que l'on eût été tenté d'en conclure qu'il dépassait les limites de notre entendement, où cela même qui parut initialement se dérober comme l'horizon, éclate pourtant avec la force soudaine de l'évidence. Il y a, ainsi, quelque chose de l'intuition dans la connaissance et ce n'est assurément pas un hasard qu'elle fasse appel à l'imagination, cette dernière fût-elle strictement contrôlée ...

*Maître Eckart*, Serres le signale, l'avait compris : le monde est cet écran qui nous rend la lumière divine supportable ; il est ce point où se rejoignent le regard que je porte vers Dieu, et celui qu'il porte sur moi. Le monde est écran mais pas obstacle ; il est pont mais pas mur

Alors, subitement, je comprends - mais je devrais écrire *je vois* : je ne suis homme que parce que je vois et suis vu. Mais parce que la vision ne saurait se contenter d'être un semi-conducteur, que le monde est précisément cette frontière ou cet écran où ces deux mouvements se confondent, je ne puis demeurer homme qu'*au monde*.

Que par accident ou insupportable tyrannie, je me révèle *weltlos*, dans cet état que Arendt nommait *Verlassenheit*, et alors, immédiatement s'effrite mon humanité ...

*Le monde est la frontière de l'être.*

Mais, sans doute, faut-il entendre cette *frontière* selon ses trois couches : le bord intérieur qui se hérisse de protection pour mieux préserver l'espace intime de l'être ; le bord extérieur qui représente l'altérité pure, à la fois menaçante et roborative ; la strate intermédiaire qui est celle du passage,de la translation ; de la communication, de la traduction.

> *Défendre, protéger, interdire ou laisser passer : ainsi, triplement, fonctionne une frontière.* Serres

Au point de me demander si meilleur titre pour ce tableau n'eût pas été *Frontière de l'être* parce que les trois couches y sont présentes. Avec, au centre, conducteur, le Messager.

*Le monde est traducteur de l'être.*

Je regarde ce tableau de G de La Tour représentant Saint Jérôme lisant une lettre - ce même Saint

Jérôme dont Augustin est en train d'écrire la vie au moment où il est saisi par une vision - une voix - lui annonçant mort proche et promesse de Paradis. Jérôme est le traducteur par excellence - celui qui permet à la voix de passer ; de faire passer le message. Pesanteur de l'âge, il lui faut, dans ces médiations en cascade, un autre écran, le prisme de ces verres pour se rendre accessible ce qui n'est déjà qu'un reflet, qu'une autre translation. Le rouge cardinalice domine ; demeure cette ligne, droite descendante qui part du visage vers le papier : minuscules, les verres, ici, aspirent tout l'espace.

C'est assez dire qu'ici s'entremêlent vue et ouïe, parole et image. Là est le miracle de l'être, quand musique et parole tissent le lien. *Au commencement était le logos !*

Ce n'est donc pas à une apothéose à quoi l'on assiste ici mais à l'enchevêtrement de deux regards, à la combinatoire de l'icône et du verbe, à cet entrelacs de grâce offerte et de pesanteur concédée, d'où je suppose surgir cet engagement qui nous fait être.

Au commencement - Ἐν ἀρχῇ - ce qui, Agamben le signale, sonne comme un *commandement*. Un engagement.

## 3 Silence éternel

Qui n'a rien à voir - mais est-ce si sûr ? - ces images de la planète Mars qui me rappellent furieusement un cauchemar d'enfance : moi, survolant, en tout cas scrutant d'en haut, la cité que nous habitions alors mais ... personne ; nulle part. Et ce silence, surtout.

Paysages désertiques, d'une beauté froide et altière comme si ces reliefs burinés ne s'étaient dressés que pour la beauté du geste, gratuitement. Vainement !

Je n'en tire surtout aucune orientation philosophique - ce serait bien altier et trop peu rigoureux : ce fut sans doute quelque chose de cette angoisse qu'évoque Pascal mais ce n'était pas des espaces infinis - tout juste un monde - mon monde - que subitement tout le monde avait déserté.

Pourquoi ce cauchemar m'est-il resté ? pourquoi me revois-je encore, effrayé, tout juste extirpé de sueurs et de stupeur ? J'aurais mauvaise foi à y scruter ma première expérience métaphysique, non plus que l'origine inconsciente de ma prédilection pour la philosophie. Je devinai en tout cas, à ce moment précis, qu'il n'était de monde que pour une conscience susceptible de le percevoir.

Je sais les écrans ; je connais les prismes ; j'ai appris les formes a priori ! Je sais que le monde ne nous est donné que comme objet de conscience et qu'il est impossible de savoir si, hors d'elle,

subsistait quelque chose plutôt que rien !

Je ne crois pas mon imagination auteur du monde, ou alors seulement dans le sens originel où elle l'augmenterait. Je suis resté longtemps interdit devant ces antonymes trop policés - matérialisme/idéalisme - pour ne pas être simplificateurs même si, à leur abrupte manière, ils dessinent les deux écueils où ne pas sombrer. Je n'ai pas la superbe ombrageuse pour imaginer jamais que ce monde ne fut élevé que pour moi et crains plutôt d'être qui l'abîme plutôt que ne l'érige.

Curieux vis-à-vis quand même que celui de ce monde qui appelle une conscience pour exister et que cette conscience qui s'écroulerait bien vite de divagations abstruses si elle ne pouvait appeler quelque chose qui lui fût extérieur.

Où je retrouve l'écart. Car ici, décidément, je ne vois que pesanteur.

## 4 Cécité

*Lorsque la fenêtre défoncée fut réparée et que le poêle commença à réchauffer l'atmosphère, il se produisit en nous tous comme une sensation de détente, et c'est alors que Towarowski (un Franco- Polonais de vingt-trois ans qui avait le typhus) fit cette proposition aux autres malades : pourquoi ne pas offrir chacun une tranche de pain aux trois travailleurs ? Ce fut aussitôt chose faite. La veille encore, pareil événement eût été inconcevable.*

*La loi du Lager disait : « mange ton pain, et si tu peux celui de ton voisin » ; elle ignorait la gratitude. C'était bien le signe que le Lager était mort.*

*Ce fut là le premier geste humain échangé entre nous. Et c'est avec ce geste, me semble-t-il, que naquit en nous le lent processus par lequel, nous qui n'étions pas morts, nous avons cessé d'être des Häftlinge pour apprendre à redevenir des hommes. Primo Levi*

Faut-il vraiment pour comprendre l'humain l'approcher par le non humain, le presque plus humain ?

Les deux livres de Robert *Antelme*, *L'espèce humaine*,[2] et de Primo Levi, *Si c'est un homme*,

[2] R Antelme L'espèce humaine, p 11
***Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu' ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce. Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce, peut apparaître comme un sentiment rétrospectif, une explication après coup. C'est cela cependant qui fut le***

semblent se donner le mot en faisant de l'humanité de l'homme la question centrale *. Expérience *aux limites*, si difficile à comprendre, dont il est si malaisé de témoigner (Agamben) de ceux qui, pour reprendre l'expression de S Veil, étaient passés *de l'autre côté*. Faut-il s'étonner alors que tant se turent ? Faut-il s'étonner alors qu'on mît l'accent à la Libération plus sur les résistants que sur les déportés, qu'on mît surtout tant de temps à saisir la singularité de ce qui s'était là passé ?

M Serres, dans sa *conférence*, évoque l'idée que la cécité serait moins handicapante que la surdité, y soupçonnant la pauvreté de l'image sur le son ! Soit ! à condition de ne pas oublier que la vision se joue toujours dans un doublet *vu*<->*être vu*. Or, s'agissant des musulmans, c'est exactement le même doublet qui se dégage : *ne plus voir* <-> *ne plus être regardé*.

*Ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face,* formule que l'on attribue à Héraclite mais que l'on trouve chez La Rochefoucauld, phrase qui ne cesse de m'intriguer. Veut-on souligner la débilité de nos facultés, impropre à soutenir l'absolu - tant la vérité si l'on se réfère à Platon que le néant si l'on songe à Parménide ? Mais c'est trop peu dire ! Veut-on suggérer par là - et ce serait bien dans la manière d'Héraclite - que les deux revinssent au même ? Mais c'est trop dire !

Que la mort soit une abstraction pour ce que nul n'en revient pour en décrire l'expérience, est un truisme. Elle n'en occupe pas moins notre identité tant la conscience que nous avons d'être mortels explique notre vie, nos désirs et le sentiment que nous avons du temps. Au reste, vérité mais aussi Dieu relèvent de la même observation. Nous ne pouvons penser validement et en tout cas juger sans posséder en nous l'idée de vérité ; qu'on le reconnaisse ou le nie, Dieu que nul ne peut regarder en face non plus, n'en demeure pas moins, pour chacun, la question à évacuer ou la réponse à offrir.

Non c'est de bien autre chose dont il s'agit : que ce qui nous échappe puisse en même temps nous soutenir ne pose pas véritablement difficulté mais il y a ici l'idée -

***plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela, qui fut voulu par les autres***

qui est en même temps une perception immédiate que relatent tous les rescapés - d'être passés *de l'autre côté*, d'avoir franchi une limite jusque là interdite ou impossible. La transgression, la profanation absolue !

Le signe en est l'irréparable. Dans ce passage de l'ITV de 64 que *cite Agamben*, Arendt utilise deux fois l'expression *gut gemacht werden können*, ce qui est la règle ou la fonction du politique et elle ajoute *können muss* ! Cela peut être réparé ; cela doit pouvoir être réparé ! L'expression - et l'exception - méritent qu'on s'y attarde. *Gut machen* - faire bien ou le Bien - s'entend ici comme un jeu de compensation : l'action politique a pour rôle de gommer les aspérités, d'effacer les inégalités ou les violences du réel ; de *réparer*. Et c'est bien ainsi, aussi, que l'entendirent les grecs si l'on en croit Castoriadis. Même dans la perspective tragique qui fut la leur, même dans ce point de vue si angoissant selon lequel la vie serait une malédiction et qu'il eût mieux valu ne pas endurer ou qu'au moins la vie ne durât pas trop longtemps, demeurait néanmoins le projet qu'en édifiant, à l'intérieur de ce monde gouverné par la nécessité et la guerre, quelques limites ou frontières protectrices, il fût possible de ménager pour l'homme un espace sinon paisible en tout cas où les aspérités fussent moins rugueuses, moins insupportables.

Il n'est pas d'ordre humain qui ne comporte une limite tracée ; mais ici, celle-ci fut franchie ; irrémédiablement. Cette limite, que très vite les témoins ont perçu être celle de l'humain, en ayant été transgressée, signe l'irréparable mais aussi la singularité absolue du génocide qui n'a rien à voir avec le nombre de victimes. Ceci est une constante qui, après tout, s'entend géométriquement assez bien : la ligne, en séparant, donne à voir mais demeure en elle-même invisible. Et elle semble bien avoir un rapport avec la mort, avec ce qu'Arendt nomme machine à produire des cadavres.

Toute la pensée occidentale repose sur cette conception, d'origine platonicienne, visant à faire de la pensée un dialogue intérieur, de soi avec soi-même qui, d'emblée, met à l'écart, met surtout en position de donner un sens et une valeur à ses actes. Y renoncer fut sans doute un des signes les plus patents du désastre moral qu'implique le nazisme. D'un côté le dévoiement des principes kantiens qui aura légitimé

l'obéissance en soi et interdit toute remise en question de ses propres pratiques empêchait les acteurs nazis de seulement pouvoir voir leurs victimes. De l'autre, la - parfois rapide - déshumanisation des déportés qui les rendait comme indifférents au monde et à eux-mêmes, qui les réduisait à une simple mécanique visant

> *Ce sont eux, les Muselmänner, les damnés, le nerf du camp ; eux, la masse anonyme, continuellement renouvelée et toujours identique, des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte, et qui marchent et peinent en silence, trop vides déjà pour souffrir vraiment. On hésite à les appeler des vivants : on hésite à appeler mort une mort qu'ils ne craignent pas parce qu'ils sont trop épuisés pour la comprendre. Ils peuplent ma mémoire de leur présence sans visage, et si je pouvais résumer tout le mal de notre temps en une seule image, je choisirais cette vision qui m'est familière : un homme décharné, le front courbé et les épaules voûtées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée. » (Levi, cité par Agamben.)*

Ce que Levi nomme étincelle divine, ce qu'Arendt nomme par ailleurs la *conscience morale*, la capacité pour chacun de distinguer et de vouloir distinguer le bien du mal, quelque signification précise que l'on donne à ces deux termes, c'est cela précisément qui permet de regarder l'autre et soi en face ; c'est sa lente destruction qui empêcha tout regard. On leur avait volé leur mort même et toute idée d'une dignité possible.

C'est bien en terme de regard que la question se pose : ceux-là tout-à-coup n'avaient plus de visage ! et il n'était plus d'yeux pour les considérer, pas même ceux des autres déportés.

Ici, peut-être, l'illustration la plus crue, la plus violente, de la pesanteur délaissée à ses propres œuvres. Le ciel, *Schwartz-Bart* a raison, pèse désormais de ces millions d'âmes qui interdisent à jamais l'horizon d'être encore innocent.

Tout ou presque a été écrit sur cette monstruosité et je crois bien avoir moi-même commis quelques pages ... inutile d'en rajouter sinon pour dire que l'extravagance même du génocide est ceci qui me lie, non pas m'entrave, mais m'empèse à la quête d'une légèreté soutenable.

J'y repense souvent à ces *pages introductives* de Kundera. Est-ce un hasard, au reste, si Arendt comme Agamben, presque naturellement, en viennent à faire référence à Nietzsche et au *poids le plus lourd* ?

Serions-nous effectivement capables de supporter que ceci, demain, resurgisse mais surtout que cette inhumanité organisée, voulue et planifiée, fût la vérité ultime de l'humain ? A plus d'un titre, Auschwitz apparaît comme l'exact opposé de l''acte créateur, comme le signe incoercible de la mégalomanie qui ne put se hisser au rang de créateur qu'en balayant tout sur son passage. Un point à l'horizon mais qui, pour une fois, ne s'en fut pas enfui et nous mit en face de nous-mêmes. Un point qui me vise autant que mon œil y demeure rivé. Sans doute alors le rideau se déchira-t-il **

*Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent,*

Mt, 27, 51

car c'est même geste, même refus, même victoire de l'ombre qui, pourtant révèle ce qu'on n'aurait pas dû voir, mais savoir cependant. Même refus d'entendre et de voir, même réticence à croire l'irréversible : même paresseuse inclination ...

Il y a quelque chose d'émouvant dans le *ça n'aurait pas dû arriver* ( *dieses hätte nicht geschehen dürfen*) d'H Arendt, quelque chose comme l'aveu d'une double défaite, inexorable de l'humain que

rien ni personne, ni les bonnes volontés, ni la raison, encore moins le bon sens ne put enrayer. Comme si, désormais, l'humain dût apprendre à survivre avec ce poids au cœur.

Cette émotion est la nôtre.

Quelque chose de destinal dans ce *il s'est là passé quelque chose dont nul ne peut se débarrasser* (*das ist irgend etwas passiert womit wir alle nicht mehr fertig werden*) : le *poids le plus lourd* que tel Sisyphe nous porterons indéfiniment en nous. Ce n'est pas tant que de ce mal, de cet aveuglement nous ne fussions tous capables, sans conteste, oui ; ce n'est pas non plus qu'il se fut agi ici d'irréparable ; évidemment. C'est que leur cécité répond à la nôtre.

J'aime à espérer tel Levi que l'homme jamais ne meure tout-à-fait à lui-même et qu'il suffit de presque rien pour que, subitement, se lève à nouveau le regard, se témoigne la gratitude et que renaisse le visage. *Détruire un homme est difficile*, écrit-il, on aimerait le croire. Pourtant tout laisse à voir l'extraordinaire fragilité de l'humain : la nuque n'est pas toujours aussi raide qu'on le croit. Néanmoins, de rien ou presque, la renaissance, un filet suintant des roches, un fleuve qui tiendra ses promesses. Je ne sais. Ne sais surtout pas s'il faut désespérer de l'humain ou s'y consacrer nonobstant. Voici animal qui sollicite trop la bonne volonté et sait si mal se tenir à hauteur de l'humanisme qu'il revendique. Mais, la certitude qu'en face, seul vocifère le mépris de l'humain qui est menace du pire.

Reste à entendre.

> *Va, me dit le Seigneur, et tu diras à ce peuple : "Écoutez, écoutez et ne comprenez pas, voyez, voyez et ne percevez pas. Épaissis le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles et bouche-lui les yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, qu'il n'entende de ses oreilles, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se convertisse et qu'il ne soit guéri"*
> Isaïe 6, 9-10.

## 5 De la légèreté

*l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole, qu'il s'éloigne de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants. Kundera l'insoutenable légèreté de l'être*

Curieuse époque que la nôtre qui frôle les catastrophes les plus impérieuses, flirte constamment avec la tragédie, quand elle n'y tombe pas, mais qui en même temps, vante les mérites insoupçonnés de la légèreté considérée comme l'antidote magique à nos tourments. Curieuse tradition que la nôtre qui n'a pas de mot plus dur pour fustiger quelqu'un que de le cataloguer comme superficiel, léger quand pour elle profondeur rime toujours avec gravité. L'âme légère est pourtant celle qui s'envole au mieux vers les cieux quand la lourdeur, souvent synonyme de grossièreté ou de vulgarité, demeure ceci précisément qui arrime au monde au point de promettre l'enfer.

Je cherche depuis quelque pages à comprendre comment s'articulent pesanteur et grâce : la pesanteur poussée à son extrême est menace d'inhumanité, *on l'a vu*. Mais de quoi la grâce est-elle promesse ? De légèreté ou d'apothéose ? J'aime assez que le même mot puisse désigner ainsi à la fois l'érémitisme le plus acharné visant à dépouiller l'âme des ultimes scories du siècle et l'inclination oisive aux plaisirs faciles.

G Lipovetsky dans son dernier ouvrage en fait la marque de ce qu'il nomme l'hypermodernité : débarrassés des surplombs de la famille et des grands desseins des États, nous courrons avec gourmandise vers tout ce qui peut nous connecter à un monde désormais perçu comme un spectacle où foisonnent images et petites phrases, où la proximité d'avec l'autre ressemble plus à un spectacle de masse qu'à une réalité politique, rêvée ou recherchée. Tout passe par l'instrument, le plus léger possible, et nos attaches, tant politiques, professionnelles qu'affectives, s'essaient au volage au moins autant qu'au précaire. La légèreté fonctionnait autrefois comme un exutoire festif, et, souvent réservé aux élites, à la dureté du siècle ; c'est aujourd'hui l'inverse : elle est le fond même de notre présence au monde dont la gravité, toujours présente ne serait ce que dans les stress et autre précarité observable dans le champ économique, ne serait désormais plus que le tribut à payer.

Un esprit chagrin, *grand papa ronchon* dirait Serres, s'offusquerait assurément de tant de fuites en piaffant que tout fout le camp. Il est vrai que jamais, ce dont la suprématie de l'idéologie libérale est le témoin, jamais la fragilité des cadres ne fut plus criante ni que l'individualisme réduit au consumérisme joyeux sans doute mais empêtré de ses propres contradictions, ne fit autant florès.

Société en perdition ? je ne sais ! mais société qui joue avec le feu, frôlant à chaque instant la catastrophe, croyant se jouer d'elle ; qui semble fuir dans une course poursuite finalement angoissante le sentiment qu'elle conserve de sa propre frivolité. Ce n'est assurément pas la première fois dans l'histoire humaine qu'on mît à bas l'ordre ancien. Ceci est arrivé à plusieurs reprises déjà, mais, ce qui est nouveau, c'est que nous ne savons pas, toujours pas par quoi le remplacer.

Où légèreté semble pouvoir prendre un sens précis : ne tenir à rien ; n'être soutenu de rien. Ne pas savoir où aller mais faire comme si ... Il m'arrive de songer que nos liens sociaux dérivent à peu près de la même manière que celles de ces cités gagnées par la peste et mises en quarantaine. Quand rôde la mort, plus rien ne vaut.

La valeur, on l'a dit, c'est d'abord ce qui pèse, qui donne à l'objet ou à l'être son poids: je veux comprendre ce paradoxe d'une pesanteur qui exhausse et d'une légèreté qui engloutisse. Est-elle seulement possible, comme le crut S Weil, cette pesanteur qui élève ?

*S'abaisser, c'est monter à l'égard de la pesanteur morale. La pesanteur morale nous fait tomber vers le haut.* S Weil

Personnage étonnant que cette jeune philosophe qui n'imagina pas de ne pas entrer dans le monde, de s'y engager pleinement au point d'à la fois vivre dans sa chair la condition ouvrière, de faire acte de résistance en dépit de ses maigres forces physiques et qui, en même temps par une foi soudainement éclairée rentra, à sa manière, comme dans les ordres. Comme si sortir du monde revenait à y entrer ; y prendre sa place équivalait à le quitter.

Tentation terrible que celle de tout délaisser pour ne se consacrer qu'à la grâce ainsi offerte ! *Viens et suis-moi* et ils suivirent !

*Il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.*
*Aussitôt, ils laissèrent les filets, et le suivirent.*

Mt, 4, 19, 20

Vocation inverse en même temps d'entrer dans le monde et d'y œuvrer ! Même souci de répondre à l'appel !

*Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres* Ex,19,6

Même exigence de ne se soustraire jamais à l'ardente obligation d'obéir. Obéir, on le sait, c'est d'abord écouter. Je comprends mieux pourquoi, oui, l'ouïe prime sur la vue : le chemin est sonore qui va de l'ombre à la lumière.

Je sais assez l'histoire de l'Église pour connaître les tentations concurrentes du siècle et de la règle, du cénobitisme et de l'érémitisme. L'élan fut grand de se mettre à l'écart et de faire vivre la communauté dans l'attente de l'accomplissement de la promesse. La nécessité fut tout aussi impérieuse, bientôt, d'affronter le monde et d'y prêcher. De Saint Antoine, en proie aux tentations à Paul de Tarse c'est peut-être même chemin, à tout prendre honorable, de ne pas prendre pour vétille la voix qui se fit entendre. J'ai décidément respect pour ceux que la révélation ne laissa ni indifférents ni intacts. Aux antipodes de toute légèreté, il y a ici, dangereuse assurément pour les risques dogmatiques que ceci suggère, quelque chose néanmoins de cette loi du mouvement descendant où Weil entrevoyait la grâce.

## 5.1 Trois questions restées ouvertes

Tout ceci est bel et bon mais laisse sur sa faim. Je ne sais décidément que faire de cette notion qui tout à la fois, et de manière parfaitement contradictoire, confine au seul antidote possible à la balourdise et paraît ainsi plutôt une qualité mais qui, d'un autre côté ressemble tellement à la plus indigne des superficialités qu'on voit mal quel autre traitement lui infliger qu'une franche indifférence. Quoi ? aurions nous plus de chance avec son antonyme, la pesanteur ? Saurait-il y avoir liberté de rien, volonté de rien ? On devine bien que toute morale sous-entend et organise un rapport au monde où d'un même tenant elle nous enracine et exalte.

Non, décidément, il n'y a pas de morale qui tienne qui en même temps impose des règles mais suggère qu'elles puissent ne pas être observées. Non il n'y a pas de morale qui s'impose, s'il n'était incertitude, aléa, écart, interstice. C'est ici, très exactement que se joue la question de la légèreté. Elle m'apprend, ici encore, qu'elle ne saurait être un état mais plutôt une continue oscillation autour d'un point d'équilibre qu'on ne trouve pas. D'un côté, la grâce ; de l'autre, rien, le néant ou plus exactement le nihilisme.

Kundera a raison : Parménide nous a laissé une question bien épineuse.

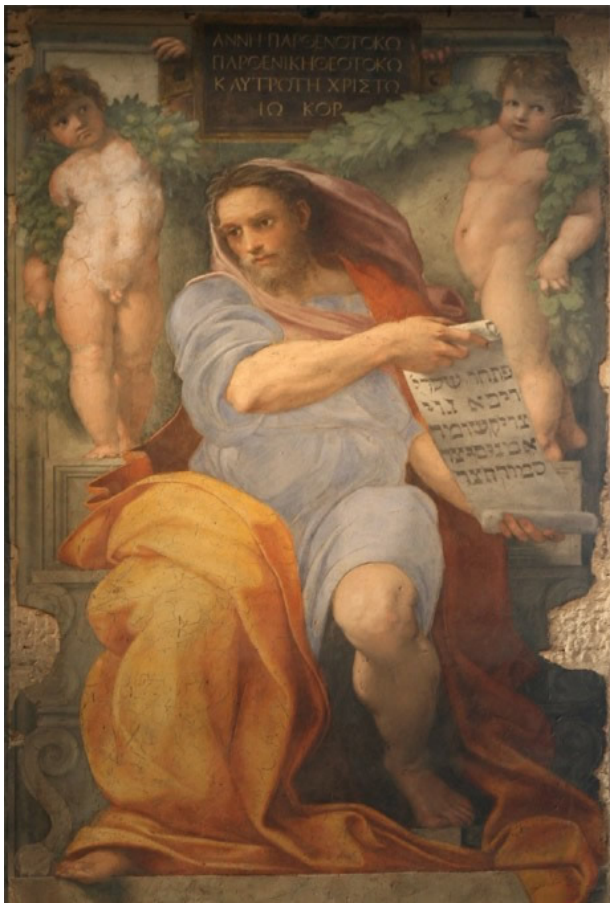
Réciprocité et solidarité fondaient les principes de notre rapport à l'autre. Avec pesanteur et grâce, c'est au monde que nous avons affaire ; à l'être.

- Quoi entendre sous *légèreté* ?

- Quid du *nihilisme* ?

- Quid du *salut* ? Par la grâce ou par les œuvres ?

## 6 Le souffle




*6.9 Il dit alors: Va, et dis à ce peuple: Vous entendrez, et vous ne comprendrez point; Vous verrez, et vous ne saisirez point.*

*6.10 Rends insensible le coeur de ce peuple, Endurcis ses oreilles, et bouche-lui les yeux, Pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles, Ne comprenne point de son coeur, Ne se convertisse point et ne soit point guéri.Is,6,9*

*Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. Jn,3,8*

Qu'est-il de plus aérien, de plus léger et en même temps de plus imprévisible que le vent. C'est, on le sait, le mot πνεῦμα, souffle de vent mais aussi d'esprit, qui désigne ici l'Esprit. Et donc la vie.

A l'opposé du poids le plus lourd de Nietzsche, antonyme exact de ce qui serait prévisible de s'être toujours déjà produit :

> *Comme tu ne sais pas quel est le chemin du vent, ni comment se forment les os dans le ventre de la femme enceinte, tu ne connais pas non plus l'oeuvre de Dieu qui fait tout.* Ecc, 11,5

Qu'est-il de plus imprévisible que cet enfant qui sera demain ce qu'il pourra ou voudra mais si loin des savantes extrapolations que ses parents en nourrirent ? quoi de plus incertain que le fruit de nos actions en dépit des soins et efforts que nous y mîmes ? quoi de plus fragile que ce bien que nous cherchons à faire et que nous échouons nonobstant à accomplir ?

> *7.15 Car je ne sais pas ce que je fais: je ne fais point ce que je veux, et je fais ce que je hais.*
>
> *7.16 Or, si je fais ce que je ne veux pas, je reconnais par là que la loi est bonne.*
>
> *7.17 Et maintenant ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi.*
>
> *7.18 Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair: j'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien.*
>
> *7.19 Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas.*
>
> *7.20 Et si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi*
>
> .Rm, 7, 15

*Nous ne tenons jamais au temps présent*, tout empesés que nous demeurons de regretter le passé ou d'espérer en l'avenir si bien que nous échouons à vivre. Elle est peut-être ici, notre légèreté : dans cette incapacité à entendre ou voir, dans cet engourdissement de l'âme qui nous arrime et nous laisse inaptes à saisir le vent.

Je ne doute pas de notre sens moral : au reste la volonté pourrait-elle incliner vers autre que ce qu'elle estime bon pour elle ? Qu'importe au fond que ce bien nous fût inculqué par le siècle, nos rites, nos éducations ou nos habitudes, il y a bien une voix que nous étouffons ou scrutons, une voix qui ne cesse de nous confier sinon le bien que nous quêtons du moins le mal dont elle tente de nous prémunir. Cette voix, qui n'est pas si éloignée de ce que Levi nomme l'*étincelle divin*e, qui ressemble à s'y méprendre à ce que Socrate nommait son *démon*, cette voix qui semble comme l'ultime ressac de la parole originelle, cette voix, oui, nous engage, nous interpelle, même si *Nietzsche* n'a pas tort de regretter qu'elle nous indique plus le mal à éviter que le bien à faire ...

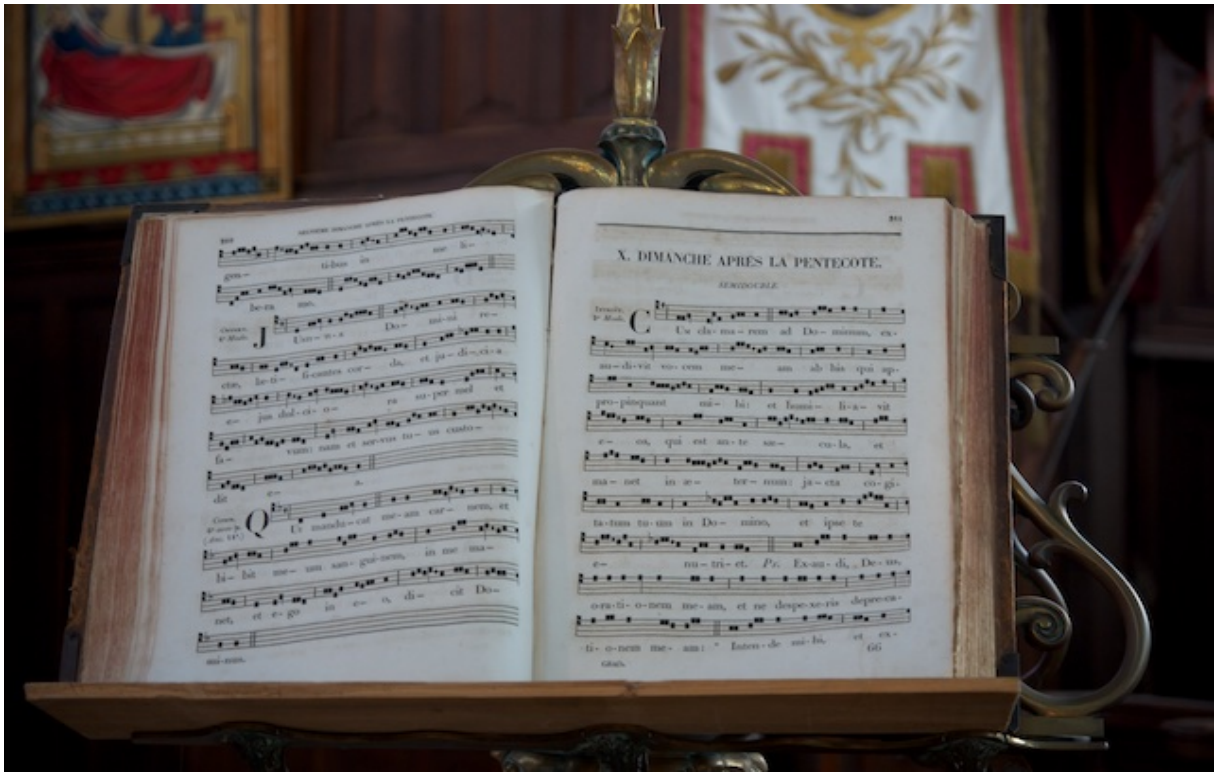
Où j'entrevois la confrontation entre légèreté et souffle. Où je devine la grande fragilité de l'humain si prompt à errer, si mal disposé à l'équilibre que sa santé même semble miracle, si aisé à détruire ou être détruit.

Ce dont résonne ce souffle, qui est aussi celui, simplement de la vie, ce refrain entonné depuis toujours dont parle Schwartz-Bart, c'est ce qu'il y a de plus ancien et qui fait le prix de l'être, et l'on peut y voir, au gré mais en même temps, ou bien l'appel de l'être ou son oubli, ou bien l'assentiment qui vous oblige ou bien encore la révolte qui fait dire non qui est si intimement inscrite en notre humanité (*Bataille* ou*Camus*). Comment ne pas voir que cette voix, mais ici Nietzsche a tort, est à la fois affirmation et négation du monde, à la fois révolte contre la fatalité et affirmation d'un monde dont on ne saurait ni voudrait se dispenser ?

Ici réside le fondement ultime de notre moralité, dans ce souffle à la fois destructeur et prometteur, en tout cas toujours imprévisible, dans ces accords qui nous maintiennent au monde que pourtant nous ne saurions tolérer tel quel et où nous désespérons de laisser quelque trace. Notre moralité tient tout entière dans ce refus de n'être que ce que nous sommes, et, sans doute, de notre animalité, en même temps que dans l'attente, naïve parfois, entêtée assurément, d'une voix qui éclaire notre chemin, qui fût en tout cas plus assurée que nous ne parvenons à être.

Pourquoi légère ? pour ce que cette voix nous augmente et nous incite à augmenter le monde - à être des auteurs ! Pourquoi donc si légère ? pour ce que nous parvenons si malaisément à être à hauteur de notre destin.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser ce n'est pas la pesanteur qui nous incite à nous révolter ; au contraire c'est toujours elle qui nous tente plutôt d'obéir. En revanche ce que nous tenons de notre légèreté, paradoxalement nous incite à dire non, à nous révolter - et d'abord contre nous-mêmes. Notre mémoire est saturée de ces récits d'un dieu tempêtant contre son peuple à la nuque raide, qui n'entend ni ne veut entendre, ce peuple si souvent menacé de disparition pour son indéfectible transgression ; elle l'est tellement que nous nous accoutumons à accroire une figure autoritaire qui n'en appellerait qu'à la soumission, à l'observance stricte de la loi .




Et pourtant

> *Il nous a aussi rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit; car la lettre tue, mais l'esprit vivifie.* 2 Corinthiens 3; 6

Sans doute sommes-nous parvenus ici au cœur de l'ordre qu'instaure toute moralité, à la croisée de la tension qu'elle ne peut manquer de susciter. Nietzsche, sans doute, a raison lorsqu'il fustige ce qui dans la morale a de confortable et d'assuré : que peut-il bien y avoir de plus paisible qu'une nature humaine qui fût si bien définie et saisissable qu'il n'y eût plus qu'à se laisser entraîner dans les limites qu'elle contient ? quelle autre configuration serait plus rassurante que celle d'une Parole avérée, de commandements fermes et assurés dont la cohérence au monde fût assise sur la plénitude divine ? quel autre message pourrait être mieux consolateur que celui qui parviendrait ainsi à dépasser les contradictions et épreuves du monde que celle qui clame ainsi que l'essentiel du sens se jouerait ailleurs, que les épreuves, nécessairement transitoires, ne seraient que promesse

d'un monde meilleur ? Comment mieux pourfendre alors la paresseuse servilité qui inclinerait à se conformer en tout point à l'ordre établi.

Vieux modèle, commun finalement à Athènes et à Jérusalem, que celui d'imaginer une lumière unique ( le soleil, Dieu) et qu'il suffirait de sortir de la caverne, de se mettre en d'heureuses dispositions pour bien voir, bien comprendre. Le dogme n'est jamais loin et l'histoire l'illustrera jusqu'à l'écœurement !

Pour autant rien n'est si simple : si l'ordre moral prescrit par le décalogue s'énonce souvent par la négative et engage surtout l'interdit de la violence, que par ailleurs la synthèse qu'en énonce le Christ - *Aime ton prochain comme toi-même* - en est une heureuse formulation positive, le moins que l'on puisse dire est que le chemin qui mène de ces universels-ci aux situations particulières que je puis affronter est, quant à lui, loin d'être clair. Il l'est d'ailleurs tellement peu que l'Eglise peinera à se formuler une doctrine du salut qui tranche résolument entre le salut par la grâce et le salut par les œuvre.

Demeure, quoiqu'on dise, l'incertitude !

Celle qui sourd de cette irrésistible faiblesse qui me fait échouer où je désirais bien faire, celle que distille le doute d'un égotisme chronique qui se cacherait sous les élans altruistes, celle qu'engendre la paresse qui fait suivre la règle à la lettre, sans plus trop se poser de questions et vous fait croire par cette mécanique observance en avoir fini avec la question morale.

Et tout semble comme si la moralité était question à quoi nulle réponse - en tout cas définitive - ne saurait être apportée.

D'un côté la loi que tout nous invite à observer ne serait ce que pour notre tranquillité. De l'autre la Révélation. Entre, cette voix intérieure ! Rien ne me garantira jamais que je prisse la Révélation pour ce qu'elle est, que je ne l'eusse pas déjà interprétée à mon propre profit - en tout cas maladroitement. Il n'est pas vrai que la posture de la foi conduise nécessairement au dogmatisme : l'idée que le vrai eût une seule source, le soleil, Dieu, la Parole, peut aisément laisser accroire que tout ce qui s'en écarterait fût faux et qu'il n'y eût qu'à se laisser entraîner dans le courant. Le philosophe répugne à la vérité intangible où il voit plus de risques que d'opportunités et ne voit pas la valeur d'une réflexion qui ne prît pas le soin préalable de remettre en question ses présupposés ultimes. [3]Coincés entre la tentation du dogme et les périls du nihilisme, en tout cas du scepticisme,

[3] ***Les philosophies aliénées à une foi pré-donnée, comme le cartésianisme, le kantisme, le hegélianisme, sont - quelle que soit la valeur de certaines de leurs analyses -des mixtes de philosophie et de théologie, des philosophies théologisées.*** ***Conche, Métaphysique***

nous errons, incertains des choses comme de nous-mêmes.

Reste cette voix !

## 6.1 Petit détour par *Ovide*

Celle qui fait hésiter entre le chemin de l'humilité qu'on n'espère pas feinte, celle qui vous ferait écouter, obéir, en tout cas se mettre au service - notamment de l'autre - qui vous fait assurément accepter son destin pour ce qu'il est en tâchant simplement de l'embellir de sa propre sincérité : c'est le chemin de l'œuvre. Suggéré par ces arbres qu'on *reconnaît à leurs fruits.* *(Mt 7,16)* par cette idée que l'on serait jugé d'après ses actes

*Et si vous invoquez comme Père celui qui juge selon l'oeuvre de chacun, sans acception de personnes, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre pèlerinage* 1Pierre,1 ,17

Comment ne pas songer au récit que fait *Ovide* de la rencontre de Philémon et Baucis avec Zeus et Hermès ? Voici scène ramenant à l'envi aux contes de fées de notre enfance. Un vieux couple, vertueux, uni et qui le désire jusqu'à la mort, généreux, n'hésitant pas, en dépit de son extrême pauvreté à sacrifier aux rites de l'hospitalité due aux voyageurs de passage ; voici des voyageurs qui se révèlent des dieux - et pas n'importe lesquels - prompts à exaucer les vœux de l'humain.

Mais sous ce *récit*, sirupeux à loisir, il y a au moins trois lectures possibles :

- celle d'abord de *l'hospitalité* qui est l'autre nom de la générosité toujours d'autant plus remarquable qu'elle est le fait de la pauvreté.

*Zeus est l'Hospitalier qui amène les hôtes et veut qu'on les respecte  Odyssée, chant IX*

Mal accueillir l'étranger revient à blasphémer Zeus lui-même. Accueillir l'étranger ne consiste pas

seulement à lui offrir gîte et repas, c'est au fond plutôt aimer l'étranger en l'autre, tant et si bien qu'on peut aisément considérer l'hospitalité comme l'antonyme exact de la xénophobie. Rite au moins autant qu'obligation morale qu'on retrouvera inscrite dans la tradition musulmane, l'hospitalité ouvre l'horizon d'une société ouverte, soucieuse de l'autre, passionnée de ce qui se trouve à son extérieur. Nous souvenons-nous que toute la postérité d'Israël tient dans l'accueil qu'Abraham fit de l'étranger ? (*Gn, 18*) L'accueil de l'autre vaut promesse et, quand il s'agit du divin, vaut exaucement des vœux. Mais il ne s'agit ici pas de n'importe quels dieux mais de Zeus et d'Hermès - de la puissance à l'échange alliée. Hermès, qui se tient à la porte, lui le commerçant par excellence mais le grand traducteur en même temps qu'inventeur de la musique est comme le garant d'une société ouverte

- *recevoir c'est se mettre au service* : il n'est pas de don qui s'entende qui ne cherche à se prolonger vers l'autre. Tout à fait caractéristique dans ce récit que le vieux couple n'ait d'autre vœu à formuler que d'être, ensemble, gardiens du temple. Servir, écouter, obéir autant de variantes, qui n'ont rien à voir avec la servilité, de la même notion d'engagement. On n'est jamais moral à tempérament et du plus profond la voix intérieure semble toujours en appeler au serment, à l'effort sans cesse renouvelé d'une coïncidence quêtée d'entre les actes et la pensée. Ce service est quelque chose comme un relais : prolonger vers l'autre la grâce reçue et l'offrande faite aux dieux.

> *Comme de bons dispensateurs des diverses grâces de Dieu, que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu, 1Pierre 4:10* [4]

Du bienfait finalement de n'avoir rien : le peu que l'on offre respire nécessairement l'authenticité.

- la clôture du récit - *Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne. On les va voir encore, afin de mériter Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter. (La Fontaine)* - dit beaucoup plus que la beauté éternelle d'un amour fidèle : la nature nous regarde, autrement dit, elle porte témoignage. Il y a continuité d'entre les choses et les hommes - autre façon de dire que l'engagement se doit être tenu ici et maintenant et non ailleurs.

## 6.2 Retour à l'incertitude

Qui s'exprime, à l'écrit comme à l'oral, croit nécessairement en ce qu'il énonce : il faudrait être fou - ou vouloir simplement mentir - pour affirmer ce que l'on sait

[4] ***La fin de toutes choses est proche. Soyez donc sages et sobres, pour vaquer à la prière. 4.8 Avant tout, ayez les uns pour les autres une ardente charité, car La charité couvre une multitude de péchés. 4.9 Exercez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmures. 4.10 Comme de bons dispensateurs des diverses grâces de Dieu, que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu, 1Pierre,***

péremptoirement être faux. Nous ne pouvons décidément décidément nous dispenser de vérité quand même nous n lui attribuons pas nécessairement les attributs de l'être. Il en va de même du bien : nous n'agissons jamais qu'en inclinant naturellement vers ce que nous croyons être bon. Comment être sûr de ne pas se tromper ?

Je ne saurai oublier cette petite phrase incluse dans la définition qu'Alain donna du préjugé[5]:

*il n'est point de vérité qui subsiste sans serment à soi;*

en cet engagement où nous sommes tous invariablement défaillants se dessine les deux versants de notre incroyable légèreté. Nous contentons-nous de suivre benoîtement et sans trop y vouloir réfléchir les préceptes donnés et nous courrons le risque du préjugé, du dogmatisme et bientôt du fanatisme ; ne nous engageons-nous pas avec assez de constante et c'est bien le risque de la superficialité velléitaire que nous encourons.

Deux écueils : pesanteur insoutenable du *fanatisme* ou légèreté frivole ! On ne peut vraiment pas dire que la moralité soit œuvre aisée pour faibles ivres de vengeance.

Quand on peut ainsi dire deux choses aussi contradictoires c'est que l'on a vraisemblablement affaire à une boucle de rétroaction. (*Morin*) Autre façon de dire que seule l'interaction pesanteur/grâce nous permet de prendre le meilleur de la légèreté sans en endurer le pire.

Ce qu'il faut désormais montrer ce qui exige de penser au préalable le *nihilisme*.

## 7 Nietzsche

[5] ***Préjugé. Ce qui est jugé d'avance, c'est-à-dire avant qu'on se soit instruit. Le préjugé fait qu'on s'instruit mal. Le préjugé peut venir des passions; la haine aime à préjuger mal; il peut venir de l'orgueil, qui conseille de ne point changer d'avis; ou bien de la coutume qui ramène toujours aux anciennes formules; ou bien de la paresse, qui n'aime point chercher ni examiner. Mais le principal appui du préjugé est l'idée juste d'après laquelle il n'est point de vérité qui subsiste sans serment à soi; d'où l'on vient à considérer toute opinion nouvelle comme une manœuvre contre l'esprit. Le préjugé ainsi appuyé sur de nobles passions, c'est le fanatisme. Alain***

Je l'ai découvert tôt celui-là, dès ma première année de fac, initié par un jeune prof passionné - E Blondel qui a fait son chemin depuis ce début des années 70. Il me fascina, évidemment : il y a chez lui quelque chose de cette incroyable insolence qui renverse la table, mais d'inventif surtout, qui ne pouvait que séduire. J'appris la philosophie ainsi, par les grandes remises en question avant même de bien connaître ceci même qui était renversé. Époque amusante au fond, où la trinité Marx/Freud/Nietzsche remplaçait celle plus vénérable de Platon/Aristote/Descartes. Saupoudrée de structuralisme dont je ne mesurais alors ni les implications ni les limites, l'époque qui ignorait vivre les ultimes illusions de l'après-guerre n'en finissait pas d'accoucher d'une modernité qu'elle voyait comme l'envers de l'ancien monde, qui s'achèverait pourtant dans un conformisme incroyable où sous l'aune de la liberté, suinte la soumission la plus implacable.

Nietzsche pourtant n'aura cessé d'à la fois me fasciner et déranger. Sans doute y eut-il dans cette philosophie *à coup de marteau* quelque chose qui y prédisposait. Avec Céline, dont je reconnais l'insolite et salutaire inventivité, mais Heidegger aussi, dernier des grands - je crains bien que depuis il n'y eût que des profs de philo - ils occupent l'Enfer de ma bibliothèque. Les trois pour leur rapport étrange avec le fascisme.

Oh bien sûr il n'y est pour rien et le fait est assez connu de l'édition posthume très orientée que la très scrupuleuse *E Förster-Nietzsche* assura de main autoritaire après la mort de celui-ci en 1900.

*Définition de l'antisémite : envie, ressentiment, rage impuissante comme leitmotiv de l'instinct, la prétention de l'« élu » : la plus parfaite manière moralisante de se mentir à soi-même - celle qui n'a à la bouche que la vertu et tous les grands mots. Et ce trait typique : ils ne remarquent même pas à qui ils ressemblent à s'y méprendre. Un antisémite est un juif envieux - c'est à dire le plus stupide de tous... Fragment Posthume 21 [7]*

Ce seul passage suffira à le disculper et on en trouve d'autres bien peu amènes sur l'Allemagne pour saisir qu'il n'aura jamais retraduit ses critiques acerbes d'une culture en jugement ethnique comme on dit aujourd'hui, raciste en fait. Mais ne fait pas disparaître tous ces aphorismes pour le moins ambigus sur le Surhomme, la force de l'instinct ... La sœurette n'était pas de la première honnêteté mais le style provocateur facilitait assurément les choses ...

Non ce qui, avec le recul, me gêne, tient plutôt à cette démarche commune à ce que l'on a nommé philosophie du soupçon, et qui sous l'évantaire de l'argumentation, consiste toujours à interroger non pas la validité, la cohérence d'une proposition ou d'une théorie, mais ses origines, évidemment troubles, sans doute inconscientes. Séduisant pour qui a un procès à intenter car l'on sait bien qu'en ce jeu-ci nul ne sort indemne, beaucoup moins pour qui crut naïvement philosophie signifier dialogue, controverse, débat, confrontation. K Popper avait dénoncé la non falsifiabilité de ces approches mais après tout qu'une théorie ne soit pas scientifique n'est pas rédhibitoire en soi.

Ce qui dérange c'est que l'on ne s'adresse plus à ce que dit l'autre mais aux motivations secrètes qui l'animeraient - ce qu'à l'époque on résumait par cette invraisemblable question : *d'où parles-tu* ?

Il y a ici quelque chose de l'ordre du jeu de massacre - était-ce vraiment cela philosopher *à coup de marteau* ? Nihilisme quand tu nous tiens !

Qui pourtant plus que lui aura dit le bien, lui voulut parler au delà du bien et du mal ; qui plus que lui de son Zarathoustra à Ecce homo contrefit le religieux ou le prophétique ? qui plus que lui prit plus les armes contre le nihilisme lors même qu'il laissa derrière lui un champ de ruines ...

## 8 Nihil

*Si Dieu n'existe pas tout est permis.*

Si la formule n'existe pas telle quelle chez *Dostoïevsky*, on en retrouve néanmoins la substance dans ce passage des Frères Karamazov, dans lequel Dimitri (l'un des trois frères) s'exprime ainsi :

*"Que faire si Dieu n'existe pas, si Rakitine a raison de prétendre que c'est une idée forgée par l'humanité ? Dans ce cas l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. Très bien ! Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Dieu ? Je me le demande. [...] En effet, qu'est ce que la vertu ? Réponds-moi Alexéi. Je ne me représente pas la vertu comme un chinois, c'est donc une chose relative ? L'est-elle, oui ou non ? Ou bien elle n'est pas une chose relative ? Question insidieuse. [...] Alors tout est permis ?" Les frères Karamazov , 4e partie, Livre XI, chapitre 4.*

La formule est en quelque sorte un condensé du nihilisme. On en retrouve le sens chez Nietzsche dès la *Génalogie*, culminant dans le § 28 de la *3e dissertation* où il relève que ne supportant pas que tout de son être fût dénué de sens, l'homme se sera réfugié dans un idéal qui ne signifie en réalité rien d'autre que ce lot de consolation qu'est la négation de la vie :

> *Impossible d'ailleurs de se dissimuler la nature et le sens de la volonté à qui l'idéal ascétique avait donné une direction : cette haine de ce qui est humain, et plus encore de ce qui est « animal », et plus encore de ce qui est « matière » ; cette horreur des sens, de la raison même ; cette crainte du bonheur et de la beauté ; ce désir de fuir tout ce qui est apparence, changement, devenir, mort, effort, désir même — tout cela signifie, osons le comprendre, une volonté d'anéantissement, une hostilité à la vie, un refus d'admettre les conditions fondamentales de la vie ; mais c'est du moins, et cela demeure toujours, une volonté !*

Cette formule on la retrouve citée par Sartre :

> *"Dostoïevski avait écrit : "Si Dieu n'existait pas, tout serait permis." C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses.*
> L'existentialisme est un humanisme

Un peu comme si l'on découvrait que les fondations s'étaient effritées, ou que sous ces fondations il n'y eût rien qui fît office de soutènement, le nihilisme prend acte, non sans effroi, que l'être ne se justifie par rien d'autre que lui-même - qu'il est, à proprement parler absurde. D'où deux attitudes différentes selon que l'on y voie plutôt une promesse ou un danger :

- un *nihilisme passif* qui subit le désenchantement soudain du monde : de l'ordre du pathos, de l'abandon, il est une simple réaction négative, radicalement pessimiste sans doute mais aussi terriblement passif

- un *nihilisme actif*, tout aussi incapable de se remettre de la dévalorisation de toutes les valeurs etqui se complait ainsi à la destruction de tout ce qui est. Pas très éloigné de la phase sadique de Freud, ce nihilisme-ci épuisé d'avoir été nié par le monde, n'imagine pas pas d'autre voie que de nier, en le détruisant, ce monde qui le nie.

En réponse à ce nihilisme, Nietzsche en appelle à une philosophie de la vie, celle d'un surhomme qui assumerait l'existence dans toutes ses contradictions (*Gai savoir § 343*)

Je ne veux pas entrer dans le détail de la pensée nietzschéenne, ce n'est pas l'objet ici, remarquons simplement :

- la solution nietzschéenne, semblable en ceci à celle de Sartre, consiste purement et simplement à transformer ce qui était obstacle en moyen : puisque rien n'a de sens, l'opportunité est offerte à la liberté humaine de s'en forger un qui lui convienne. Démarche classique qui est celle de la technique qui déplace les points d'application des forces ; elle prendra le nom de liberté chez Sartre, de volonté de puissance chez Nietzsche.

- *rien n'a de sens* fait partie de ces formules qui se renversent elles-mêmes. Si cela n'a pas de sens de dire que rien n'a de sens autant affirmer en même temps que tout a un sens - et on ne sera pas beaucoup plus avancé.

- on suppose ici, et ce n'est qu'un autre de ces paradoxes qui se retrouve dans Zarathoustra où l'on ne fait en réalité que prolonger - mais à l'envers - la théologie, on reproduit, oui, l'idée que Dieu est la clé de voûte de l'être et que, lui disparu, tout s'effondre. Que l'on s'en prenne à ce que la morale chrétienne notamment, mais Nietzsche en voit poindre l'origine chez les juifs, peut comporter de dogmatique se peut comprendre aisément. Néanmoins, n'est-ce pas aller un peu vite de ne faire tenir le sens moral que sur la peur, ou la faiblesse à affronter le monde ? D'autant que la voie ouverte par Nietzsche demeure encore celle d'une morale, d'une autre morale certes, mais d'une morale néanmoins qui se pique de se donner des principes physiologiques, des moteurs instinctifs.

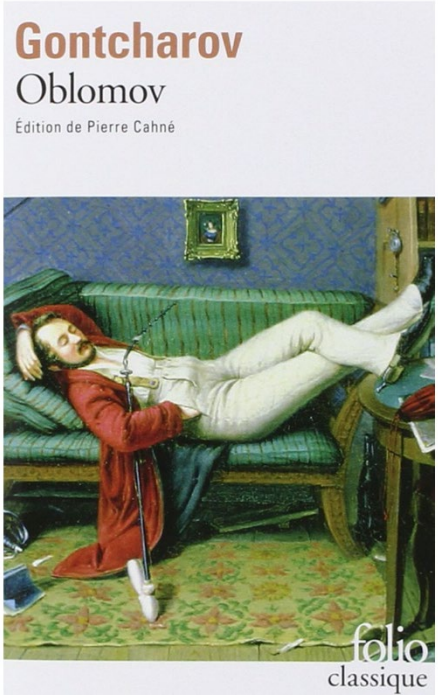
*Ex nihilo nihil* ! Il n'est sans doute rien de plus malaisé à entendre que le néant, on le sait au moins depuis Parménide. Mais ce rien-ci me semble terriblement synonyme de la pesanteur la plus brutale, la plus épaisse. Qu'il y eût quelque mérite à remettre en question le moi si suavement porté

en apothéose par Descartes, qu'il devînt à la longue salutaire de reconnaître que la conscience n'était qu'une infime partie de notre être, que notre volonté - et en ceci Agamben a raison - qui signifie finalement commandement, aille aussi puiser à des sources fangeuses, pourquoi pas. Je répugne - mais n'ignore pas que ce n'en est pas un argument pour autant - à ces philosophies qui rabaissent.

Plutôt qu'aux tremblements timorés du faible, je rattacherais plutôt la source de la moralité à cette voix qui dit non, qui veut être plus, qui cherche à nous augmenter plutôt qu'à nous humilier. Cette voix-là nous est auteur.

## 9 Aveuglement (de la vision ... toujours)

Y songe-t-on assez ? A la croisée de la pesanteur - pour ne pas écrire de la lourdeur - et de la légèreté - pour ne pas écrire de la grâce - ces trois incontournables :




- exister c'est être continûment présent à soi : on ne se débarrasse pas de soi-même pas plus qu'on ne parvient à faire la grève de l'être. Je suis à moi-même ma propre fatalité, l'essence même de ce qui est irrévocable à quoi nulle échappatoire n'est admise.

- nul ne se peut voir - il n'y a décidément pas que le soleil ou la mort - en tout cas pas tel qu'il est. Il n'y va pas seulement de ce que nous n'ayons pas assez de recul ou que nous y fussions à la fois juge et partie, il en retourne de ce que le miroir ne reflète jamais que notre image inversée.

- forteresse sans doute plus vide qu'on n'imaginera jamais : rien de nos émotions, sensations ne se transmet véritablement - même pas à nous-mêmes, finalement.

Narcisse se trompe de comprendre à la fin n'aimer que sa propre image. Pas même ! c'est celle que le monde lui renvoie. Ce qu'il voit c'est très exactement ce que nul ne voit jamais - les contours de ce que le monde qui nous regarde, voit. Dans cet épisode, comme dans celui de Panoptès, il y a un tiers. C'était ici Hermès, l'inventeur de la musique qui en suscitant les larmes de Panoptès le rendit aveugle, ce qui lui permit de le tuer. C'est là la nymphe Echo - Ἠχώ - condamnée par Héra de ses manigances amoureuses à l'endroit de Zeus à n'être plus qu'une voix répétant les derniers mots entendus.

Zeus, un peu comme ce Don Juan dont on dit que rien qu'en Espagne ***il en eut mille et trois*** : pris dans le tourbillon de la conquête, il est ici moins le symbole de la puissance que celui de l'éparpillement ; de l'épuisement. Ceux-ci se donnent tellement, ivres qu'ils demeurent de saisir le monde, qu'il est fort à craindre qu'à la fin ils n'eussent rien saisi ; ni conquis personne. Narcisse, au contraire, se condamne à la retenue infernale qui lui interdit de s'ouvrir au monde et de rien donner.

> *L'objet de mon désir est en moi : ma richesse est aussi mon manque. Ah ! Que ne puis-je me séparer de mon corps ! Vœu inattendu de la part d'un amant : je voudrais que s'éloigne l'être que j'aime.* *

Le voici qui se consume de n'avoir pas ni extérieur ni altérité. Le voici condamné à espérer s'éloigner de l'objet de son amour ! Il en va décidément du désir comme de la conscience : ils ne subsistent que de l'être de quelque chose ou de quelqu'un qui, parce que distant, s'approche, parce que proche, s'éloigne. Vivre, décidément c'est exister, et donc sortir ; de soi. Freud l'avait vu qui fit du dépassement de l'Œdipe le passage obligé vers la normalité ; Levi-Strauss aussi qui assigna ce même rôle à l'interdit de l'inceste. Avaient-ils entendu que c'était avant tout une affaire de regard ?

Je comprends mieux Serres quand il énonce que le monde nous regarde : il est très exactement ce miroir qui renvoie une image de nous. Sas, filtre, écran, je ne sais : tout juste puis-je deviner qu'ici encore il n'est question que de réseau. Narcisse dans la légende finit par mourir prisonnier qu'il se fait de sa propre image. Mais c'est une figure dangereuse Que je sois seul à me regarder, moi qui ne puis me voir, qu'il n'y ait rien ni personne, à l'extérieur, qui me regarde et dont je pourrais souhaiter me rapprocher et voici que tel un trou noir, je finis par tout absorber sur mon passage et disparaître à mon tour.

Les Muselmänner des camps, nul ne les regardait plus et ils n'eurent plus la force non plus de rien

voir ; Narcisse, lui, de n'avoir que lui-même à voir et désirer, finit par se dissoudre.

Nous ne nous voyons pas et nourrissons de nous une image - corporelle notamment - si lente à se construire qu'elle peine également à se modifier. Sans doute est-ce pour cela que nous dérangent toujours un peu les photos que l'on peut prendre de nous ; les enregistrements de notre voix où nous peinons à nous reconnaître.

Le moi n'est peut-être pas haïssable, il n'en demeure pas moins aveugle, de lui, du monde à quoi il peine à s'atteler. Exister revient peut-être à apprendre à regarder, à tolérer d'être vu. Narcisse est dans une telle légèreté qu'il finit par disparaître.

Se souvenir que parfois les cieux sont d'autant plus époustouflants que réverbérés par les eaux d'un lac des montagnes. La nuit révèle et il n'est pas de puits qui qui ne donne à voir ce que la lumière aveugle. Alors non ! Je ne sais trop qui, dans l'affaire regarde qui ; je sais juste ne pouvoir exister qu'au monde et que le monde sans conscience qui le saisisse ... Je ne sais trop qui de moi ou de l'autre forme image ... je sais juste combien c'est le télescopage de ces deux regards qui donnent épaisseur à l'être.

## 10 Musique (à propos de l'éventuelle infériorité de la vue sur l'ouie)

Mais si le monde nous voit, s'il s'intercale d'entre nous et l'être pour nous en rendre la lumière seulement supportable, s'il fait ainsi ***écran***, comme le conçut Maître Eckart ; qu'il fût ainsi à la fois ce qui cache, filtre et révèle tel l'évantaire qui s'offre comme une invitation à goûter la vie, se pourrait-il vraiment qu'il ne se fît pas entendre ? les espaces infinis nous desservent-ils comme autant de silences éternels comme le crut Pascal ? Les astrophysiciens ne seraient-ils pas mieux dans le vrai, qui ne cessent de scruter *le bruit de fond du monde*, le lointain écho de l'explosion initiale ?

Alors oui la légende aurait raison qui fit la musique s'inventer bien longtemps après la lumière ...

Mais comment oublier que c'est elle qui, à la fin l'aura supplantée : Hermès emplit tant de larmes les yeux de Panoptès que ce dernier, aveuglé, ne put se défendre et succomba[6]. Les iconoclastes ont peut-être raison finalement de juger l'image trop pauvre, même s'il est sot de s'en dispenser, absurde de l'interdire ...

Écoutons, prêtons plutôt l'oreille et souvenons-nous : Narcisse lui-même succomba, aveuglé par sa propre image ; ne restait plus à Écho, éperdument amoureuse, qu'à répéter son adieu, et plus tard à répercuter les gémissements des Dryades ** Le son, décidément, certes succède, mais survit à l'image ... Il n'est peut-être qu'en Dieu que les deux coïncident : son Esprit planait peut-être au-dessus des eaux mais en même temps que tonitrua la Parole originaire, éclatait la lumière ... Est-ce ceci, Eckart, que nous ne parvenons pas à supporter, cette connivence intime d'entre musique et lumière ? Aurions-nous des oreilles trop faibles pour endurer cette enchevêtrure de l'être qu'il faille ainsi nous la retraduire en paraboles - en images donc ?

*Que celui qui a des oreilles pour entendre entende* (**Mt, 11, 15**)

---

[6] Ovide, *Métamorphoses* I 705 et sqq
**Pan croyait déjà Syrinx à sa merci, mais dans ses mains il saisit des roseaux du marais et non le corps de la nymphe. Et tandis qu'il pousse des soupirs, l'air qu'il a déplacé à travers les roseaux produit un son léger, une sorte de plainte. Séduit par cette nouveauté et la douceur de cette mélodie,**
**Pan dit : « Pour moi, cela restera un moyen de converser avec toi ». Et ainsi grâce à des roseaux inégaux reliés entre eux par un joint de cire, il perpétua le nom de la jeune fille. Sur le point de raconter cela, le dieu du Cyllène voit tous les yeux d'Argus relâchés et ses regards voilés de sommeil.**
**Il arrête aussitôt de parler et, effleurant de sa baguette magique les yeux languissants du monstre, il en accentue la torpeur. Puis brusquement, tandis qu'Argus incline la tête, il le frappe de son épée munie d'un croc à la jointure du cou , et précipite du rocher la tête sanglante, qui tache de son sang la paroi abrupte.**
**Argus, te voilà gisant ; la lumière de tes regards si nombreux s'est éteinte, et sur tes cent yeux règne une nuit sans fin. La Saturnienne les recueille et les place sur le plumage de l'oiseau qui est sien, lui couvrant la queue d'étincelantes pierres précieuses.**

Pourtant, avant même que nous ne nous extirpions de la matrice originaire, avant même que nous ne fermions les yeux d'être éblouis d'une lueur soudaine - mais je ne puis même pas écrire *souvenons-nous*- ne fûmes-nous pas engloutis de bruits, de voix ... de musique ?

Le premier bruit, la première répétition, le premier rythme qui est cadence, scansion autant que chute, ou danse peut-être : les battements du cœur maternel. Au plus loin de notre amnésie, qui nous pétrit néanmoins, avant même que de l'extérieur nous parviennent les échos lointains et sans doute déformés de la voix, ce battement, cette période, cette proportion qui noue la première accolure et invente le réseau.

*Dans la plaine*
*Naît un bruit.*
*C'est l'haleine*
*De la nuit.*
*Elle brame*
*Comme une âme*
*Qu'une flamme*
*Toujours suit !*
**Hugo**

Du plus loin qu'il me souvienne, de mes premières inquiétudes ou ultimes interrogations, voire les leçons initiales que j'aurai quêtées auprès d'un père taiseux demeurent toutes liées à ces accords fervents de JS Bach dont il ornait sa si difficile présence comme d'une précieuse éclisse. Pas un dimanche où nous ne l'accompagnions dans l'écoute d'une cantate. Rituel obligé de mon éducation, passage étroit où s'infiltra la parole qu'il ne put prononcer : la musique m'est fondation, pas envolée.

Je le sens, je le vois, je le sais, depuis toujours ce monstre prolifique de puissance et d'exaltation

comme si je l'avais toujours connu. Sa musique ne s'offre pas à moi, ne me pénètre pas, elle sourd de mes tréfonds et m'atteste comme une relique qu'on eût enfouie pour mieux scander le temps des fondations. Rien ne m'est pourtant plus lointain que ces raideurs luthériennes, rien ne m'est plus proche que cet entrelacs intime du souffle et des cordes, où j'imagine que se fait chair la parole.

Qu'est-ce être au monde, y advenir en premier lieu, sinon recevoir, tant et tant. L'enfant que je fus eût tôt le pressentiment que ce qui alors lui fut donné, un jour, il faudrait non pas le rendre mais l'offrir à son tour. Tout entier à l'écoute, éponge ou antenne, je ne sais, je prenais, oui, je crois, j'avalais les paroles. La candeur est sans doute faite de ceci qu'il n'est pas malséant de n'être encore qu'oreille. Mais tout ce qui alors me pénétra et me construit, qui de l'extérieur tissa les liens qui m'obligent encore, je crois bien qu'il fut l'écho sonore de ces accords et jointures. Là, à la surface de ma peau qui parfois aura tressailli, ici, à l'aboutage du siècle et de l'intime, le sens me put apparaître et le goût de comprendre se repaître parce que, justement, musique, accords et contrepoints ne m'étaient pas seulement offerts de l'extérieur mais surgissaient du plus profond de moi, de mon histoire, de mon chemin.

Je ne sais pas finalement qui de nous ou du monde répercute l'autre : je pense souvent à cette malheureuse Écho condamnée à répéter l'ultime parole prononcée. Elle n'est finalement pas si maudite de ne pouvoir être singulière : il n'est pas d'apprentissage, c'est vrai, sans répétition. Mais il y va de plus grave encore : il n'est pas d'humanité qui se soutienne. Le monde nous regarde au moins autant que nous le regardons - sans doute mieux que nous ; au reste. Le monde nous fait-il écho ou bien à l'inverse est-ce nous qui le réverbérons ? Qu'importe au fond : c'est ainsi que commence le dialogue ; qu'émerge le sens.

Et ne détesterait pas qu'il épousât les accords d'un ***Vergnügte Ruh***

***Et incarnatus est !***

C'est une affaire de théologie que de comprendre ce que signifie le Verbe soudainement animer le monde et lui donner forme ; une affaire de maternité de sentir ce que signifie la chair brusquement se faire chair. Une affaire de morale de voir ainsi s'intriquer vue et ouïe et se mettre en réseau pesanteur et grâce.

M Serres dans *Musique* a consacré de ***longues pages*** au récit de la *Visitation* que propose ***Luc***. Sans trop s'y attarder, on y retrouve l'idée d'une continuité entre le bruit de fond du monde et la parole et certainement pas d'une rupture. Être au monde c'est être sans cesse en face de rythmes, ceux du cosmos, du cycle des jours, de ceux de notre corps, de notre voix, même. Des trois récits

qu'il offre, celui de la ***Visitation*** se présente effectivement comme une pièce de musique où chaque son fait écho à l'autre pour s'achever dans la glorification : quoi d'étonnant alors que ce soit ainsi le *Cantique de Marie* qui serve de support au ***Magnificat*** ?

Au salut que Marie adresse à Elisabeth, répondent les premiers tressaillements du futur Jean le Baptiste. A quoi, comme en réponse, Elisabeth se sent emplie de l'Esprit Saint. En réponse toujours, la bénédiction adressée à Marie - qui constitue les premiers versets de l'*Ave Maria*. Mais cette bénédiction ne se contente pas à dire le bien - même si elle est déjà une réponse et atteste l'acheminement vers la Parole : elle est reconnaissance de la réalisation de la promesse : l'Incarnation. Marie en apothéose entonne son Magnificat !

Alors oui, on peut considérer que la Visitation est le contrepoint exact de l'Annonciation : par celle-ci la promesse que le Verbe se ferait chair ; par celle-là que la chair se fait Verbe?

Le chemin est tracé qui va du brouhaha initial au Message transmis : la Bonne Nouvelle est l'écho ultime de la grâce originelle. De traduction en réponse, de réseau en combinaison, ce qui n'était que bruit, qui pouvait paraître déflagration se mue en Verbe. On l'oublierait presque ce Jean le Baptiste qui eut pour mission de défricher le terrain : oui il courut en avant - précurseur - oui il fut le serviteur qui baptiserait le maître ; oui il illustre qu'au plus intime, l'être est chemin que l'on scande de prières et de chants. Il mourra, comme son maître. Jean l'écrira en son prologue : les ténèbres ne l'ont pas reçu. Parfaite antithèse en ceci de la Passion, la Visitation marque ce moment privilégié où l'homme écoute le monde. Mais ce sont ici des femmes et ce n'est sans doute pas un hasard.

Alors oui, la musique, universelle entre toute, est le précurseur de la Parole comme Baptiste le fut du Christ. Elle est, à l'intersection, transition et traduction, cette grande croisée qui métamorphose le tohu-bohu en sens.

La musique scande l'Incarnation parce qu'elle est le langage du monde.

## 11 Musique encore ייִדישלאַנד

Celle-ci encore transpire une culture engloutie dont l'émotion me surprend. Ne surtout pas l'écouter à la lumière de ce qui s'est passé depuis, mais n'y jamais véritablement y parvenir : l'étrange tristesse teintée d'attente n'a rien à y voir. Pourtant c'est maintenant que ces voix se sont tues que l'on saisit combien une mélodie manque au monde. Comme si les cultures humaines étaient d'amples mélopées que de génération en génération on se fût acharné à prolonger, qu'il y eût comme une béance soudain ouverte dans les strates de l'être puisqu'il n'est plus personne pour en désaltérer l'usure naturelle.

Oui, à l'autre extrémité du brouhaha, du bruit intempestif ou tellement mystérieux qu'il semble surgi des profondeurs éternelles et des infinités muettes, les clameurs d'enfants, les pleurs des femmes au chevet d'un disparu, ces émotions à la veillée où se pansaient les angoisses du siècle et s'inventait une solidarité où résista l'humain, ces rythmes tellement anonymes qu'ils paraissent être ceux de la terre pour ceux-là même qui n'y eurent jamais accès, ces entrevues furtives avec le Rav, ces repas de shabbat où se mimait l'ultime écho d'une hospitalité même pas feinte, oui, ici, aux antipodes du bruit sourd du monde, ces chants, prières, ces litanies angoissées; ces histoires entendues et mille fois répétées, ces exégèses sempiternellement recommencées forment comme un tout, quelque chose comme le grand refrain de l'odyssée humaine.

Coincé comme un soupir intercalé entre deux croches, écartelé entre l'océan immense et soudainement quiet de l'histoire et l'appel du large, que puis-je d'autre sinon, pour le serment prêté mais pour la promesse de l'horizon, oui, que puis-je d'autre sinon en prolonger l'indéchiffrable écho ? S'il se peut encore.

Au Verbe tonitruant des origines, répliqua l'allégresse d'un cantique incroyable qu'on eût pu croire ne jamais s'épuiser. Nous, héritiers transis, étions ensemble ces voix ferventes d'un chœur fier et tonitruant qui parfois alla jusqu'à couvrir les grandes orgues et les borborygmes de nos petitesses.

Je l'ai compris un soir de 75, parcourant les dernières lignes du *Dernier des Justes*. Je ne pus oublier jamais cette phrase qui me meurtrit

*Les voix mouraient une à une le long du poème inachevé*

Bientôt il n' aura plus personne pour prolonger la puissance éternelle de notre reconnaissance originaire.

Alors oui, se taira le monde et je crois bien que c'est ceci qui m'effraie.

*Quand le Baal Shem Tov avait une tâche difficile à accomplir, il se rendait à un certain endroit dans la forêt, allumait un feu et se plongeait dans une prière silencieuse ; et ce qu'il avait à accomplir se réalisait. Quand, une génération plus tard, le Maggid de Meseritz se trouva confronté à la même tâche, il se rendit à ce même endroit dans la forêt et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, mais nous savons encore dire la prière » ; et ce qu'il avait à accomplir se réalisa. Une génération plus tard, Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à accomplir la même tâche. Lui aussi alla dans la forêt et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, nous ne connaissons plus les mystères de la prière, mais nous connaissons encore l'endroit précis dans la forêt où cela se passait, et cela doit suffire » ; et ce fut suffisant. Mais quand une autre génération fut passée et que Rabbi Israël de Rishin dut faire face à la même tâche, il resta dans sa maison, assis sur son fauteuil, et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, nous ne savons plus dire les prières, nous ne connaissons même plus l'endroit dans la forêt, mais nous savons encore raconter l'histoire » ; et l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les pratiques de ses prédécesseurs. G. Scholem, Les Grands courants de la mystique juive, Paris, Payot, 1973, p368.*

Ecouter

## 12 Bruits ...

Voix qui s'éteignent, voix qui enflent ... mais tout-à-coup au lieu de ce ***vieux poème d'amour qu'ils traçaient en lettres de sang sur la dure écorce terrestre***, qui suit presque le même rythme mais semble pourtant ne plus jamais pouvoir d'éteindre, ***un chorus universel de haine et de proscription*** !

Se pourrait-il qu'amour et haine se fissent aussi simplement face à face ? Pourtant du bruit, léger mais si étrangement lointain d'abord, au *Magnificat* ivre de ferveur, il n'y a pas de rupture. Le son qui se donne à moi, celui qui me parvient pour peu que j'y prête l'oreille, éclate, tonitrue, parfois murmure mais il ne se fait musique que pour autant que je lui donne un sens.

Je ne puis m'empêcher de songer à cette formule - presque universelle à force d'être reprise par tous - *la nature est belle mais elle ne le sait pas* ! Ne parviens pas à oublier non plus, à l'inverse *l'homme-loup, l'homme-renard, l'homme-castor rassemblant en lui toutes les ingéniosités animales, celui dont la tradition rabbinique dit que la terre refusa à Dieu une poignée de sa boue pour lui donner forme, et dont les contes arabes assurent que les animaux tremblèrent quand ils aperçurent ce ver nu* (***Yourcenar***) Comment concilier ces deux images si parfaitement contradictoires d'un homme seul capable d'exhausser une nature bellement ordonnancée mais tout aussi vite enclin à la dévaster ? C'est au fond toute l'histoire de notre rapport au monde qui est ici résumé d'entre un monde que je désenchanterais d'un bruit plus brutal encore et du cri de mes angoisses, ou qu'au contraire je magnifierais de l'ériger en musique. Comment oublier la mégalomanie de qui n'est finalement qu'une *éloise dans le cours infini d'une nuict éternelle* (Montaigne) qui s'empêtre pourtant non sans abrupt entêtement dans ce récit ***plein de bruit et de fureur*** (Shakespeare) ?

Chez Hugo le bruit enfle jusqu'à la démesure et manque de peu d'écraser les hommes

*Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure !*
*L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,*
*Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.*
*Le mur fléchit sous le noir bataillon.*
*La maison crie et chancelle penchée,*
*Et l'on dirait que, du sol arrachée,*
*Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,*
*Le vent la roule avec leur tourbillon !*

**Hugo**

mais tout aussi progressivement qu'il avait eu grandi, il s'épuisera bientôt ...

*Ils sont passés ! - Leur cohorte*
*S'envole, et fuit, et leurs pieds*
*Cessent de battre ma porte*

ce qui n'est pas le cas de la calomnie qui s'achève en chorus universel ...

Chez Hugo, l'espace, bienveillant, écartera bientôt la menace ; chez Beaumarchais, au contraire, c'est la malignité qui au final efface l'espace.

*On doute*
*La nuit...*
*J'écoute : -*
*Tout fuit,*
*Tout passe*
*L'espace*
*Efface*
*Le bruit.*

Beaumarchais n'envisage que le bruit d'entre les hommes. *Pesanteur.*

Hugo, quant à lui, devine les forces malignes avalées par un espace protecteur. *Légèreté.*

L'un ne cesse de grandir et illustre combien le mouvement ascendant sait être figure du mal. L'autre dans une dynamique horizontale s'éploie au point d'occuper presque tout l'espace mais cède à la fin ...

Je devine la geste originelle au dialogue qui me crée : comment m'ordonner de ne pas tuer si je n'étais capable ni de l'entendre ni d'y obéir i.e de l'écouter ; comment me l'ordonner encore si j'étais substantiellement incapable de m'y conformer ? C'est cela qui distingue la parole du bruit : celle-là n'est pas dénégation, mais appel de l'autre, convocation dans l'être.

La musique est le *dialogue que j'entretiens avec le monde.*[7] Ne faisons pas d'elle le parangon d'une communication universelle : c'est de n'en avoir pas que la musique parvient à prendre tous les sens. Il faut prendre dialogue au plein sens du terme : διαλεγω signifie sans doute converser, s'entretenir avec mais d'abord *mettre à part, choisir, trier.*

Mais nous savons la plasticité des tendances, n'ignorons pas l'ambivalence des sentiments. Ce

[7] *« La musique, c'est du bruit qui pense ».*
*Victor Hugo*
*« La musique est une mathématique de l'âme qui compte sans savoir qu'elle compte ».*
*Leibniz*

serait trop simple ; trop binaire ; pour tout dire trop manichéen - même si toute notre éducation nous aura appris à nous délecter des harmonies savantes et de nous tenir à l'écart de ces notes que l'on nomme fausses mais qui ne le sont que parce qu'elles n'occupent pas une place idoine.

Mais justement : il ne s'agit pas de sentiment

> *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*
> **Jn, 3, 16**

Le terme - αγαπαω, cité 117 fois dans le Nouveau Testament, y a la particularité de désigner en même temps la relation Dieu/homme et celle qui doit prévaloir entre les hommes, c'est à dire à la fois un état de fait et une vertu à réaliser. Il couvre donc, verticalement comme horizontalement tout l'espace. Traduit en latin par caritas, charité, d'où l'anglais a tiré ***care***, le terme ne donne pas toute sa dimension :

- *du côté de Dieu* il désigne une relation indéfectible avec la création comme s'il était impossible qu'il en détournât jamais le regard. Quand bien même cette relation pût à l'occasion s'accompagner de courroux, et se solder par le Jugement, elle ne saurait jamais se conjuguer en terme d'indifférence. Remarquable à cet égard que le terme, s'il signifie aimer, chérir, veuille aussi dire avoir une préférence et que le verbe correspondant signifie à la fois être satisfait et être irrité ... Le bruit de fond du monde, qu'il se conjugue en terme de don ou de colère, qu'importe ici se décline en terme de dilection voire de prédilection. Qu'elle engage l'humain universellement. Terme curieux, au reste, que celui de dilection que l'on n'utilise plus dans la langue moderne sous la forme de *pré*dilection mais qui par sa construction - præ dilectio - désigne à peu près tout ce qu'il y a à entendre ici :

* *l'approche vers*, le fait de se mettre au devant de ;

* le *rassemblement* que donne lego (idem) en grec

* la *distinction* et donc aussi la mise à l'écart, en tout cas le tri, la séparation que donne dia

Comment dire mieux combien il s'agit ici d'un processus continu où sans cesse se rassemble ce qui tend à se séparer mais aussi se séparer ce qui tend à se mélanger ? Le bruit de fond d'un monde en expansion réverbère en réalité un mouvement, une tension, comme on le dirait d'une main qui se tend et appelle l'autre. Moins contradictoire qu'ambivalent, moins l'écho s'une explosion initiale qu'un tourbillon.

- *du côté de l'homme*, il désigne à la fois les rapports qu'il devrait entretenir avec l'autre et donc un acte à accomplir, si peu évident qu'il faille y inviter et la vénération pleine de reconnaissance

qu'il voue à son dieu. C'est ce terme qu'utilise le Christ (***Mt, 22, 37***) à deux reprises pour désigner les deux commandements principaux - *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée* - et le second qu'il déclare lui être semblable - *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* - autre façon de dire que l'accomplissement total de l'être réside dans l'équipotence entre la relation verticale et horizontale.

Cet épisode troublant qui peut ici nous éclairer - qui clôt l'évangile de Jean : ***Jn 21, 15-19*** : à trois reprises, le Christ demande à Pierre *M'aimes-tu* ? Mais si la question use du verbe αγαπαω, la réponse de Pierre, elle, utilise φιλεῖν. Ce n'est qu'à la troisième reprise, qui offusque d'ailleurs Pierre, que le Christ utilise lui-même φιλεῖν. Quel sens donner à cette question trois fois répétée ? Bien entendu elle est une référence explicite au triple reniement de Pierre ; sans doute dans sa répétition, vise-t-elle à souligner que le reniement est pardonné, qu'il n'entrave pas la mission à lui confiée (*Pais mes agneaux, mes brebis* ).

Mais l'essentiel n'est peut-être pas ici mais plutôt dans l'asymétrie entre question et réponse. Bruit !

Comment oublier cette longue série de défaillances ? La relation Dieu/homme est loin d'être simple qui met l'homme constamment en mesure de déjouer les plans divins : Aaron qui se laisse embarquer dans l'épisode du veau d'or n'est que la préfiguration du reniement de Pierre, qui lui non plus ne verra pas annulée pour autant sa mission pastorale. *Les ténèbres ne l'ont pas reçue* ! Au bruit de fond qui est appel et promesse de musique, répond souvent bruit et fureur.

La question en αγαπαω désignait bien plus qu'un sentiment si noble ou éthéré fût-il qui liât deux êtres, elle visait cet amour du premier commandement aimer *de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée* (καρδίᾳ ; ψυχῇ ; διανοίᾳ) ; une relation qui engage l'être entier dans sa triple dimension sentimentale, spirituelle et intellectuelle ; une relation qui mette en harmonie et donc dans un agencement ou rapport juste les différentes dimensions de l'être. La défaillance spirituelle s'entend ainsi comme une fausse note. Le bruit, ce sens que nous ne parvenons pas à donner à ce monde qui nous parle. Pour peu que l'on n'oublie pas que l'harmonie désigne à la fois la

combinaison en un ensemble et la convergence vers un même but, que s'y niche ainsi à la fois une statique et une dynamique, que se conjuguent en quelque sorte ici chemin, vérité et vie, on comprend mieux la déclinaison de la question en trois ; on devine mieux combien le reniement n'aura pas été seulement manque de courage mais dissonance. Celle qui rompt le lien étroit entre les mots et les choses qui fonde le serment, comme le souligne justement Agamben, qui dénoue l'engagement. Celle qui fait Pierre récuser, même provisoirement, la place qui est sienne. Qui par le parjure, rompt et rend impossible l'exhaussement de la musique.

Troublante configuration que celle qu'installent les Évangiles où l'homme demeure ce grand perturbateur par qui malheurs et violences arrivent ; celui qui rompt l'harmonie moins en opposant son bruit au bruit de fond du monde que celui qui n'en sait pas extirper le sens. Celui qui n'entend pas ! Qui comprend parfois mais ne fait pas !

Je comprends mieux désormais en quoi la rumeur est bruit. Elle n'est pas uniquement refus du sens mais refus du monde. Je comprends mieux désormais ce qu'agapé suppose : ce lent arrachement à la pesanteur - l'invention de la musique.

Il n'est pas de texte qui ne le dise à sa façon : la pesanteur revient à un regard que l'on ne porte même plus, à une voix que l'on n'entend plus - ce qui ne serait encore que désolation - mais surtout à ces fureur et aveuglement qui nous feraient errer et enlaidir le monde.

Il n'est pas de morale qui ne se fonde sur cette paralysie qui nous réduit à être vagabonds de l'être ; sur cette empesage qui nous fait ignorer ce que nous devons faire. Pesanteur. Il n'est pourtant pas de morale qui vaille qui n'offre en réponse ne serait ce qu'une trouée d'espérance. Grâce. J'aime assez que la langue dise *rendre* grâce : oui, elle est la réplique, une réponse ... le commencement d'un dialogue interrompu. Chemin au sens où méthode est antonyme d'exode.

## 13 Simone Weil

Il m'en est d'elle comme de ces - rares - auteurs qui vous semblent comme destinés, sur quoi l'on bute presque à chaque croisée, mais que pourtant on n'aura lu que très peu - sans d'ailleurs toujours savoir pourquoi.

La première fois que j'entendis parler d'elle, il y a plus de quarante ans, ce fut à l'occasion d'un des tout premiers cours de philosophie en Terminale par cette enseignante dont j'ai écrit déjà combien elle me marqua, et tout ce que je lui devais. De son enseignement me demeure peu hormis la passion, le désespoir et les saintes colères, quelque chose comme une musique qui résonne encore en lointain écho de mes propres errances.

Me restent, si, quand même, ces constantes références à deux auteurs dont j'ignorais alors tout : S Weil et Joë Bousquet sur qui elle écrivit je crois.

Bousquet, tout le monde en sait le nom, personne n'ignore le destin de grabataire que la guerre lui imposa, mais le lit-on encore ? Il fut une grande figure que S Weil connaissait, avec qui elle correspondit. Il est temps peut-être que j'y rejette un œil.

S Weil m'est revenue, comme un boomerang lorsque j'écrivis ma morale, pour cette *pesanteur et grâce* qui rodaient en ma mémoire comme une obsession, et s'imposèrent à moi comme un concept fondateur avant même que je ne la relusse. Ces textes, parus sous ce titre, les connaissais-je ? je ne m'en souviens plus ! mais le titre oui qui me hantait à peu près comme *Masse et Puissance* d'E Canetti.

Tombé la semaine dernière sur un entretien que M Serres accorda et où il évoque, parmi ses lectures qui marquèrent son virage de l'Ecole Navale à la philosophie ... S Weil justement. De lui, je n'imaginais pas cette référence essentielle ; pourtant, à y bien réfléchir ...

En tout cas ceci résonna comme un appel : je ne pouvais plus me contenter de la côtoyer de loin

en loin. Il était temps de m'y mettre.

Il y avait décidément chez cette femme une rage d'aller jusqu'au bout de soi-même, un refus chevillé au corps de se payer de mots, une exigence impérative de vivre sa pensée qui dame le pion de plus d'un de ces sentencieux qui auront toujours leçon aux lèvres à vous gourmander sans pour autant rien faire jamais.

Elle qui fut formée par Alain dont, comme d'autres, mais comme tous, elle gardera un grand souvenir ; elle qui se syndicalisa aussitôt, participa à tous les grands mouvements ouvriers de son temps au point d'entrer en usine afin de comprendre ; elle qui évidemment fut de toutes les luttes du Front Populaire et s'engagea ***durant la guerre d'Espagne*** d'une présence forte que sa santé fragile ne lui permettait pourtant pas ; elle qui fut plus que lucide sur la montée du nazisme mais refusa la citoyenneté US qu'elle jugea trop confortable ; elle qui rejoignit Londres et ne cessa de désirer agir au sein des réseaux en France ce qu'on lui refusa ; elle qui plus que proche du communisme quand bien même elle fût anti-stalinienne, en même temps et comme en souterrain, en tout cas dans une telle discrétion que ses proches ne le découvrirent qu'après sa mort, poursuivit une route spirituelle, presque mystique qui la conduisit aux rives du baptême.

C'est cela qui me touche d'abord chez elle : au delà de ce souci de l'authenticité qui la poussa à tout expérimenter sans pour autant se ménager jamais, ce sentiment que je connais de ne se sentir jamais chez soi nulle part. Happée par la philosophie mais refusant un clivage qui l'eût séparée de la classe ouvrière, communiste, assez proche des milieux trotskistes pour avoir reçu Trotsky chez elle, mais sans être jamais dupe des dérives totalitaires, résistante dans l'âme mais dont l'intransigeance gêna parfois, moderne et laïque dans sa philosophie pour ne s'être jamais vraiment posé la question de Dieu autrement que comme un problème, mais se le voir imposé soudain comme une vision dont on ne peut plus se détacher.

A sa façon elle aura parcouru presque tous les chemins qu'un œil négligent eût aisément qualifié de grand écart. Je ne le crois pourtant pas ni surtout qu'il en allât d'autre chose que de l'énergie du désespoir . En grande juive qu'à sa façon elle était, elle aura dans sa chair porté qu'on ne peut sans sottise être d'ici et de maintenant, mais non plus sans lâcheté se réfugier sur quelque Aventin théorique ; que nous ne sommes décidément pas de ce monde à quoi néanmoins tout nous attache, lie et entrave, qu'il est des mal-être qu'aucune question n'étanche. Elle frôla du plus proche le mysticisme sans tomber jamais dans l'érémétisme : il fut une voix à laquelle elle ne se déroba point.

Cette conviction qu'elle eût d'avoir été interpellée à la fois me gêne et fascine. Je ne puis cependant passer outre sans malhonnêteté. D'errer depuis deux ans autour de la métaphysique que je désirais

initialement sans Dieu, je sais désormais qu'au bord de la ligne, qui parfois furieusement ressemble à un gouffre, résonne l'écho lointain du divin qui vous pénètre et obsède et que nul ne peut couvrir. Est-ce inclination d'une vieillesse prématurée ? je ne le crois pas. La peur devant la mort ? sûrement non ! La furieuse exigence de panser l'arrachement que fut notre vie par un fil d'Ariane - ou de tisserand ; sûrement.

Que cette voix résonne, pesante ou tragique, ou au contraire s'élève jubilatoire et exaltante, nul n'y peut s'y soustraire sans paresse ou malhonnêteté. Qu'importe ce que l'on en fera, qui ne concerne que soi : nul ne sort jamais intact de cette crypte sonore.

## 14 Être là

J'ai longtemps cru qu'*être-là* était un de ces concepts traduits de l'allemand *Da-Sein* qui prenait une place centrale, notamment chez Heidegger. Une façon de dire l'humanité de l'être-au-monde. Mais à songer à ce qu'abandon peut signifier, je réalise que, plus simplement, être là, signifie aussi *être présent*.

Être là pour l'autre, notamment quand il est démuni ou désemparé ... c'est être présent. Or si la présence a à voir avec l'être - ce qui s'avance, s'approche (præ ens) - en même temps elle engage la générosité pour signifier aussi le don.

Être là c'est être proche, ce proche dont il est dit qu'il faut l'aimer comme soi-même. Il en va de bien plus que de la main tendue ; bien mieux que du mur que l'on démolit ou de la frontière qui serait enfin passage. M Serres n'a sans doute pas tort de dire que l'oubli demeure encore ce qui nous permet de supporter les abandons que nous subîmes ou provoquâmes ... mais alors être présent, ne jamais se retirer, ne jamais être absent ou tenter au moins de ne l'être pas, trouver ce mélange subtil qui autorise d'être à la fois en face de l'autre, différent sans en être jamais étranger, doit bien aussi signifier *ne pas oublier*.

La mémoire, cette faculté dorénavant tellement négligée que nous la déléguons à nos machines pour avoir la prétention d'en croire la pensée renforcée, en tout cas préservée, la mémoire, oui, participe de l'être en cette croisée où gravité et légèreté s'enchevêtrent.

La présence est le don de l'être.

Mais qu'il est difficile de le recevoir et autant de l'offrir.

Telle est peut-être la malédiction qu'évoque Serres : non peut-être pas tant que celle d'être ici et là abandonné que fatalement de devenir un jour celui qui abandonne. Je vois bien qu'aux deux extrêmes de la ligne de l'abandon il y a d'un côté la négligence et de l'autre la trahison : d'un côté la paresse ou l'oubli ; de l'autre la violence de celui qui renverse la table. Mais entre ... toutes les nuances possibles du lien qui se défait, des fils qui se séparent, de l'oubli, de la désinvolture à la nonchalance, de la paresse à la désaffection. C'est qu'il y a un pas, immense, ténu, d'entre ne plus aimer et haïr, d'entre oublier et ourdir. C'est qu'à tout prendre il est tellement plus élégant, même si plus douloureux, d'être du côté de l'abandonné que du traître ...

Rien derechef ne me parut jamais plus révélateur, plus tragique aussi, de ce point de vue, que l'épisode du jardin de Gethsémani : le Christ s'éloigne pour prier, et se préparer à l'épreuve qu'il sait imminente et inéluctable, emmène avec lui quelques uns de ses disciples les plus sûrs et leur

demande d'attendre ... mais ils s'endorment. Dans ce moment intense qui précède le dénouement, en cet instant qui appelle la prière - qui est ici lien d'avec le Très-Haut, qui signifie la présence de l'être affirmée en dépit de tout, et la fidélité du service ; en cet instant qui est celui, éminemment religieux, du recueillement et du rassemblement, l'homme défaille et laisse le divin seul.

> *γρηγορεῖτε καὶ προσεύχεσθε, ἵνα μὴ εἰσέλθητε εἰς πειρασμόν· τὸ μὲν πνεῦμα πρόθυμον ἡ δὲ σὰρξ ἀσθενής.*
>
> *Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible.*
>
> **Mt, 26,41**

En dépit de leur incontestable bonne volonté, Pierre, Jacques et Jean s'endorment. L'endormissement des apôtres ponctue les trois prières que le Christ adresse au Père.

Il y a bien, ici, un triple face à face que l'iconographie a très bien perçu :

- d'un côté, le *Fils face au Père*, en prière, se préparant à affronter l'épreuve. Entre eux, des anges, protecteurs, on le devine. Le Christ n'est pas abandonné, même s'il demeurera seul face au supplice de la Passion. Il est simplement d'un autre monde et s'apprête à quitté celui qui ne l'a ni reçu ni entendu.

- de l'autre le *Fils face à ses disciples* : en réalité, sans vraiment leur tourner le dos, il regarde déjà ailleurs. Aux trois prières, répondirent les trois suppliques à rester éveillé ; trois suppliques vaines. Le constat de la faiblesse - celui de la pesanteur. Ceux-ci dorment, et passent à côté de l'épreuve. Comprennent-ils ce qui est en jeu ? saisiront-ils la gravité de ce qui va se passer ? Pierre reniera par trois fois avant de se ressaisir ; les autres tenteront d'opposer la force au moment de l'arrestation. Ils manquent de confondre mission temporelle et spirituelle.

Il y a ici une lutte que le dualisme métaphysique chrétien poussera jusqu'à l'extrême entre l'esprit, a priori bien orienté, et le corps qui ne cesse de l'entraver. Le sommeil, qui peut aussi être ici synonyme d'abandon, est bien ici l'écôt que nous payons à la pesanteur. La chrétienté ne cessera plus d'osciller d'entre la règle et le siècle ne pouvant inciter tous à l'érémitisme ou au monachisme, mais ne se résolvant jamais vraiment au siècle. La chair en paiera le prix qui sera bien plus que celui seulement de l'asthénie ; celui de la faillibilité - pour ne pas écrire de la faute. Augustin ne s'y était

pas trompé qui trouvera argument supplémentaire pour dénier au libre arbitre humain puissance suffisante pour esquiver la tentation, éviter le mal et assurer le salut. La chair - σὰρξ- n'est pas le corps dont on peut admirer la beauté, la complexité organique etc ; non la chair, ma matière brute, informe, dont on se repaît, dont on est fait - celle qui pèse et entraîne.

En face, la prière qui est d'ordre spirituel - pas même seulement de la volonté - entraîne, élance. L'oraison qui en français fut supplantée par *prière* ne suppose pas que sollicitation ou supplication mais aussi vénération, reconnaissance... Autre façon de suggérer qu'il n'est jamais de victoire acquise, ni sur soi ni sur la tentation ; que l'être est décidément un processus et que, dans ce dialogue toujours si difficile que l'homme entretient avec le divin, la prière est la réponse faite à la grâce et à la miséricorde.

le *Fils enfin face à son peuple*, aux prêtres. Judas en tête, pointant du doigt celui dont il veut la perte et qu'il embrassera bientôt pour que son identification ne prête à aucun doute. Le Fils prie encore qu'ils s'approchent déjà.

Stade ultime de l'abandon : loin de la détresse et de la faiblesse, à l'autre bord de cette ligne où tout est désormais contrefaçon, où le lien est déchiré avec la même ferveur qu'il avait été noué, où rien ne ressemble plus à l'amour que la rage, où le lien par un certain égard se maintient d'être à ce point honni - ce que symbolise parfaitement le baiser dénonciateur. Le paradoxe du traître est de n'être qu'un truchement. Il semble être au centre de l'histoire puisque c'est par lui qu'elle bifurque ; pourtant, sitôt son œuvre faite, il disparaît, dans l'ombre ou la honte. Symbole absolu de la trahison, Judas, pourtant est le grand absent de l'histoire.

Pris ou non de remords, pendu ou non qu'importe au fond ! il quitte l'histoire sitôt qu'il s'y illustre. A peine entré, il quitte la scène. On peut gloser à l'infini sur les raisons qui le firent donner le Christ, voire même sur son éventuel repentir. Sa place même est ambiguë que l'interprétation chrétienne de la rédemption rend plus confuse encore : après tout si le sacrifice de l'Agneau était nécessaire pour qu'il porte sur lui les péchés du monde, alors sans conteste,

la trahison de Judas était nécessaire et devait bien, comme l'affirma Leibniz, faire partie des plans divins. Est-il l'illustration du mal nécessaire ? la preuve que le mal est un certain bien, pour la part de défaillance qu'il implique ? est-il simplement aux antipodes de la présence celui qui absent, est celui qui se retire et retire, celui qui biffe et gomme, le parasite par excellence qu'on voit peu ou pas du tout, la bête qui contrefait l'ange ? Sans doute la trahison fut elle de traduire le spirituel en politique. Ni la grandeur ni la présence n'appartiennent-elle à ce côté-ci.

> *Michna 10. Chemaya et Abtalion reçurent d'eux. Chemaya dit : Aime le travail, hais la fonction dirigeante et ne cherche pas à être connu du pouvoir.*

Paradoxalement, le mal d'universellement tonitruer, oui, est le grand absent. Il n'est pas au monde, il est retrait du monde.

La prière y prend son sens qui est celui de la présence et du soin que l'on accorde aux liens que l'on tisse. La tension qui vous arrache à ce qui entrave et pèse, ces délices illusoires du monde, du pouvoir ou de la possession imbécile ; celle qui vous élève ou augmente et fait entrevoir parfois, ce qui du divin se réverbère encore dans le monde.

Serres sans doute a raison d'évoquer la joie plus que le plaisir et cette inclination qui vous porte vers le plus léger, toujours vers le plus léger.

Si le mot *veille* a un sens, ce doit bien être celui-ci.

# 15 Solitude

Pourquoi parler de solitude après avoir évoqué le regard sinon pour souligner combien cette excursion hors de soi est à la fois rare et impossible. Elle fait irrésistiblement penser à cette remarque de M Serres énonçant que ne saurait se dire philosophe celui qui n'aurait tenté de tout savoir, ajoutant, *c'est impossible mais il faut le faire.* **[1]**

## 15.1 D'entre savoir et pouvoir

Que faire ainsi œuvre d'encyclopédie soit un travail monstrueux, un effort presque inhumain n'est pas l'essentiel qui réside plutôt dans ce cycle-ci que l'on tente de dessiner. Ce cercle ressemble à s'y méprendre à l'orbe de la Création telle que la vit J Bosch. Il n'est au reste pas une infinité de manières de tracer un cercle : il n'en est en réalité que deux :

- soit on se place au centre, à l'endroit même où se fiche la pointe du compas mais alors c'est de l'intérieur qu'on le dessine et l'on ne fait rien d'autre qu'œuvre de fondation. D'acte, sinon de pouvoir. C'est bien ceci que réalise Romulus en traçant le sillon délimitant l'espace sacré de la cité nouvelle. Il est un point, ici, à équidistance de toutes les limites, où se niche sans doute un cadavre, une boîte noire en tout cas - un testament. Ce point est étymologiquement un aiguillon, il a été percé par la pointe. Et celui qui tient en ses mains la pointe distingue, sépare, tranche. D'entre le dehors et le dedans ; l'ami et l'ennemi ; le sacré et le profane ; le proche et l'étranger. Il trace, ligne droite ou courbe, qu'importe ici, il est rex. Et donc lex. La seule différence résidant entre le mesos - μεσος - et le kentron - κεντρον - réside dans l'acte : celui-ci fiche sa pointe dans la terre dans un mouvement descendant qui le fait accroire divin ; celui-là, en revanche, surgi de la terre où il nourrit son ancrage, est ascendant et dit, pour un grec, en tout cas, l'autochtonie. Le politique ne cessera d'hésiter d'entre ces deux oscillations : société ouverte ou fermée - mais en est-il de résolument ouverte ? - disons, entre société fermée et relativement poreuse.

- soit on se place à l'extérieur de la sphère, en en mimant la posture tant elle est, on l'a vu, impossible à tenir, en prend cette distance nécessaire, ce recul sans quoi il n'est pas de regard possible, mais alors on ne fait rien d'autre qu'œuvre de savoir. Faire le tour de la question, dit la langue courante, tenter d'embrasser l'ensemble des points de la sphère, être au-dessus, à la surface et s'y maintenir - c'est ce que dit d'ailleurs ἐπιστήμη - epistêmê. Quel que soit le courant théorique auquel il se rattache - idéalisme ou matérialisme ; empirisme ou rationalisme etc - celui qui entreprend œuvre de connaissance ne peut pas ne pas se projeter ainsi hors de la sphère ne serait ce que pour la pouvoir embrasser du regard, à défaut de la pouvoir saisir ; comprendre à défaut de la cerner. Que la difficulté réside, pour lui, dans l'impossible tenure d'une ligne où il serait à la fois

dedans et dehors est incontestable : il n'est pas si aisé que cela de n'être pas de ce monde quand tout vous y rappelle et enchaîne ; il n'est pas si simple d'être de ce monde quand tout en lui vous invite au voyage. Je crois bien que l'inclination au savoir trouve sa source dans cette tension-ci : d'entre le dehors et le dedans.

Peut-être tenons-nous ici à la fois de quoi penser la grande différence entre pouvoir et savoir ; entre acte et pensée et la malédiction - réelle - qui frappe tout philosophe qui se pique, à un moment ou à un autre, d'entrer dans l'arène, et d'embrasser ainsi le politique. De Platon à J-J Rousseau avec mention spéciale et douloureuse pour Nietzsche ou Heidegger. Se tenir et maintenir à califourchon sur la ligne est, sans doute, une posture théorique ; mais une imposture politique.

Chers collègues philosophes, aimerait-on écrire, surtout écartez-vous, ne vous mêlez pas de politique ! Mais en même temps, quel aveu d'impuissance : une philosophie qui tenterait d'embrasser le monde mais demeurerait ainsi *en l'air*, dans les nuages, de quelle valeur pourrait-elle se prévaloir ? On comprend dès lors la réticence d'H Arendt à se proclamer philosophe !

## 15.2 Déréliction

Je ne sais ce qui peut pousser un individu à verser ainsi dans la pensée, la méditation et cet incontournable retrait : pas plus que Jankélévitch, je ne crois à une quelconque vocation - qui vous eût ainsi appelé ? - mais n'imagine pas pour autant qu'il faille y soupçonner une atavique débilité à saisir le monde ou quelque sublimation d'une inavouable impuissance. En outre ces imputations psychologisantes demeurent toujours dangereuses et partielles - elles ne rendront de toute manière pas compte de l'orientation théorique adoptée. Je l'ignore et n'en ai cure parce que ceci ne dirait rien de la position où se met celui qui décide (?) d'entreprendre un tel voyage.

Je ne parviens pas à détourner mon regard de ces deux toiles de Rembrandt *Saint Anastase* et le *Philosophe.*

Saint Anastase d'abord : mais le tableau prend aussi le nom de *philosophe lisant.* Est-ce un hasard mais cet Anastase-ci représente la figure de la règle chrétienne qui est moins celle du moine se retirant dans une communauté pour vivre au mieux selon sa foi, que celle même de l'ermite se retirant de tout et de tous. Anastase a vécu à Cluny, a même reçu mission de Grégoire VII de convertir les sarrazins en Espagne, sans beaucoup de succès d'ailleurs. Remarquable que ce personnage n'eut d'influence réelle et de puissance charismatique que dans ses périodes de retrait absolu. On le voit ici, seul, près de la seule fenêtre qui porte quelque éclairage, lisant. La table est drapée mais c'est le seul élément d'un quelconque mobilier. Tout ici respire l'austérité. Le plafond voûté pourrait laisser à penser à quelque recoin d'un prieuré ou d'un couvent . Mais il est seul. Il ne regarde pas par la fenêtre, non plus que dans le tableau suivant, contrairement au St Augustin de Carpaccio. Nulle révélation à espérer d'un au-delà, d'un extérieur. La méditation est intense mais le voyage est tout intérieur. Une incursion dans la connaissance sans doute, assurément pas l'excursion du regard.

*Le philosophe* ensuite :

Rien, dans la seconde, qui pût au reste, laisser penser au philosophe. Nul livre, peut-être sur la table de travail, en tout cas pas de bibliothèque, rien de ces objets qui puissent suggérer une curiosité encyclopédique quelconque. Chez Carpaccio, on voyait livres, chaise, lutrin et œuvres d'art, d'un côté, mais aussi plume, encrier, cahier, globe terrestre, de l'autre ... rien de tout cela ici. Le cadre est épuré à l'extrême : si le philosophe s'accoude près de la fenêtre pour user de la lumière que lui offre encore le monde, il n'en demeure pas moins seul à en profiter : le noir paraît devoir tout dévorer - une bande verticale à gauche, une autre horizontale en bas - laissant le reste de l'espace dans une incroyable pénombre. Un espace, au reste, scindé en deux comme si le personnage principal n'était pas le philosophe méditant ou lisant, mais cet énorme escalier en colimaçon qui paraît devoir dévorer tout l'espace, en tout cas empêcher la lumière de projeter plus avant ses ultimes rayons. A droite, une femme tisonnant un feu paraissant bien fragile, qui en tout cas n'éclaire rien. Ces deux là sont séparés à l'extrême, comme le ciel et la terre ; le monde des Idées et la Caverne, l'idéal et le prosaïque. Qu'ils le soient par l'escalier ne saurait être anodin : faut-il y voir la représentation des constructions conceptuelles, de la méditation qui mène à la lumière par retournements successifs ? Ceci rendrait assez bien compte des inévitables hésitations, errements, éblouissements successifs, à la montée comme à la descente à quoi Platon fait allusion. Mais il y a plus : il sépare assez radicalement le monde de la pensée, faiblement éclairé certes, mais éclairé tout de même, de celui du réel, du quotidien qui, lui, non seulement est sombre mais où même le feu pourtant tisonné, semble ne rien éclairer. On notera par ailleurs que ces deux personnages ne se regardent pas comme si leurs univers étaient étrangers l'un à l'autre, ou que ces personnages n'eussent rien à se dire non plus qu'à se montrer.

Cette solitude, ou plus exactement, cet isolement a deux facettes assez différentes :

- d'un côté cette disposition de la pensée qui s'accommode mal du bruit ambiant et de la foule, que dessinent assez bien le poêle de Descartes, ou la librairie de Montaigne. Toutes les représentations de l'individu se rejoignent ici qui ne se peut construire qu'à l'écart - dans l'espace ou le temps. L'ego classique est une affaire de calme et de silence[2]. Il est vrai que désormais ce serait plutôt le brouhaha qui prédomine. Sans doute, les jeunes générations se sont-elles accoutumées à ce bruit de fond ambiant ; ont-elles appris dans l'échange, la discussion, le dialogue et le partage d'information de quoi nourrir leurs interrogations. Je n'imagine pourtant pas que la réflexion puisse se dispenser à un moment ou à un autre du silence de l'intimité, de cet espace intérieur où se juche le doute comme l'affirmation, la négation comme le jugement, où précisément l'on procède à ce ***serment à soi*** qu'évoque Alain. Que nos ego se modifient, et la conscience qu'ils ont de la durée au milieu de ce bruit de fond est peu discutable mais assurément lorsque Serres achève en déclarant léguer le silence, il baptise assurément plus le problème qu'il ne lui offre de réponse.

On ne fera pas, par ailleurs, que l'on puisse d'un seul tenant agir et penser et, quoiqu'on imagine cette pause-ci met à l'écart ; invariablement.

## 15.3 Solitude

- d'un autre côté, qui entreprend ce voyage de la pensée, encourt tout ensemble les risques du doute et de la fatuité ; du dogmatisme et de l'erreur ; de l'incertitude et du scepticisme. De l'aveuglement ou du fanatisme. Qu'est-il d'ailleurs de plus dangereux que le fraîchement converti ? Celui-ci qui tente l'aventure en revient mystique, ou *fou de Dieu* au pire, aveuglé, les yeux comme brûlés par cette Lumière qu'il ne put supporter ; celui-là, qui redescend de la montagne, blanchi, soudainement vieilli, voûté comme les cieux qu'il approcha, comme aspiré vers le haut, regarde les siens, ses proches, avec étonnement, colère ou simplement incompréhension. Il est passé de l'autre côté, lui aussi, et ne parle plus tout à fait la même langue. Il ne s'agit pas ici de ce modèle - romantique à souhait autant que mystique - que l'on retrouve dans ***Mort à Venise*** de Th Mann ou le ***Livre de Sable*** de Borgès où l'artiste dépérirait d'avoir transgressé l'interdit majeur : regarder la Beauté en face ! la vérité ou Dieu. Ce n'est pas même cette angoisse qui saisit au milieu du gué, où ce que l'on a délaissé est trop éloigné désormais pour pouvoir encore renoncer et revenir en arrière, où cette berge que l'on a tant guettée, rêvée, imaginée est trop lointaine encore pour espérer s'y soutenir, où tout, l'un et son contraire paraissent identiquement désirables ou haïssables, où même le mot le plus simple ressemble au signe cabalistique le plus abstrus, où plus rien ni personne

ne vous semble proche. Non, la certitude seulement d'être allé trop loin.

### 15.4 Déréliction.

Instant baroque où tout en ce monde chante, susurre, entonne et déclame mais où rien, vraiment plus rien ne vous parle. Où le monde bruisse de mille clameurs que l'on n'entend déjà plus. Abandon que j'ai déjà évoqué, pire encore que la solitude pour ce qu'il marque violemment ce qui fut perdu. Il en va finalement de la connaissance comme de la vieillesse : à mesure que l'on avance, les compagnons se font plus rares ; le sentier y est jonché de disparus.

Qui, ainsi s'écarte tant, pour embrasser d'une seule tenure, l'être et l'image de l'être ; l'être et le nom de l'être ; celui-là rend assurément le monde habitable. Ici réside toute la grâce de l'artiste. Pour tout autre que lui, mais pas pour lui. On ne subtilise pas impunément le verbe du créateur, les doigts agiles du potier ou les vocalises de la nymphe.

## 16 Au commencement ...

Il n'est pas de récit, nulle de ces histoires que nous narrait un grand-père prolixe -, qui ne commençât ainsi. *Il était une fois* ... Illusion de la langue, structure même de notre pensée qui nous interdit d'envisager un objet ou un phénomène qui n'eût pas de cause - donc d'antécédent - nous cherchons toujours dans le passé, certes, mais dans les ultimes débuts surtout, la raison de toute chose, oublieux que nous restons de ces boucles de rétroaction qui font - horresco referens - la conséquence toujours rejaillir sur la cause. Et faire se basculer l'avant et l'après. Nous rêvons même parfois de pouvoir remonter au delà de ce point limite : mais avant cet *avant* absolu, qui avait-il ?

Kant a fait justice de ces questions, dans ses antinomies de la raison pure : elle forment le mur qui enserre la raison en ses limites finalement très étroites. La rhétorique en naquit ; nos légendes et contes aussi. Mais les paraboles enfin [8]

Fut-ce de la magie ? les ultimes ondes de choc d'un fantastique que nous aurions désappris de lire dans un monde que nous avons désenchanté ? Comment oublier ce moment, précieux entre tous, du *il était une fois*, qui subitement nous faisait entrer dans un univers autre que nous étions évidemment incapables de définir, un monde en tout cas qui n'avait rien à voir avec celui dont nous venions de finir une journée, un ailleurs, un au-delà où nous ressentions sûrement que quelque

[8] ***Jésus dit à la foule toutes ces choses en paraboles, et il ne lui parlait point sans parabole,***
***afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le prophète:***
***J'ouvrirai ma bouche en paraboles, Je publierai des choses cachées depuis la création du monde.( Mt, 13,34 )***

mystère qui nous dépasserait allait certainement nous être révélé.

Sans doute ne racontons-nous plus assez ! Et nos grands-pères, trop affairés encore du brouhaha ambiant, y perdirent le talent et l'envie.

Pourtant l'histoire méritait d'être racontée ....

Je n'arrive toujours pas à oublier que la philosophie commença avec un poème - celui de Parménide - se poursuivit avec quelque chose qui tint bien un peu du théâtre - les dialogues de Platon - avant de trouver sa forme aride des traités d'Aristote. Et dois bien avouer que mes plus grandes émotions théoriques, je les dois à quelques enseignants - rares, certes, mais tellement précieux - qui surent faire vivre les théories qu'ils présentaient comme des personnages aux aventures incroyables. Une mouche agrippée sur le bord d'un bock de bière qui soudain s'envolait en d'autant de volutes métaphysiques. Nos dramaturges classiques n'imaginaient pas de décrire, fustiger et parfois éreinter nos mœurs autrement qu'en les incarnant en des personnages légendaires et antiques - Créon, Antigone et autre César - je crois bien qu'on eût pu faire exactement l'inverse : exhausser le quotidien le plus trivial et y dénicher qui le problème philosophique le plus criant, l'angoisse existentielle la plus intense ou l'antagonisme politique le plus violent.

Dois-je l'avouer ? je rêve d'une philosophie qui ne serait que de récits entremêlée, de légendes incrustée, de quotidien mitée. Je sais bien que l'abstraction impose à un moment de s'inventer le concept, puis le jargon puis la langue enfin qu'elle mérite mais qui sert plus souvent de vecteur de reconnaissance que d'appui de connaissance. Les experts s'y retrouvent entre eux tenant à distance l'intrus, le philistin ; le vulgaire. Mais la philosophie n'est pas de distinction ; bien plutôt de lien.

Le plus émouvant est que ce *il était une fois* peut faire lui-même l'objet d'un récit. Il est bien un *avant* l'écriture, un moment rare et précieux où subitement on cesse de se raconter des histoires, on cesse de se chercher un témoin qui vous relatât un événement, un épisode, ou même le périple d'un héros pour l'aller plutôt quérir dans un écrit - on aimerait presque écrire un *livre*.

Ce moment, c'est encore Rembrandt qui le saisit le mieux dans cet *Aristote contemplant le buste d'Homère*. Émergeant à peine de cette étonnante obscurité, ces deux personnages de légende - même s'ils ne le sont pas de la même : Homère, d'une part, le prince de la poésie, l'aède par excellence dont on n'est pas même certain qu'il eût existé, mais qui concentre sur son nom invention, récit et langue ; Aristote ensuite qui deux millénaires durant fut LE Philosophe, la référence ultime, ancré dans la réalité la plus drue d'une œuvre encyclopédique dont nul, aujourd'hui encore, ne saurait se dispenser de parcourir les milliers de pages[9]

On aimerait évoquer un passage de témoin n'étaient ce geste, mais ce titre en trompe l'œil aussi. C'est qu'Aristote ne regarde pas Homère mais ailleurs. Où ? C'est qu'il ne le regarde pas mais le touche. N'était encore cette anachronique vêture du philosophe, manière sans doute de marquer la modernité toujours actuelle du philosophe, ou l'éternité de l'interrogation philosophique. N'étaient surtout deux grands absents : Socrate et Platon. Socrate n'aime pas l'écriture, non plus que Platon qui le lui fait déclarer dans le ***Phèdre*** : non pas invention des hommes mais don des dieux, don trouble assurément qui donne puissance aux hommes mais à qui Socrate reproche de les laisser en dehors de la connaissance, de la sagesse, simples répétiteurs de bruits. Que Platon fût paradoxalement le premier à laisser œuvre écrite à peu près complète ne fait ici que surajouter au mystère ... ou à l'ironie.

[9] **P Ricoeur** ne s'y est pas trompé au reste qui avait placé une reproduction de ce tableau sur sa table de travail

*C'est pourquoi nul homme sérieux, assurément, ne se risquera jamais à écrire sur des questions sérieuses et livrer ainsi sa réflexion à l'envie et à l'incompréhension des hommes" (Platon, Lettres, VII, 344 c 3)*

Au commencement : la philosophie ne s'y niche pas, justement, mais s'en nourrit. Elle vient toujours après : après une parole originaire qu'elle se pique de prolonger, interpréter ou parasiter. Presque comme un réflexe ; une réflexion. Au commencement : la poésie. La parole pure, vivante ; créatrice de sens. Celle-ci n'a pas d'auteur : n'est-il pas révélateur que l'on soit identiquement incertain de l'existence historique d'Homère comme de Socrate ? Ceux-ci ne disent pas ceci est à moi, ceci est de moi ; ils laissent filer le sens, le laissent parcourir les cours, les ruelles et les sentiers, se réverbérer et répéter dans le récit de l'autre qui le répétera - *dans la pleine naît un bruit ... l'écho la redit*, écrivit Hugo - comme si la philosophie n'était que l'écho ultime, presque mort, déjà aride d'une effervescence originaire. Ceux-là augmentent le monde mais ne s'en nourrissent pas. Ils sont auteurs mais leur gloire importe peu ou alors de demeurer presque anonymes.

*L'oiseau de Minerve ne s'élève qu'au crépuscule* énonçait Hegel ; *alle Denken sind Nachdenken* affirma H Arendt : je n'irai pas jusqu'à écrire que la philosophie est lettre morte et répétitive - elle est bien réflexion - mais assurément elle ne surgit pas au point d'origine. Il faut chercher ailleurs : où se produit le sens, chez l'aède dans cette poésie - comme le souligne son étymologie.

Querelle des anciens et des modernes ? Peut-être ! Toujours est-il que s'y préfigure quelque chose comme un gué que d'aucuns franchirent - fût ce à regret comme Platon - d'autres non ; où les uns entrevirent un gain, d'autres une perte irrémédiable. Mais quelque chose en tout cas qui relève de cette grande confrontation entre la vie et la mort.

Ricœur a raison : il y a bien encore un autre personnage que l'on ne voit presque pas, qui se tapit dans ce clair-obscur de l'ornement vestimentaire : Alexandre, dont Aristote fut on le sait le précepteur, figure emblématique du héros guerrier mais du pouvoir, de l'empire et de l'emprise. Levi-Strauss l'avait vu : avec l'écriture, le pouvoir n'est jamais loin. Il était déjà présent avec Socrate, mais ce dernier resta de l'autre côté, méprisant de s'en mêler jamais, mais lui succombant à la fin. Qui n'est pas du côté du pouvoir est contre lui ! La prosopopée des lois le proclame : il n'est pas d'extérieur au politique qui envahit tout, enveloppe tout. Soumet et fait de nous, à proprement parler des sujets.

La parole du poète serait-elle précisément cette parole d'avant, celle qui s'élance et fuit, celle qui parvient encore un peu, un si tout petit peu, d'échapper au politique ? Pas sûr ! Ce qui l'est en revanche c'est combien le sens qu'elle produit, l'ordre qu'elle dessine, le rythme qu'elle calcule a sa

source hors du politique.

Il faut ainsi remonter plus haut encore pour saisir le miracle de cet *au commencement* sachant bien que se dressera toujours un mur d'entre nous et lui qui nous interdira de le saisir pleinement.

*Berechit* : n'est-ce pas ainsi que débute la Genèse avec, déjà, l'infinie controverse sur le sens qu'il y faudra donner.

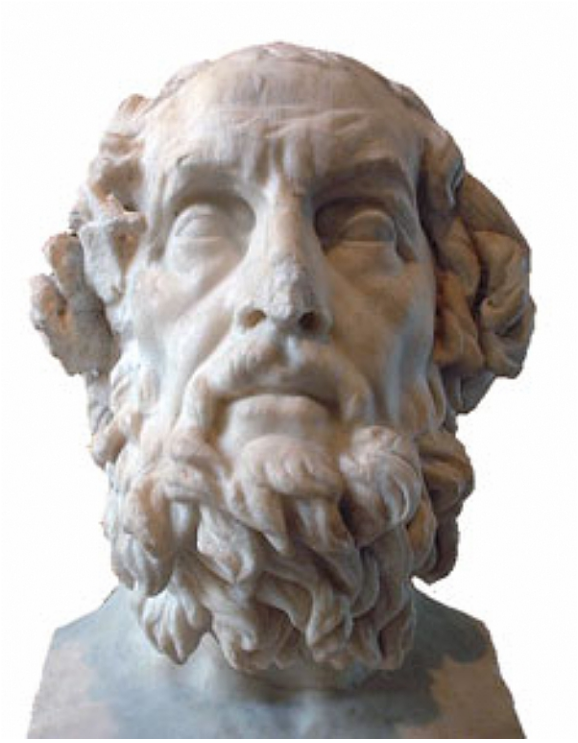
J'aime assez en tout cas qu'Homère fût aveugle. Comme Moïse fut bègue. Mais ce dernier était déjà dans la répétition, dans le relais ; dans la transmission. Homère produit : il est au plus près. Est-ce une illustration de la pauvreté de l'image dont on disputa si longtemps du temps de la querelle des icônes tant il importa peu à Homère de rien voir pour inventer nonobstant un monde ? Est-ce ce signe du péril que représente chacun de ceux qui voyant, voit également ce que voient les autres et ne le supporte pas ? de cette propension presque spontanée à considérer universelle sa perspective au point de la vouloir imposer à l'autre ?

Comme s'il n'était que deux manières de tout voir : celle de Dieu qui, embrassant toutes les perspectives puisque ubiquiste, voit tout ; celle de l'aveugle qui n'occupant nulle place ni devant l'orbe ni dedans, serait lui aussi partout ! *Berechit* : Rachi a raison ; l'expression ne désigne pas un commencement absolu mais le début seulement d'un processus ; celui de la création et donc de la séparation de l'ombre et de la lumière. Il n'est pas de début absolu finalement mais qui la raconte en simule la posture : miracle du récit. Où est-il celui qui écrit au commencement ?

Qui racontera jamais l'effroi de qui, arraché brutalement à la tendre moiteur initiale, subitement aveuglé, n'aura de cesse de rêver se calfeutrer ; mais qui dira qu'en réalité il ne passe pas d'ombre à lumière mais d'ombre à ombre tout juste plus tumultueuse, contraint qu'il demeure de maintenir ses yeux clos pour seulement pouvoir supporter son état. Dira-t-on jamais que ce qui, pour le monde, est commencement, ne sera jamais pour lui que funeste translation, heureuse parfois, si le terme avait un sens.

Platon rêva d'une conversion qui extirpât de l'ombrageuse illusion et menât à force répétée d'efforts à l'illumination. La Vérité, toujours présentée comme une, était affaire d'extériorité autant que de transcendance. A sa façon, il configurait l'odyssée de la conscience et de la pensée. Image faible ? Sans doute ! En bon grec, il ne rêva que d'extase de si peu aimer la vie et même à l'occasion la mépriser ; n'aspira qu'aux coulisses promesses de fuite empressée de tant craindre s'empêtrer au monde. Conçût-il jamais que d'ainsi entonner l'immuable ce fut à la mort qu'il adressait ses louanges ? Fallait-il vraiment pour payer son écot à la fatalité célébrer ainsi les épousailles de la pensée et de la mort ? Il dut bien un peu le pressentir pourtant de mitonner la redescente contrainte du philosophe.

Or, qui advient célèbre plutôt l'incarnation, cette étonnante poignée d'être parsemée en autant de déclinaisons aléatoires. C'est bien de cascades dont il s'agit, certainement pas d'apothéoses. D'exil parfois mais de descente toujours. Homère dut bien un peu le savoir, lui qui fit son héros, errer en autant de stations éprouvantes qu'il est de conjugaisons fines du verbe être ; du verbe chercher. Celui qui advient erre, tente et chute, se relève, parfois aidé, parfois non, à peine éclairé par une myriade d'étoiles. Platon avait tort : c'est la caverne qui aveugle, non le ciel. Il n'importe pas d'en sortir mais d'y entrer. La béatitude originaire que nous portons en nous est trop étale pour ne pas nous consumer ; juste assez quiète pour nous fixer un horizon.



Cette musique intérieure qu'Homère portait en lui n'était pas lueur mais rythme qui scandait ces pas à peine guidés par l'épaule d'un jeune éphèbe. Naître disais-je, n'est pas sortir mais entrer ; tout juste se déplacer. Pour qui mieux que pour l'aveugle s'efface ainsi la frontière douloureuse entre l'intimité moite et sereine et la réalité brutale ? Pour lui, d'ombre à ombre, sans muraille hérissée ni douleur infligée, l'espace simplement élargi et le temps trouvé de l'œuvre. Lui seul peut ainsi occuper cette place incroyable d'où l'on verrait tout, ici, là, qu'importe puisque tout revient au même - cet écho ultime, ce ressac de l'être qui a nom œuvre : ποίησις.

J'aime que la forme la plus éthérée de l'écriture trouve sa source dans ce *faire* qui désigne à la fois le geste artisanal de la main travaillant la terre ou confectionnant un objet, autant que celui, plus

abstrait disons plus subtil, de la création. Tous avaient vu, Aristote bien sûr avec sa théorie des quatre causes, Platon évidemment avec la théorie des Idées éternelles et séparées, que le créateur, qu'il fût simple artisan ou divin, ne pouvait réaliser son œuvre que d'après un modèle préalable, une forme préconçue. Sartre en déduisit que nous ne saurions alors être libres de n'être ainsi que l'occurrence serve mais imparfaite d'une essence préalable ; les religion révélées en conclurent de la sagesse omnipotente du Créateur. Tous se trompèrent et, sans doute, est-ce encore Platon qui s'approcha le moins mal de l'évidence sous le truchement de sa théorie de la **réminiscence**. Nos âmes ne sont jamais vierges et ne sauraient demeurer jamais cire prompte à recevoir empreinte car il n'est nul commencement radical ; seulement cette infime inclinaison de l'axe du être[10] D'être aveugle, Homère eut seulement la grâce, n'étant bousculé par rien ni ébloui par aucun ciel, d'emporter avec lui l'algorithme de l'être. Mais Platon se trompe : ce ne sont ni images ni formes encore moins idées que nous transportons et exposons autour de nous en entrant dans la caverne mais des sons ; mieux encore des rythmes. Homère n'est pas porteur de lumière - il coûte tant, d'errances comme de tentations ; d'erreurs comme de provocations ; d'empire que d'emprise d'en porter le nom ! Non il est porteur de musique. Il est logophore non au sens où logos signifierait raison, sens ou savoir, mais en celui, bien plus originaire où d'être rapport et rythme, le Λόγος ouvre l'espace du recueillement et du lien.

Peut-être avons-nous mal lu Jean : oui, au commencement est bien le Verbe, mais non pas celui que l'on voit, vénère, non pas celui qui vous éblouirait tant qu'il fût nécessaire de détourner le regard et voiler sa face, non pas celui qui vous rejette à distance, au pied de la montagne, mais celui que nous portons en nous comme intime rémanence de la mélodie originelle de l'être.

> *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.*
> *Elle était au commencement avec Dieu.*
> *Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.*
> *En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.*
> *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

Ce Verbe-ci, n'est assurément pas un discours, pas même une parole mais une œuvre, au sens où l'opéra est ce mixte étrange et accompli de la parole et du chant : ce verbe est *opus*, quelque chose comme le bras agissant ou cette main qui pointe et déplace l'axe. Ce verbe est acte et non pas contemplation : il ne divise pas l'espace, ne consacre nulle portion des cieux, mais embrassant tout ensemble, fait se mouvoir l'être. Acte et principe de l'acte. Poésie au sens plein !

---

[10] JJ Rousseau
***Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha du doigt l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. A ce léger mouvement, je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain***

Au commencement, ce léger déplacement que promène en lui l'aède au gré patient et généreux de ses vers et que lui seul sait exhausser en ode, louange ou frémissement. Jean n'écrit pas *fait* mais *engendre* - ἐγένετο : le Verbe laisse émerger, fait surgir et s'il est vérité, oui, c'est au sens où il fait apparaître, laisse scintiller, fait chanter l'être.

Je comprends alors pourquoi Aristote touche mais ne regarde pas Homère. Pourquoi le peintre ne regarde pas son œuvre, mais ailleurs ... Le tiers, en réalité, est ici ; pour une fois il n'est pas exclu mais occupe la place centrale, à l'extérieur du tableau ; à l'extérieur de l'orbe de Bosch. Est-ce moi qui suis ainsi pris à témoin, moi le spectateur, moi le lecteur, moi le destinataire ultime de ces œuvres, de ces gestes, de ces infimes déplacements ... Est-ce seulement cette position improbable, démoniaque où tout serait embrassé d'un seul tenant ? Et si, plus simplement, c'était pour nous dire qu'il n'est pas de position extérieure, que nous sommes le tableau, que nous résumons le monde. Qu'il n'est ici qu'inversion du regard, légère translation de l'autre côté du miroir ou simple renversement de l'image à l'instar de celle qu'offre une loupe sitôt qu'on l'éloigne ...

Nous les auditeurs, nous spectateurs, lecteurs occupons la place du monde en cette posture où ce ne serait plus nous qui le regardons, mais au contraire lui qui nous observe.

La poésie est mélopée du monde. Harmonia mundi

> *la lettre enseigne les faits, l'allégorie ce que tu dois croire, la morale ce que tu dois faire, l'anagogie ce que tu dois viser* [11]

[11] Cité par Henri de Lubac, Exégèse médiévale : les quatre sens de l'Écriture, t. I, Paris, Aubier-Montaigne, 1959, p. 23.

## 17 Aux commencements ...

Y revenir pour ce que cela fut ou bien trop, ou bien trop peu, que d'écrire combien sous le verbe, tonnait la musique.

Sans doute paressons-nous à confondre, encore et toujours, ordre logique et chronologique habitués que nous demeurons de causalités simples où, par définition, la cause surgirait évidemment avant l'effet en sorte que la montée aux origines se pique souvent d'être explication. Hume qui en récusait l'augure, s'en agaça souvent : rien dans cette précession, qui peut parfaitement n'être que contingente, aléatoire, n'indique que l'un produisît l'autre. Pourtant nous nous y entêtons, empressés que nous demeurons de trouver sens et cohérence à ce qui nous paraît irrémédiablement désordre.

*Expliquer* : le mot n'est pas anodin qui renvoie à la pliure de l'être. Expliquer, c'est déployer, développer ce qui donc était enveloppé, emmêlé. Figure logique qui justifie l'usage des figures, schémas et autres cartes heuristiques.

*Au commencement* est cette incompatibilité d'humeur : nous ne supportons pas le désordre, n'entendons rien au hasard ou au bruit ; nous avons cette exigence de cohérence[12], de clarté alors même que le monde s'offre à nous de manière confuse, désordonnée, chaotique.

Quand le grec dit chaos, il énonce simplement la manière dont le monde se présente à lui, qu'il croit indépassable et à peine aménageable, localement, pour l'homme dans la cité. Mais très vite, quand même, il pensera cosmos - ordre. La Genèse dit presque la même chose : tohu-bohu - vide, néant, désert, solitude - que Rachi traduit par étonnement devant le vide. Entre les deux, gouffre immense, un dieu créateur, un principe d'ordre ; mais en même temps l'identique conscience qu'avant la création, avant tous les avants, au commencement de tous les commencements ... le désordre, le vague, le bruit de fond.

Toute la question est ici - et je crois bien que toute l'histoire de la philosophie s'y résume : cet ordre que nous trouvons par nos théories, se trouve-t-il dans le monde, mais caché sous la confusion ambiante, ou bien au contraire l'y mettons-nous, le plaquons-nous simplement , couvrons-nous simplement le brouhaha d'une mélodie plus acceptable pour nous ? En bref, nos théories parlent-elles du monde tel qu'il est, contre toute apparence mais en vérité, ou au contraire

[12] F Jacob Le darwinisme aujourd'hui, p. 145
***Je crois que le cerveau humain a une exigence fondamentale: celle d'avoir une représentation unifiée et cohérente du monde qui l'entoure ainsi que des forces qui animent ce monde***

ne parlent-elles que de nous et de notre endémique soif d'ordre. Autrement dit : nos théories ne seraient-elles pas que des histoires que nous nous racontons à nous-mêmes, à la veillée des laboratoires modernes, ou sur les tréteaux désormais médiatiques ?

La réponse est dans la question et Kant y a fait justice, définitivement en faisant du noumène l'ombilic indépassable. Nous ne sortirons jamais de nous-mêmes pour aller vérifier ce qu'il en est. Circulez, il n'y a rien à voir !

Voire !

Nous venons pourtant d'abattre le mur qui se dressait fièrement d'entre les arts et les sciences : les théories fussent-elles scientifiques, rigoureuses, méthodiques et prudentes, ne sont jamais que des récits, plus universels sans doute mais moins accessibles. Homère, Hésiode ou La Fontaine disent sans doute, chacun à sa manière, la même histoire que Leibniz, Einstein ou Planck ! Le public est différent : voilà tout !

Leur point commun ? Identiquement, ils évacuent l'origine, de la déplacer ; méprisent le chaos originel qui a nom multiplicité. Pareillement, ils couvrent le bruit de fond du monde de leur lyre ou de leurs visions - théories.

Nous n'aimons décidément pas le multiple que nous ne comprenons pas et sans doute méprisons. Nous lui donnons des noms métaphoriques- hasard - ou négatif - désordre - : bref nous ne savons même pas le nommer - ce qui serait déjà commencer de le comprendre. Nous n'aimons pas ce que nous ne parvenons ni à saisir ni à nommer. Sans doute sommes-nous ivres d'unité et nous n'arrêtons pas de procéder du même au même : le multiple nous sied parce qu'il est la répétition repérable et donc calculable du même. Cet agrégat que je vois ici devant moi ne sera jamais qu'un tas, un fouillis tant que je n'y aurai pas repéré une redondance, une répétition. Des milliards de cellules ne font pas un être ; encore faut-il qu'elles soient organisées. Dès lors qu'entre ces objets je puis repérer un ordre, une relation constante, une variation même à condition qu'elle soit répétitive, nous pensons avoir saisi l'être. D'où l'idée d'ensemble. Où l'idée d'unité nous obsède deux fois : que s'y trouve la répétition du même en sorte que je puisse le nombrer ; mais qu'aussi l'ensemble ait sa cohérence. L'addition de millions d'individus ne fait pas une société : nous savons depuis Durkheim au moins qu'ici le tout est plus que la somme des parties. Il faut bien que quelque chose *tienne* ensemble cet agrégat : il y faut quelque chose comme un principe qui en assure la cohérence c'est-à-dire le fait que chacun de ces éléments aille dans le même sens que les autres. Comte le croyait trouver dans l'harmonie - la savante combinaison de l'ordre et du progrès - ; le grec dans l'ananké.

Nous avons pensé ces unités, nous les avons rêvées et même posées comme principe de nos représentations. L'idéal d'une rythmique qui ne serait que des nombres entiers ou la table de Mendeleïev en sont des occurrences parfaites qui nous aurons fait accroire - vieux modèle combinatoire - selon quoi la complexité du réel ne serait jamais que la composition -elle-même répétée - d'un nombre limité mais surtout repérable d'éléments.

Sommes-nous pour autant sûrs de notre affaire ? Loin de là ! parce qu'à tout prendre, si de telles unités se donnent aisément à la pensée, elles demeurent en réalité aussi rares qu'indécises. Ces insécables-là, qu'avec le grec nous nommons atomes, ou avec le latin, individus, se révèlent à l'usage, déjà le résultat d'une combinaison et nous sommes contraints d'aller supposer toujours plus loin, plus profond, une unité de composition que nos observations refusent avec entêtement. La cellule est déjà un mixte ; l'ADN aussi ... Ne nous restent que les ensembles et les réseaux qui eux aussi regimbent : nous avons renoncé depuis quelque temps déjà à un savoir sinon unitaire du moins unifié. Le passage du local au global est décidément une impasse. Les grandes théologies jouèrent finalement le même pari : elles crurent sauver l'unité du monde grâce à la miséricorde d'un Dieu qui le sauvât du chaos initial mais si principe - unique - d'ordre il y eut, le moins que l'on puisse avouer est qu'il fut placé à telle hauteur transcendante qu'il demeurait à la fois incompréhensible et indémontrable. Ce qui revint à nommer le problème, certainement pas à le résoudre.

## 17.1 Le Chaos

Au commencement ... oui sans doute faut-il tout reprendre à zéro ... au tout début.

Et prendre le chaos au *sérieux*, pour ce qu'il est, un *objet* c'est-à-dire un obstacle. Non pas le nier comme nous le fîmes jusqu'à présent, en supposant qu'il n'était qu'un ordre caché qu'il fallût dénicher en ses entrailles mais un fait, initial, irrécusable et, peut-être universel.

On apprend en bonne communication qu'il n'est de message efficace sans un destinateur conscient de ce qu'il cherche à transmettre, sans un destinataire assigné à l'aune de l'attende et des compétences de qui l'on ajuste son message. Or, le récit que nous proposent tant théologies, philosophies que sciences, ne sont jamais que ceux d'une raison qui, de son point de vue, met de l'ordre, de l'invariant. Il est une perspective. Il s'en pourrait être d'autres.

Et si, finalement, ce mélange, cette confusion à quoi tous [2] s'accordent à résumer le chaos, ne provenait que de ce qu'il ne serait pas le point de vue d'un seul, pris d'une perspective précise, mais au contraire l'intégrale de toutes les perspectives possibles ou - si l'on préfère - le point de vue de Dieu. Et si ce chaos n'était que le point de vue, global, plutôt que local, de l'aède qui conte le récit,

ou du peintre qui l'esquisse ? N'était que cette vision, de l'extérieur de l'orbe ?

On remarquera que la sortie de l'indécision initiale relève toujours à la fois de la séparation et du conflit. Vrai pour Ovide comme pour Hésiode et il ne serait que de relire l'histoire incroyable de la naissance de Zeus, contraint pour subsister de se cacher d'abord, puis de commettre l'acte ultime qu'est le parricide. Girard pourvoit aisément à la compréhension de la chose : l'indécision est violence et le sacrifice ne sera jamais que le déplacement sur la tête d'un seul de l'ire confuse de la tourbe, de la foule. Changement de perspective, de point de vue : sortie de crise équivaudra toujours à délaisser le global pour le local - n'importe lequel. Le conflit ne cessera pas, selon que j'adopte le point de vue de l'un ou l'autre de ces protagoniste mais au moins - fût-il violent - y a-t-il rapport de force compréhensible.

## 17.2 Ce qui pousse à sortir du global ?

Sans doute est-ce Leibniz qui l'entrevit le premier : l'océan, là devant moi, agité sous la tempête qui gronde, roule brutalement ses vagues qu'il laisse se fracasser dans un vacarme tonitruant. Chaos ! Que je perçois parfaitement, en toute conscience. Sauf à considérer que ce vacarme global est bien après tout la résultante du bruit, infime sans doute mais réel assurément, que produit chacune des vagues et en elle chacune des gouttes d'eau qui la composent. Or, ici, le chemin est barré : je perçois le tout mais absolument pas les parties qui pourtant en sont la condition. Entre les deux, le seuil de la conscience.

Pour la première fois, l'inconscient n'était pas que physique et l'on pouvait envisager qu'il y eût des limites à la conscience physique mais, surtout, voici qu'entre âme et matière, cette âme dont on supposait que l'attribut essentiel était la pensée, et cette matière dont toute l'essence ne semblait être qu'étendue, qu'entre ces deux-là la séparation n'était peut-être pas de nature, ni la cloison si étanche, qu'il n'était à tout prendre d'entre les deux qu'une différence de degré. La conscience naît quand l'intégration de ces petites perceptions est suffisante pour atteindre le seuil de la conscience.

Du chaos à l'ordre une question d'intégrale. Une question de point de vue.

On a beaucoup glosé, et on n'eut pas tort, sur le cogito cartésien. Mais que veux dire je pense sinon je pense à quelque chose, je pense quelque chose ou quelqu'un ; sinon cette visée, ou ce que Husserl nommait intention, où Sartre voyait même un *s'éclater vers*. Penser quelque chose c'est d'emblée se poser comme un sujet face à un objet, le nier comme le crut Hegel, ou l'affirmer, qu'importe au fond, puisque c'est une scène qui se met en place, un théâtre dont on installe les tréteaux, un regard, une histoire, enfin. Elle peut être mouvementée - co-agitare - elle l'est au reste le plus souvent tant l'objet me résiste, fuit, se dérobe ... ou change. Je l'aurai attrapé à coup sûr, au

moment précis où je serai parvenu à lui imposer une forme. Un concept, le mot le dit, n'est jamais qu'un objet conquis, enserré dans les tenailles de mes propres règles ; soumis à mon ordre. Il n'est sans doute pas faux d'écrire que lorsqu'on pense, l'on est à ce point happé par l'objet de sa méditation qu'on en finit par s'identifier à lui. Monod affirmait qu'il sentait l'ADN dans ses entrailles ... oui sans doute.

Une chose est certaine, que l'on s'extériorise totalement dans l'objet ou qu'au contraire on l'intériorise au point de s'identifier à lui ou lui à soi, toujours est-il qu'on a subrepticement quitté cette position universelle du tiers. On n'est plus devant l'orbe mais dedans, à un endroit précis. Tellement hanté par l'obsession de dire l'objet tel qu'il est, de s'offrir de lui une représentation fidèle et juste - *adaequatio rei et intellectus* - que l'on n'occupe plus qu'une position, hic et nunc, même si provisoire.

Je ne sais pas si l'on peut penser sans penser quelque chose mais si tel devait être le cas, tout comme l'être auquel elle est alors indissociablement liée, la pensée serait tellement vague, générale, qu'elle ne saurait être que blanche, virtualité pure, puissance au sens de promesse, mais acte sûrement non. Je ne connais pas de philosophie qui sache se maintenir sur ce promontoire-ci ; toujours elle tient position, défend une thèse. En revanche, nombreux sont les récits qui y réussissent où d'Homère à Hésiode en passant par Ovide, les métamorphoses succèdent aux duperies, les ruses aux luttes.

Est-ce la pensée qui nous expulse ainsi de cette position géométrale, que pourtant elle n'aura de cesse de reconquérir ? Abstraite elle tentera de retrouver cet x, blanc, indifférencié, valable universellement qui lui fera accroire pouvoir penser sans nécessairement s'attarder à ceci ou cela. Ruse ou simplement détour, la pensée est ce curieux chemin qui de l'universel à l'indifférencié abstrait nous fait transiter par le réel le plus épais, le plus dru, le plus brut. Hegel y a vu la forme moderne de l'Odyssée. Celle-ci pourtant ne racontait pas autre chose. Ce qui est avéré, en tout cas, c'est combien la pensée fait toujours opérer cette translation où nous avons reconnu les signes d'une naissance : non plus seulement dans et du monde, disait Hegel mais devant et presque étranger au point d'en ressentir angoisse, l'homme erre de point en point, de scène en scène ; d'objet en objet. Mais il est en même temps devant, presque dehors en tant qu'il est pensée. Cette position d'où il fut expulsé - fut ce un Paradis pour autant ? - qui ressemble à s'y méprendre à un horizon tant il recule à mesure que nous nous en approchons, ne cesse d'être brouhaha et chaos qu'à condition de devenir virtuelle, blanche, abstraite.

## 17.3 Ce qui pousse à sortir du global, derechef

La mythologie le dit trois fois, sans doute plus : ce passage du chaos à l'ordre n'est pas seulement de l'ordre de la sortie mais relève surtout de la libération d'un espace étriqué où l'on est enfermé.

- *Protée l'incertain*, comme le nomme Ovide, est de ces divinités marines dont l'ascendance est incertaine. Il est le berger des mers, celui qui fait paître les phoques de Poséidon. Deux qualités le distinguent : il sait tout du passé, du présent et de l'avenir mais répugne à transmettre son savoir ; il sait à l'envi se métamorphoser. Homère rapporte que Ménélas, coincé sur l'ile de Protée par une malédiction divine. Soucieux de savoir quel dieu il avait offensé pour pouvoir entrer chez lui, ce que seul Protée pouvait lui dire, il le surprit durant son sommeil au milieu de ses phoques comme il tait accoutumé de le faire. Protée résiste et se transforme tour à tour en lion, serpent, léopard, cochon et même en l'eau et en arbre. En lui, l'omniscience se conjugue en terme d'indécision. Il finira par parler et permettre ainsi à Ménélas de rentrer chez lui.

Il en va plus ici que de cette passion grecque de l'autochtonie qui fait n'être quelqu'un qu'à condition d'être de quelque part, enraciné dans la terre. A chaque fois, on retrouvera ceci avec Ulysse, il est question d'exilés, de voyageurs plus ou moins volontaires, de pérégrinations qui sont autant d'épreuves devant forger le personnage et lui conférer identité forte avant que de revenir à son point de départ. Tout a l'air de se passer comme si être enfermé revenait simplement à être

ailleurs, ailleurs que chez soi ; à n'être pas soi mais tout et son contraire. Le voyageur est ici moins un aventurier qu'un apatride ... un sans nom. Un objet blanc. Il est enfermé ... dehors. La sortie marque aussi celle de l'indécision : Protée parle dès lors que contraint, il revêt son apparence de vieillard des mers ; dès lors qu'il est *quelqu'un.*

- *Ulysse ensuite face à Polyphème,* le cyclope. Homère, encore[4]. Ulysse vient de débarquer au pays des cyclopes - un pays qui n'a même pas de nom - tiens ! Découvrant victuailles à foison dans une grotte, ils s'en font bombance, ignorant que ce fût la grotte du cyclope qui a tôt fait de les y maintenir prisonniers et d'en dévorer quelques uns. Ulysse enivre Polyphème et profite de son assoupissement pour lui crever son seul œil. L'évasion devient facile alors, cachés qu'ils seront sous les moutons que le cyclope emmène paître.

Ici l'indécision est partout, du côté de chacun des protagonistes. Le cyclope a nom - qui parle trop - comme si le flot de ses paroles ne saurait avoir de sens ; Ulysse à la question posée par le cyclope de son nom répond *personne* tant et si bien que Polyphème ne pourra même pas compter sur l'aide de ses frères qui l'entendant dire que c'est personne qui lui a crevé l'œil, ne sauraient le prendre au sérieux et le laisseront à son vain bavardage.

Ici aussi s'évader, c'est-à-dire se libérer équivaut à sortir de l'indécision : Ulysse criera son nom, une fois hors d'atteinte, sur son bateau.

- Zeus enfin : on a souligné déjà combien sa genèse était trouble, sinon turbulente. Il faut néanmoins préciser combien elle est déjà une répétition. Fils de Rhéa et de Cronos, il ne doit sa survie qu'à sa mère qui le cache. Cronos redoutant l'oracle lui annonçant qu'il serait un jour détrôné par l'un de ses fils, avait pris pour habitude de les dévorer pour éviter toute menace. Rhéa lui donne une pierre à la place et cache son fils en Crète. Mais cette histoire n'est jamais que la répétition de celle qu'avait déjà vécue Cronos : ce dernier, en effet, fils d'Ouranos et de Gaia, avait lui-même tué son père qui avait la funeste habitude d'enfermer ses enfants dans le sein de leur mère.

Cronos profite des ébats amoureux de son père pour l'émasculer à l'aide de la

faucille donnée par sa mère. Et prend sa place. Autant dire qu'il prendra d'autant plus au sérieux l'oracle lui prédisant qu'il serait détrôné par l'un de ses fils, qu'il l'avait fait lui-même. Jeux de pouvoir dira-t-on et l'on n'aura pas tort qui laisse à entendre à la fois que la place du pouvoir n'est jamais vide mais surtout qu'elle aura toujours déjà été arrachée à quelqu'un. Être au pouvoir, être prince, c'est-à-dire au principe, au commencement, dessine tout au plus ici cet intervalle qui peut demeurer étroit entre le crime que l'on commet pour y accéder et celui dont on sera bientôt victime. L'histoire romaine est pleine ainsi de ces successions de Césars qui seront tout sauf apaisées.

Violence mimétique initiale dirait Girard - ou meurtre du père entrant si parfaitement dans le cadre de la théorie freudienne du complexe d'Œdipe !

On peut aussi considérer combien sortir de l'indécision, du brouhaha chaotique des commencements, revient toujours à effacer derrière soi toute trace ; toute réelle origine. L'histoire commence toujours au point exact où l'individu s'affirme - il est vrai qu'il le fait presque toujours sur le mode négatif de la violence - s'extirpe du lieu où il est enfermé - caché - : père ou fils qu'importe, ils se ressemblent. Pour débuter, pour être demain Prince des dieux, Zeus devra bien en finir avec cette indistinction au même titre que Romulus n'aura réellement fondé Rome qu'en éliminant son double et donc l'incertitude des augures ; au même titre enfin que Moïse ne pourra assumer son destin qu'en renonçant à l'une de ses ascendances : fils adoptif de Pharaon mais hébreux !

On remarquera encore le rôle répété de la mère qui ne peut assumer son rôle protecteur qu'en trahissant son statut d'épouse - ce qui est vrai autant de Gaïa que de Rhéa. Que le sein maternel, mais dans le cas de Gaïa il s'agit bien de la Terre, soit protecteur et géniteur d'une identité s'entend de soi : mais ici encore, il n'est question que de sortie, que d'exfiltration. Naître, devenir quelqu'un revient à s'identifier et donc à occuper une place, donnée ou arrachée, circonscrite en tout cas. L'ambivalence de la femme s'en déduit : à la fois mère et épouse, elle doit choisir et toute l'histoire grecque, mais on le sait celle de toutes les cultures méditerranéennes en tout cas, désigne trop que cette sortie de l'indécision se fera toujours au détriment de l'épouse au profit exclusif de la maternité.

L'histoire alors commence qui est négation du multiple, du complexe ; du brouhaha c'est-à-dire du chaos. Mais l'histoire est elle-même un récit, une récolte d'information et la connaissance qui en résulte. Notre histoire, nos histoires, avec ou sans majuscule, racontent cette violence abrupte résultant de ce je pense qui dit bien plus que l'acte générique de la pensée ; qui affirme en même temps une identité et donc, une pérégrination ; une méthode ou un exode.

## 17.4 Ce qui pousse à sortir du global, enfin

Et si, au fond, cette sortie n'était qu'affaire de répétition. Tout nous invite à l'imaginer. C'est exactement ce que laissait à penser M Serres avec ***la légende des termines***. Tohu-bohu, brouhaha, ce que ***Beaumarchais*** suggère de la rumeur, du bruit –

> *il germe, il rampe, il chemine ... s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne –*

ou encore ce qu' ***Hugo*** en dit :

> *La rumeur approche. L'écho la redit ;*

ou enfin Shakespeare –

> *Demain, et puis demain, et puis demain, Glissent à petits pas d'un jour à l'autre Jusqu'à la dernière syllabe du registre des temps –*

tous décidément le laissent entendre. Et c'est au fond logique : sitôt que dans une multiplicité je puis repérer un doublon, un standard, j'ai ce que mon entendement exige, un invariant dans la variation, un repère, un concept que je puis mesurer, quantifier ; bref un principe d'ordre.

Ces répétitions, on l'a dit sont partout : dans la gémellité des protagonistes ; dans la répétition des mêmes histoires ou meurtres ; des mêmes évasions ... Faut-il pour qu'elles apparaissent faire l'hypothèse d'une intention créatrice, d'un dieu ? Même pas ! Il n'est pas possible que dans l'espace resserré, étriqué où nous nous mouvons, où sont enfermés les héros mythiques et nous par la même occasion dans cette sphère si bien fermée que peint J Bosch, pas possible, dis-je, que ne finisse pas par se produire une quelconque répétition.

L'histoire oui bégaie - c'est même par là qu'elle peut commencer. Il suffit simplement de le repérer.

## 18 Voir... savoir ? Non … regarder !

Bluffé je l'avoue par certaines des photos de Pluton ; tout autant par celles prises lors de la dernière éclipse de Lune. Ce n'est dira-t-on qu'une question de perspective, d'angle, de point de vue, soit ! J'y vois l'œil du photographe dont l'art consiste précisément ici à combiner, trouver une scénographie qui raconte une histoire et en dira certainement autant sur l'objet que sur le scrutateur.

Combien fausse aura été finalement la croyance que la vue, à l'instar des autres sens, nous mît dans la posture passive d'être seulement récepteur. Non, toujours nous y mettons notre grain de sel.

C'est ce qu'on pourrait appeler - c'est ainsi du moins que je la nommais autrefois, *l'expérience du quart de demi centimètre*. Déplaçons-nous d'un tout espace infime, d'une distance imperceptible, et, subitement, les gestes qui nous semblaient familiers, les visages les plus aimants, les lieux les plus habituels nous deviennent étrangers, presque hostiles. Qui ne s'est jamais amusé à scruter un mot usuel, voire son propre prénom ; comme s'il ne l'avait jamais entendu ? et de constater que surgissent soudainement des sonorités insolites, presque menaçantes ?

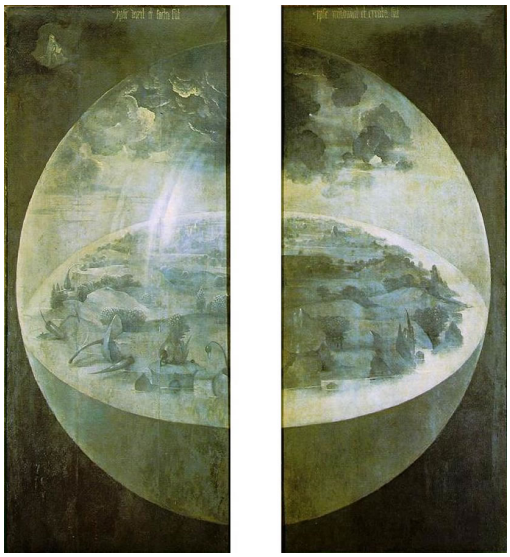
C'est, j'imagine, ce que durent en 69 ressentir les premiers astronautes qui virent la terre, non plus en photo - ce qui depuis quelques rares années était devenu possible via les satellites artificiels - mais en vrai, telle que nul autre ne l'avait jamais vue, d'un autre sol.

*Ils nous virent tels que le monde nous voit.*

Il ne saurait être de perspective basculée plus intense que celle-ci. Le sujet devient objet ; l'objet, sujet. Voici que tombait le vieux reproche qu'un Comte pouvait encore intenter aux sciences dites humaines pour leur interdire toute scientificité possible : le recul, la distance y étaient désormais. Ils refirent, mais à l'envers, l'antique expérience de Thalès qui fit tant sourire la servante de Thrace : la lumière surgit toujours de l'ombre. Celui-ci dut chuter pour le découvrir ; ceux-là, s'envoler mais ceci revient au même.

Pascal s'effraya des silences éternels mais il les écoutait de son tout petit promontoire qui lui claquait comme une gifle combien peu il pesait. Qu'eût-il écrit s'il l'avait pu de *l'autre côté* ? La langue dit juste quand elle écrit *point de vue* pour signifier opinion, croyance voire même thèse que l'on défend. Qui pense, imagine toujours s'être assis en la posture du démon, en la perspective de l'absolu. Il sait la posture intenable mais la soutient nonobstant : comment faire autrement ? La vérité scientifique demeure une vérité approchée - mais une vérité quand même. Il y a toujours dans le savoir quelque chose de l'ordre de la posture - mais pas de l'imposture puisque le sait, l'admet et le reconnaît - quelque chose de l'ordre de la mégalomanie par où ce *je* qui pense et

cherche, qui même parfois trouve, se hisse à des hauteurs insoupçonnées. Le logicien l'a toujours su qui avait repéré combien la cascade, qui fait partir du général au particulier, était déclinaison simple et propice ; combien en revanche la remontée au principe relevait toujours un peu de l'analogie ; en réalité du coup de force ; de l'essai en tout cas. Las ! les fleuves dévalent et jamais ne remontent à la source. Il n'est pas de savoir sans induction mais cette dernière cache toujours un *j'ose, j'essaie* qui le plombe ; définitivement.



Il n'est ainsi pas tant de différences que l'on crut d'entre la raison et les sens : les mots ne parlent pas des choses ; les images ne nous les montrent pas. Nous ne parvenons jamais à sortir de cette boîte noire que nous sommes à nous-mêmes. Ce n'est pas tant que nos représentations fussent partielles de n'être jamais que le regard si limité de cette éloise[13] dont parlait Montaigne, c'est que de surcroît elles sont aussi partiales de ne finalement parvenir à parler que de nous. J Bosch n'avait définitivement pas tort de se représenter la création comme une sphère, fermée sur elle-même. Quand bien même saurions-nous brosser l'intégrale de tous les points de vue, tant à la surface de la sphère qu'en son volume, la connaissance ainsi obtenue n'en serait pas absolue pour autant toute dirigée qu'elle demeurerait vers l'intérieur de la sphère.

Il y a, en haut à gauche, un personnage penché sur un livre : Dieu à ne s'y pas tromper tenant le livre de la vie. Ces deux mentions sur chacun des panneaux *Ipse dixit et facta sunt,* et à droite *Ipse mandavit et creata sunt.*

[13] Montaigne
***Pourquoy prenons nous titre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuict éternelle ?***

Mais, de surcroît, ici, le regard de l'artiste, une troisième scénographie, englobant à la fois le point de vue de Dieu et celui de l'homme. Ce tiers exclu qui constitue le miracle de l'art. A y bien regarder d'ailleurs, l'artiste ici regarde moins son tableau en en prenant distance, qu'il ne nous scrute nous ; nous interpelle ?

C'est que voir n'est pas regarder : s'y joue quelque chose de la réciprocité ; de la veille également - au sens du *veillez et priez*. Ce qui est vrai de l'écriture, l'est tout autant de la vue. De la même manière que l'on commence toujours à écrire à quelqu'un, pour quelqu'un, quitte à oublier à la fin le destinataire initial ; qu'il est faux qu'on puisse s'adresser jamais à tout le monde mais que demeure toujours en nous, comme un point de mire un lecteur idéal à qui l'on s'adresse ; de la même manière, on ne regarde jamais en l'air, pour rien ou personne : l'œil que l'on jette vise toujours quelqu'un ou quelque chose, est celui d'une conscience curieuse, inquiète, qui cherche en l'autre ou en l'ailleurs, une réponse, un apaisement, un don. Qu'il soit peintre ou photographe, son regard est construit et le renverra toujours à un moment, une émotion, un doute même s'il combine son intuition et son savoir-faire pour échafauder une vue qui pût interpeller tout le monde. Ce regard extérieur, ce *deus ex machina*, c'est l'ombilic, le point au delà de quoi l'on ne peut errer et que, d'ailleurs, l'on n'atteint jamais. Celui de qui nous regarde nous regarder. La vision pure ; absolue - comme on évoque une oreille absolue.

Joë Bousquet assurément pointait juste quand il énonça : *Voir bien, c'est voir de loin*. Qui mieux que lui eût pu le percevoir qui demeura son existence durant cloîtré et cloué au lit de ses souffrances ? Au delà de cette évidence optique qu'à vouloir scruter le détail on en viendrait non seulement à perdre de vue le global mais encore à ce même plus savoir ce que l'on regarde, il y a cette exigence - que je devine métaphysique - d'une extériorité, d'une *étrangeté* ; d'un étrangement. Comment écrire cela que suggère assez bien l'allemand en écrivant *Entfremdung* mais que le français *aliénation* est trop négativement connoté pour exprimer ? Elle réside bien en ceci ma petite expérience du quart de demi centimètre : dans l'opportunité enfin ouverte, dans la grâce enfin

offerte mais à la pesanteur entremêlée, d'un tableau qui fût une extase. Non pas derechef une incursion mais bel et bien cette excursion incroyable. Je l'ai écrit déjà : nous ne parlons jamais que de nous-mêmes et de notre appréhension du monde. Il est bien plus pesant encore : l'être nous colle à la peau en d'invisibles mais inaltérables chaînes. Nous ne pouvons nous débarrasser de nous-mêmes, jamais ; en nul instant. A la fois sujet et objet, victime et persécuteur, nous ne pouvons nous extirper de ce cloître étriqué : je comprends mieux pourquoi angoisse porte encore en elle le sens antique d'angustus - l'étroitesse. Le regard, ce regard-ci, superbe d'aventure, triomphant de témérité, vacillant d'angoisse et épouvanté de lui-même, c'est celui sans doute inaugural de toute création, de toute œuvre. Celui, sans doute, qui fit Rimbaud écrire *et j'ai vu quelque fois ce que l'homme a cru voir.*

J'ignore si Jean eût raison d'écrire qu'au commencement était le Verbe ; peut-être fut ce une image. Peut être fut ce seulement de l'étincelle du regard divin subitement porté au loin dans les ténèbres que jaillit la Lumière. Mais je crois bien que la Parole dut bien être dessiné sur la Table, plutôt qu'écrite Il réside peut-être ici le secret de ces tables, brisées de colère par Moïse devant l'égarement de son peuple. Le verbe vint plus tard, seconde mouture affaiblie d'une vision aveuglante ?

De loin, de si loin prises ces photos de Pluton ! de près, de si près celles de la Lune ! Pourtant, à chaque fois, l'homme absent. Faudrait-il à ce point éloigner notre regard des hommes pour trouver le monde enfin beau ?

J'ignore encore ce que peut impliquer ce regard étrange du monde porté sur nous. J'en sais juste l'écrin ; en devine seulement l'écran. Un filtre seulement qui nous permettrait de lever les yeux au ciel et de prier - c'est en tout cas ce que supposa ***Maître Eckart***. L'invitation au voyage, en somme. Non pas celui, sot, dont on dit qu'il forme la jeunesse mais se résume au mieux au déplacement fat de son ego ; celui au contraire qui vous interdit de plus vous sentir jamais chez vous nulle part d'avoir senti les griffes du vent vous claquer le visage.

*Regarder, oui, c'est sortir,* dénicher avec une patience d'archéologue cette infime particule de ciel qui vous désentrave, désenclave ; désimbrique - enfin.

## 19 Le petit quart de demi centimètre ...

Évoquée déjà, cette expérience n'a rien d'inédit, ni d'anodin. Elle consiste, en se déplaçant à peine de subitement voir les choses, les autres, le monde de manière totalement nouvelle, insolite et, le plus souvent, dérangeante. Notre langue nous pousse à nous focaliser ici ou là et même lorsque nous parlons d'autorité et cessons de faire acception de nous-mêmes ou de l'autre, même lorsque nous feignons de nous exhausser du côté de l'absolu, nous ne pouvons pas ne pas avancer une thèse, défendre un territoire, faire que notre propos ne soit pas d'ici ou de là mais de partout. Toujours il sera d'un point de vue, d'un lieu fût-il péremptoire.

Se peut-il y avoir de récits qui les englobe tous ?

### 19.1 Récit n°1

Cacus, tel était son nom. Nom bizarre - Κάκος - signifiant laid, bête, honteux. Il n'y a pas dans la mythologie grecque de divinité incarnant le mal. Il en est une, sans doute la seule, qu'on ne vénérait évidemment pas mais évitait plus que ne craignait. Il en est au reste rarement fait mention. Géant, mi-homme mi satire, il serait fils d'Héphaïstos et l'on ne s'étonne pas alors de le voir vomir des tourbillons de flammes. Laid à en être repoussant ; éloignant d'ailleurs de lui tous ceux qui tenteraient de s'approcher : l'entrée de sa caverne est ornée de têtes sanglantes.

Tite Live en fait mention pour signaler que, juste après la fondation de Rome, Romulus institua les rites albains excepté le culte à Hercule qu'il reprit des Grecs. L'histoire, narrée à cette occasion, presque par hasard, en incise en tout cas d'une autre. Presque en passant pour justifier les fondations rituelles.

Hercule repose au bord du Tibre et fait reposer et paître son troupeau de bœufs. Ils dort au milieu des bêtes. A-t-on jamais assez souligné combien le sommeil est la faiblesse même des puissants quand même les bêtes ne semblent jamais véritablement s'assoupir ? Cacus passe par là et, trouvant le bétail à son goût, le subtilise. Il ne prend pas toutes les têtes mais seulement les plus belles et, surtout, se croyant malin, les tire par la queue pour les entraîner dans sa caverne non loin de là.

Petit larcin comme il devait bien s'en produire d'entre les bergers.

Hercule se réveille, se dirige vers la caverne mais réalise que les traces laissées en viennent mais n'y mènent pas. Manquant de peu d'être dupé, il commence à s'éloigner quand de l'intérieur de la caverne des mugissements répondent à ceux des bêtes restées au-dehors. Hercule n'a pas trop de peine à forcer l'entrée et règle son compte à Cacus à coups répétés de massue.

Petite histoire de vengeance ordinaire illustrant l'engrenage de la violence.

Tout le laisserait accroire n'étaient les deux protagonistes tous deux d'extraction divine ; n'était l'histoire elle-même supposée justifier le culte grec que Rome se propose de rendre à Hercule ; n'était le lieu au bord du fleuve où furent trouvés les deux jumeaux ; au pied de l'Aventin, la colline même où Rémus monta prendre les augures.

En réalité, cette histoire peut-être entendue de multiples points de vue :

- Hercule, héros, superbe et triomphant, pris dans un de ses moments de faiblesse, face à une force ombrageuse certes, mais rusée.

- Hercule, victime, certes, mais après tout, d'où tenait-il son bétail sinon de Géryon ? Volé, oui, mais voleur en même temps. A ce jeu-ci, ils s'équivalent.

- Hercule, meurtrier, certes, il s'acharne sur sa victime au delà de toute mesure : le larcin ne méritait peut-être pas une sanction fatale. La violence dut en tout cas paraître à ce point excessive que la foule attirée par les appels à l'aide de Cacus était en train de prendre fait et cause pour lui. Oui, mais justement, meurtrier ou finalement assassiné à son tour, par foule plus haineuse encore ?

Il n'en est qu'un ici, qui semble tirer son épingle - morale - du jeu : Evandre, attiré par la foule ameutée, calme le jeu et reconnaissant en Hercule un héros - et donc un demi-dieu - lui rend hommage. Il est, par son âge, son ascendance - sa mère est prophétesse - un symbole de sagesse et de mesure

Voici un carrefour, une arête nette dans cette histoire où n'étaient que flou, ambiguïté, ombre et traces boueuses. Finalement pas si sot que cela, Hercule avait pris soin de faire avancer son troupeau dans le fleuve : l'eau efface les traces encore plus sûrement que la ruse ne les aura inversées. Finalement pas si bête que son nom le suggère, Cacus est capable de ruses lui aussi et même d'attirer la compassion de la part de la foule. Où la bête brute ? où le héros magnifique ? Evandre quant à lui est tout entier lui-même, sage et prudent. Avec lui on n'avance plus en terrain boueux, mais sur une terre ferme et ouverte sur l'horizon. L'a-t-on remarqué, avec Hercule et Cacus, l'histoire se réduit à l'espace congru qui sépare la rive du fleuve de la caverne ; se résume à une affaire de bestiaux. Avec Evandre, au contraire, l'horizon s'ouvre, on parle d'installation, de temple .

Evandre, surtout, est le seul capable d'arrêter la foule, de détourner son ire, de canaliser sa foudre meurtrière. De meurtrier, Hercule redevient héros et idole. Girard avait raison : c'est bien d'une histoire de sacralisation, donc de sacrifice dont il s'agit. Regardons-y de plus près : il aura suffi que la sagesse nomme, reconnaisse pour que l'histoire bifurque. Non, commence. La sagesse comme antidote parfait contre la violence - on aimerait y croire ; mais comme sortie de l'indécision, du chaos initial, assurément oui.

Il y a bien une relation entre la connaissance et la violence : elle ne réside sans doute pas dans un rapport remède au mal mais résulte peut-être simplement de la peur ressentie devant la foule qui s'avance. Cette foule est la forme politique que prend le chaos ; l'ambiguïté, la confusion est la

forme anthropologique du chaos. Tous les récits antiques l'attestent dont les métamorphoses ne sont que les récits légendaires.

Récit incroyable qui en quelques lignes rassemble à peu près tous les points de vue, toutes les perspectives : celle d'Hercule, de Cacus, de la foule, d'Evandre ; les met sur un pied d'égalité. Tous les scenarii sont possibles : Evandre eût pu ne pas entendre ou avoir le courage de s'en mêler ; la foule eût pu tuer Hercule et faire de Cacus le héros de la fête ; les bœufs auraient pu ne pas mugir et Hercule se faire définitivement berner ... Il suffit de presque rien, à chaque fois.

Je cherchais un récit qui puisse dire le chaos initial : en voici un de belle facture. Il suffit de presque rien, un mot, une reconnaissance, il suffit d'à peine un geste, se déplacer un tout petit peu, un quart de demi centimètre, et, subitement, l'histoire bifurque et peut résolument débuter.

On dit vrai en énonçant que les commencements sont sortie de l'indécision. Mais on se trompe en imaginant en avoir fini pour autant avec le chaos, le bruit de fond. Nous nous sommes déplacés mais le bruit avec nous : la foule en colère vient nous le rappeler. Le chaos est ce bruit que nous portons ou emportons avec nous : le savoir nomme mais ne fait jamais taire. Nous n'en aurons jamais fini du chaos initial : d'écho en écho, le bruit de fond roule et ne s'écroule pas.

## 19.2 Récit n 2 :Léto, Apollon et Artémis

Mais ce récit se doit être mené en plusieurs temps

### 19.2.1 Episode 1

Il sera dit que Zeus fut l'inconstance faite dieu. Celui-là, tout époux attaché qu'il fut tendrement à Héra sa sœur, ne résistait à peu près à aucune tentation et savourait les métamorphoses comme art de ses conquêtes ; parfois comme arme de défense. Ainsi circonvint-il Léto. Or, Léto n'est pas n'importe qui : c'est une titanide, fille du Titan Céos et de sa sœur Phébé. Elle a donc la même ascendance que Zeus : ils descendent tous deux d'Ouranos et de Gaia.

Héra, jalouse comme il se doit, devant les frasques de son époux cherche vengeance : elle l'obtient en empêchant qui que ce soit d'aider Léto à accoucher. Zeus, alors, pour la protéger, transforme Léto en louve qui trouvera sur l'île de Délos un refuge où donner naissance à ses deux enfants qui ne sont autre qu'Apollon et Artémis.

*cette Latone à qui jadis la terre, si grande pourtant,*
*a refusé un petit endroit, quand elle était près de s'accoucher !*
*Votre déesse ne fut accueillie ni au ciel, ni sur terre ni sur les ondes :*
*elle fut exclue du monde, jusqu'à ce que, apitoyée par la vagabonde,*
*6, 190*
*Délos lui dit : " Nous errons en étrangères, toi, sur terre, moi sur l'eau ",*
*et elle lui donna un endroit mouvant. Latone mit au monde deux enfants :*
*ce n'est que la septième partie de ce qu'ont porté mes entrailles.*
*Je suis comblée – qui en effet pourrait le nier ? – et comblée je resterai*
*– de cela aussi qui douterait ? – : l'abondance m'a donné la sécurité.*
*6, 195*
*Je suis trop grande pour que la Fortune puisse me nuire,*
*et dût-elle m'enlever beaucoup, elle me laissera bien davantage.*
*Les biens qui sont miens désormais sont au-delà de toute crainte.*
*Imaginez qu'on puisse m'enlever une partie de mes nombreux enfants :*
*même dépouillée, je ne serai pas réduite à n'en avoir que deux,*
*6, 200*
*comme Latone ; quelle différence entre elle et une mère sans enfants ?*
*Arrêtez ce sacrifice, hâtez-vous, et ôtez le laurier de vos cheveux ! »*
*Les Thébaines obéissent et laissent le sacrifice inachevé ; et tout bas,*
*chose qui reste possible, elles murmurent des hommages à la divinité.*
*Ovide*

Fin de l'épisode 1 où l'on remarquera néanmoins une étonnante série à emboîtements successifs mais à répétitions aussi lourdes de sens : curieuse famille, aurait-on envie d'écrire, où l'on se défie sempiternellement de sa progéniture. Cronos à l'instar de son père Ouranos dévorait ses enfants qu'ils percevaient comme une menace de leur propre puissance ; Zeus à l'instar de son père Cronos ne dut sa survie qu'à l'aide de sa mère qui, à sa façon trahit le père. Rhéa sur les conseils de Gaia se réfugia en Crète où Zeus fut élevé par les nymphes du mont Ida. Zeus bénéficie de l'hospitalité qu'on refusera d'abord aux enfants de Léto mais à y bien regarder tous sont des exilés. Léto la louve fut ainsi finalement accueillie en l'île d'Ortygie (ou Astérie, ainsi nommée car fondée par sa sœur Astéria), qui, flottant entre la terre et la mer, n'encourt pas la malédiction d'Héra. Zeus accroche l'île au fond de la mer, et l'île prend le nom de Délos (en grec Δῆλος / Dēlos, « visible, manifeste »). Quelque part d'entre ciel et terre, donc de nulle part pour un grec tant attaché à l'enracinement : il ne faut ainsi pas sous-estimer le geste de Zeus : ce n'est pas seulement permettre à Léto d'accoucher, de faire advenir ces enfants c'est surtout les enraciner, leur donner une identité forte. Les naissances, ainsi, chez ces divinités primordiales, sont tout sauf affaire aisée : elles sont toujours contrariées, renvoient non seulement au pouvoir qu'on ne veut pas céder à sa descendance et donc oui, à quelque chose qui ressemble à une crise œdipienne, mais aussi et surtout peut-être à cet exode qui offre au monde un espace, une étendue après lui avoir conféré une histoire. La sortie du chaos initial se traduit toujours par quelques rares répétitions (Ouranos/Cronos ; Gaia/Rhéa ; Crète ; Délos) mais c'est leur démultiplication qui subrepticement commencera de dessiner un espace, clos souvent ; ouvert parfois.

Récit incroyable, à l'instar de celui de Cacus, où toutes les perspectives sont présentées ; présentes ; rassemblées. Les mères trahissent-elles ? Sans doute mais elles sont aussi celles qui vont jusqu'au bout de la logique de la fécondité. Les pères sont-ils des monstres ? oui sans doute mais que font-ils d'autre sinon reproduire le schéma qu'ils reçurent de leurs propres pères ? Ils sont l'espace de l'ordre qui n'a de sens que de se maintenir quand leurs enfants, pour le temps qu'ils incarnent et l'avenir qu'ils promettent, ne sauraient représenter autre chose que le désordre qu'il importe à tout prix d'empêcher. Le géniteur, ici, n'a pas tant d'importance que cela - Nietzsche avait raison, il n'est jamais qu'un hasard - ce sont les génitrices qui symbolisent la translation ; la transaction ; la traduction. Ce sont elles qui racontent l'histoire ; elles qui la font. Héra, dans sa jalousie légendaire, ne fait pas autre chose que toutes les génitrices : elle tente d'empêcher que l'histoire bifurque, qu'une autre lignée s'enracine qui dévoie la ligne ; la lignée. Elle récuse ; répudie - comment dire autrement que les surgeons de cette lignée sont des étrangers qu'on leur barrant la route vers toute terre. Comment Zeus pourrait-il assumer autrement sa paternité qu'en offrant une terre à sa progéniture ? Zeus est un vrai fondateur : il est le premier à ne pas dévorer ou enterrer ; le premier à excaver. Il fait sortir ses frères et sœurs du ventre de son père ; il offre à Apollon et Artémis espace d'où s'éployer.

## 19.2.2 *Épisode 2*

Que relate à sa manière le parterre de Latone que l'on trouve dans les jardins du château de Versailles :

Toujours poursuivie par la vengeance d'Héra, Léto fuyant au pays de Lycie tente de se désaltérer - ainsi que ses enfants. Mais les paysans, agissant sur ordre d'Héra, tentent de l'en empêcher. Léto d'abord supplie mais en vain, les paysans remuant même l'eau pour faire remonter la vase et la rendre ainsi imbuvable. Alors, cessant d'implorer, elle se comporte en déesse et invoquant les cieux transforme les paysans en grenouilles.

Est-ce la déesse qui parla ainsi ou la louve veillant jalousement sur ses petits ?

> *La colère lui fit oublier sa soif. Désormais en effet, la fille de Céus ne supplie plus des gens indignes et n'accepte plus de tenir des propos indignes d'une déesse. Les mains levées*

*vers les astres, elle dit : " Vivez à jamais dans votre étang ! "*
*6, 370*

Où l'on voit combien la vengeance d'Héra est totale : ce n'est pas seulement la terre qu'elle veut interdire à Léto et à sa progéniture, mais l'eau également. La vie bien sûr mais l'océan également sur quoi règne Poséidon. Ce n'est décidément pas un hasard si elle trouva d'abord refuge en un lieu qui fût entre les deux, ni terre ni eau. Mais ce à quoi l'on assiste ici est bien une double métamorphose : jusqu'à ce moment la parturiente demeurait en situation de faiblesse mais, excitée par le danger où l'injustice la réduit elle et ses enfants, tout-à-coup elle cesse de subir, invoque et provoque ; redevient cette déesse primordiale, mère des enfants de Zeus, à parité avec Héra. Elle se métamorphose à mesure qu'elle métamorphose les paysans. Dès lors elle domine, elle inaugure ; elle fonde.

Toujours dans la tradition antique le loup apparaît ainsi comme instance fondatrice. Il est moins sauvagerie brute ou barbarie épaisse de quoi l'humain devrait s'extirper que puissance, vigueur et courage ; il est en tout cas toujours à la fois vénéré pour la protection qu'il apporte que craint pour la destruction qu'il peut provoquer. C'est sans doute chez son fils Apollon dont l'une des épiclèses est précisément Lykeios que cette ambivalence se lit le mieux. Dieu-loup au sens précis de cette ambivalence qui le fait devenir le protecteur des éphèbes, celui qui laisse éclore, dans leur formation, à la fois puissance guerrière, courage mais aussi, puisqu'il est dieu du chant, de la musique et de la poésie, finesse et sensibilité. Qu'Apollon fût en outre l'un des rares dieux a être doué de divination, quoique ses oracles fussent toujours obscures - d'où Apollon l'Oblique - souligne combien, en même temps, il est promesse d'avenir.

Le loup est donc en même temps que trace des origines les plus archaïques, une marque du passage, de la transition ; de la formation. Idée que l'on retrouve évidemment jusque dans les contes populaires retranscrits par un Perrault, Grimm ou même La Fontaine, où la menace que représente le loup signifie le plus souvent la difficile sortie de l'enfance, le glissement douloureux vers l'âge adulte, où la sexualité a évidemment sa part.

Ce ne sera qu'avec le christianisme que le loup sera assimilé à la tentation et au diable qui dévore autant le corps que l'âme. Ici, il n'est encore question que de cette transition, toujours délicate, qui engage autant l'individu que le monde tant elle n'illustre rien d'autre que la difficile sortie du chaos vers le cosmos.

C'est en réalité la même ambivalence que l'on retrouvera chez sa sœur Artémis qui semble au premier abord plutôt la déesse de la nature, de l'animalité mais s'avère en réalité déesse des frontières : son territoire est toujours celui, peu fréquenté, des frontières. Sa place ? *en bordure de mer, dans les zones côtières où entre terre et eau les limites sont indécises* (JP Vernant) elle est ainsi située à la frontière entre le mondes civilisé et sauvage, mais pour cette raison même Artémis la chasseresse est aussi une κουροτρόφος présidant à l'initiation des petits d'hommes et d'animaux et les accompagne jusqu'au seuil de la vie adulte dans un rôle qui ressemble à s'y méprendre à celui de son frère jumeau.

A ce titre, Léto est l'agent d'une double métamorphose, d'une double transition : d'elle-même - maîtresse conquise - louve - déesse triomphante - mais aussi de celle ses enfants qui chacun à sa façon incarnent le devenir-homme ; le devenir-monde. Tel Evandre, elle fait bifurquer l'histoire non par sa sagesse moins encore par ses oracles mais par une soudaine colère de louve face à une foule prompte à la mise à mort.

Fait bifurquer ou fait plus simplement commencer ?

Héra ne s'acharne pas seulement à interdire toute terre à Léto, elle conspire à même l'empêcher d'accoucher. L'île d'Ortygie, flottant entre la terre et la mer, échappait à la malédiction d'Héra et il

faudra l'intervention de Zeus pour que l'île désormais accrochée au fond de la mer devienne une terre d'asile. Héra tint aussi prisonnière Ilithyie, déesse de l'accouchement et il faudra que les autres dieux, usant de subterfuges, finissent par libérer la déesse pour permettre à Léto d'accoucher... Nous voici aux temps des fondations car ce n'est pas seulement à la naissance de deux jumeaux que nous assistons mais à celui d'un monde nouveau - celui du règne de Zeus qui en le réorganisant met un terme au monde des primordiaux - Ouranos et Cronos

Tout conspire ici vers la même translation du caché au non caché : Léto signifie bien - Λητώ - caché, ce qui échappe à la connaissance quand Délos -Δῆλος - indique ce qui est visible, manifeste. Apollon comme Artémis sont des divinités de la lumière (Soleil et Lune) de ce qui, donc, rend manifeste. Jeu à emboîtements multiples, le monde ancien demeurait celui de l'ombre et du caché : Ouranos enfermait sa progéniture dans le Tartare, Cronos les avalait : toujours il était question de faire entrer, de camoufler, d'empêcher d'éclore. C'est à ce monde qu'appartient Héra en voulant empêcher à tout prix la naissance des enfants de Léto. Certes, à chaque fois, les mères jouent le rôle trouble de la ruse contre leurs époux mais ici, précisément, Héra n'est pas mère mais femme, jalouse, vengeresse de son honneur bafoué, soucieuse de préserver sa place première. Au contraire, avec Zeus dont la révolte contre son père se traduit non pas par la reconduction de la même histoire, mais sur la fondation d'un ordre nouveau, non pas sur la perpétuation d!un chaos ombrageux mais par la naissance d'un cosmos, et donc d'un ordre dont la répartition des pouvoirs entre Olympe (Zeus) Mer (Poséidon) et Enfer (Hadès) que certains récits attestent avoir été décidé par tirage au sort est un signe manifeste.

> *" Pourquoi m'interdisez-vous l'eau ? L'usage de l'eau est un bien commun.*
> *6, 350*
> *La nature n'a pas fait du soleil un bien propre, ni non plus de l'air*
> *ni des ondes claires : je suis venue vers un don fait à tous,*
> *et pourtant c'est en vous suppliant que je le demande. Pour ma part,*
> *je ne voulais baigner ici ni mon corps ni mes membres épuisés,*
> *mais étancher ma soif. La bouche qui vous parle manque de salive,*
> *6, 355*
> *ma gorge est sèche, et ma voix a du mal à s'y frayer un passage.*
> *Une gorgée d'eau me sera un nectar et, en la recevant, je dirai*
> *que j'ai reçu la vie ; avec cette eau vous aurez donné la vie.*

La colère soudaine de Léto, la métamorphose inversée de la louve en déesse est le symbole exact de l'accouchement de cet ordre nouveau : on passe ici du caché au non caché, à ce que le grec nomme ἀλήθεια - le dévoilement.

Ce ne saurait être un hasard que cette colère concernât l'eau : Aristote en fit le fondement de ce qui constituera les prémisses de l'économie antique. La distinction entre usage et échange, la pré-science que la valeur réside dans le travail humain contenu dans l'objet, mais non dans l'objet lui-

même, jusqu'à la légende du roi Midas révélant combien la possession de la richesse éloigne plutôt que ne rapproche de l'objet, tout ceci va dans le sens d'un monde ouvert, offert, aux divinités comme aux hommes, au contraire d'un monde réservé aux divinités ombrageuses. La vie est ici ce qui se donne, se transmet, s'offre non ce qui se retient et conserve en quelques mains. Ce qui jaillit et se propage.

C'est ici à la naissance de la physique à quoi nous assistons - elle qui dit justement - φυω - ce qui croît, grandit, fait naître. Que de surcroît Apollon comme Artémis président aux transitions, aux passages vers l'âge adulte ou à la cité, soient ainsi les divinités de la transmission, ne fait qu'y surenchérir.

Cette louve-ci, à l'instar de la lupa romaine, préside à la naissance du monde ; d'un nouveau monde. Elle incarne l'histoire qui, dès lors, peut débuter.

### 19.2.3 D'où l'épisode 3

*La déesse fut indignée et, tout en haut du Cynthe,*
*elle parla en ces termes avec ses deux enfants :*
*« Voici que moi, votre mère, fière de vous avoir mis au monde,*
*et qui ne m'effacerais devant aucune autre déesse que Junon,*
*je vois ma divinité mise en doute et, sans votre secours, mes enfants,*
*je suis écartée des autels où j'ai été vénérée tout au long des siècles.*
*Et ce n'est pas là ma seule douleur ; à cet acte abominable,*
*la Tantalide a ajouté l'insulte, elle a osé nous placer, vous et moi,*
*derrière ses enfants, et – que cela retombe sur elle ! – elle m'a traitée*
*de mère sans enfant, la scélérate, qui a bien la langue de son père ».VI, 204*

Niobé, fille de Tantale, s'enorgueillissait de sa multiple descendance au point non seulement de ne pas vouloir honorer la déesse Léto mais surtout d'enjoindre les Thébains à l'honorer elle plutôt que Léto. La colère de celle-ci va bien au delà d'un honneur froissé car c'est à un véritable retour en arrière, à l'ordre ancien dont il s'agirait si l'on n'y mettait fin.

Ses deux enfants, Apollon et Artémis, se chargeront de la sanction en tuant à coup de flèches d'abord les fils, ensuite les filles de Niobé avant que celle-ci ne soit pétrifiée, Zeus la métamorphosant en rocher d'où s'écoulèrent en un flot intarissable les larmes de désespoir.. Outre la fidélité indéfectible de l'amour filial que ses deux enfants vouent à Léto cet épisode signale combien cette odyssée des fondations est un chemin sans retour possible et donc, aussi, ce que Zeus garantit. Il n'en va pas ici seulement de la mécréance ou du parjure mais de la transgression absolue que représenterait un retour des Titans. Ce retour à l'ordre ancien ne saurait avoir de descendance d'où la réaction si violente et le massacre des enfants de Niobé.

A ce titre la métamorphose de Léto représente l'essence même de la métamorphose, le symbole même de la translation ; le récit par excellence du passage.

Ce n'est pas rien que de changer de forme : μορφη n'est jamais que la figure extérieure et donc l'apparence d'un être ou d'une chose. Tout fantastique que le processus puisse paraître, pour ce qu'il semble contrevenir au principe d'identité, il n'affecte jamais l'être en lui-même mais seulement la manière dont il se présente. La métamorphose peut protéger comme ici, ou au contraire enchaîner, elle n'affecte jamais l'ordre de l'être voulu par Zeus. Elle n'est pas un devenir autre, n'est pas une *Entfremdund* comme l'écrira Freud ***(1)*** n'est pas même nécessairement une aliénation mais relève de cette fatalité de l'être qui est passage. S'opposer à elle c'est s'opposer au passage : les paysans, transformés en grenouilles disent l'enfermement dans ce monde archaïque, dans cet espace de l'enfance du monde.

Si le loup, dans les contes, représente évidemment toutes les menaces - notamment sexuelles - tous les dangers du *devenir adulte* que l'enfant devra surmonter, et la confrontation d'avec le loup la figure par excellence de la crise œdipienne à rebours de quoi il n'est pas de chemin possible - on ne peut oublier que tous les contes s'achèvent par l'inaltérable *ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*; attestant combien l'objet même du conte n'est autre que ce passage-ci - en revanche la louve s'avère toujours protectrice, nourricière, assurant non seulement la postérité, la poursuite possible d'un récit , la perpétuation de l'histoire, mais la transmission aussi de la vigueur, de la force, voire de la férocité nécessaire pour affronter la vie. Le loup dévore, avale, intériorise : il est l'ogre de l'histoire. La louve, au contraire, perpétue.

Comment, au reste, ne pas considérer dans le récit de la fondation de Rome, une reprise, à peine voilée, de celle de Léto : à l'origine un ogre, identique, qui avale la descendance, bloque toute postérité. Amulius détrône son frère, tue son neveu, enferme sa nièce Rhéa Silvia dans la virginité de sa condition de Vestale. N'était la louve, n'était aussi le viol de celle-ci par Mars, l'histoire s'arrêtait là ! Elle aussi fait bifurquer l'histoire, les jumeaux - ici encore l'histoire roule par duo - survivront et Rome aura la postérité que l'on sait.

## 19.2.4 Au bilan

On a bien ici un récit total qui rassemble toutes les perspectives mais tous les registres aussi, tant cosmogonique qu'anthropologique ; psychologique que mtaphysique. A nouveau, selon que l'on déplace l'angle de focalisation; l'on obtient à l'envi une simple histoire domestique de rivalité amoureuse avec stratagèmes et petites vengeance, ; un récit de fondation où surabondent férocité et aménité ; une histoire du devenir homme qui engage autant l'individu que l'espèce - quelque

chose comme un récit de l'hominescence. Le regard est totalement excentré, comme dans le tableau de Bosch : le regard n'y est pas pris du côté de Dieu comme ici Zeus, pourtant protagoniste principal, demeure le grand absent de l'histoire. Mais d'un tiers ! qui est l'intégrale de tous les autres. Chacun y est tour à tour victime et coupable ; violent et apaisé attestant combien cette sphère qu'est le cosmos pour un grec ne sera jamais qu'un ilôt suspendu au milieu du chaos, sempiternellement menacé par lui.

Celui qui narre cette histoire ou la regarde, cette histoire qui nous regarde, n'est autre que le devenir lui-même. Non pas l'origine, non plus que la source puisque tout, partout et toujours est source puisque même Niobé pétrifiée, fera de ses larmes, une source intarissable d'où jaillit la vie ...

## 19.3 Retour en arrière ... ou histoires de loup

Celle de ***Léto*** désigne combien il est question ici à la fois de fondation et de passage ; celle de la ***louve romaine*** combien la fondation ne saurait avoir lieu sans son entremise, elle qui fait à la fois bifurquer une histoire qui sans elle n'aurait pu avoir lieu mais transmet en même temps aux jumeaux la force voire la férocité nécessaire à leur destin héroïque.

### 19.3.1 Récit n°3

Celle peut-être aussi du ***loup de Gubbio*** parce qu'en l'affaire celui qui vaudrait le nom de Lycurge n'est autre que François d'Assise.

On peut s'amuser évidemment, avec l'ironie de qui croit mieux savoir, de ces *Fioretti* qui alimentent le catalogue des images pieuses et passablement naïves que l'on distribuait autrefois aux catéchumènes, de ces histoires édifiantes supposées asseoir la foi des impétrants.

Elles ne valent assurément pas plus que les récits mythologiques. Pas moins !

Dans la représentation chrétienne du monde, le loup a cessé d'être ce qu'il fut dans la mythologie grecque - cette part de rage et de fureur venue des tréfonds enfouis du chaos originaire dont il faut à la fois se séparer pour entrer dans l'ordre humain mais encore se souvenir pour s'en mieux pouvoir

éloigner mais enfin conserver les ultimes échos pour accomplir néanmoins son destin ; il devient au contraire la figure éponyme du mal, du diable, de cette part de tentation qui sans cesse nous habite - lointain écho en nos âmes du péché originel -: la logique du *Aime ton prochain comme toi-même* s'est substituée à la logique du héros et de la force.

> *Le loup et l'agneau paîtront ensemble" (Esaïe 65. 25).*
> *Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs. Mt, 7,15*
> *Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. Mt, 10,16*

C'est donc à un vrai face à face que l'on assiste presque à chaque fois entre vrai et faux prophète, entre forces du bien et tentation du mal qui reproduit de manière analogique la tentation du désert ; où le loup peut toussi bien symboliser la violence, la méchanceté que le faux ou le mensonge.

Ce qui est remarquable dans l'épisode de Gubbio tient à ceci qu'à la fin du récit, il n'est ni vaincu ni vainqueur : François d'Assise n'est pas seulement le chantre de la pauvreté et du prêche ; il est homme de parole, pas de combat et sa parole s'adresse aux hommes comme aux animaux (cf le loup mais aussi les oiseaux. ) Ici ce sera le contrat : les villageois nourriront la bête qui dès lors cessera de les tourmenter. Bel exemple de retournement : l'homme, faible, qui s'est démuni de tout, nu hormi sa foi à toute épreuve, parvient à convaincre la puisance brutale de ne plus sévir. Il lui suffit pour cela de tracer le signe de croix. Elle est suffisante pour que l'animal ferme la gueule.

Le récit suit ensuite un intangible mouvement ternaire : réprimande d'abord à l'endroit du loup qui a tourmenté et pris des vies sans nulle autorisation ; proposition de paix prenant la forme de la compréhension - c'est la faim qui t'a fait agir ainsi non la méchanteté ; enfin conclusion du pacte par un signe tangible - l*e loup leva sa patte droite de devant et la posa familièrement sur la main de saint François*. Mais ce pacte n'étant pas seulement noué entre François et le loup devant Dieu, mais engageant aussi les villageois de Gubbio, le même moiuvement ternaire sera repris une seconde fois. Réprimande d'abord à l'égard de ces derniers qui n'endurent leurs fléaux qu'en raison de leurs péchés ; injonction à se tourner vers Dieu et à ne pas craindre le loup qui ne s'en peut prendre qu'au corps et pas à l'âme ; proposition de paix enfin et serment prononcé *d'une seule voix* devant François qui s'en porte garant.

Ici encore, la foule, non pas vindicadive ni vengeresse mais simplement apeurée. Un homme seul, non pas habité de sagesse comme Evandre mais de sa seule foi, qui parvient par la seule puissance de sa foi et la seule conviction de sa parole à faire l'histoire bifurquer non plus dans le sens infernal du cycle de violence et vengeance mais dans celui vertueux de l'entraide.

Au fond, hommes et loup ici se ressemblent qui ne s'opposent qu'en raison de leurs faiblesses respectives. Les uns et l'autre ont faim et ne tuent que pour cette seule raison. Les uns comme l'autre se détournent de Dieu de ne chercher à satisfaire que leurs besoins matériels, de n'avoir pas compris qu'il n'est d'autre source om se désaltérer que Dieu. François retourne la situation : à proprement parler il convertit.

Il est bien une ligne qui dispose à l'une des extrémités le fort ; à l'autre, le faible. Que vienne à passer, à l'ombre de la ligne, ou à s'interposer ne serait ce que fugacement un tiers et brusquement les positions s'inversent. Diogène tance Alexandre d'un *Ecarte toi de mon soleil* vindicatif ! Créon le puissant devient aussitôt l'ignoble sitôt que la scène accepte des spectateurs qui en feront le parangon insupportable de la raison d'Etat. Passe l'ange et la bête se fait plus douce que l'agneau.

Ce que raconte ce récit c'est combien seul le refus du combat peut éviter le cycle infernal des postures s'inversant où le faible finit par persécuter le fort qui trouvera bien à se venger un jour. L'ombre minuscule du puit où tomba Thalès, tout à coup fait voir ; François ne fait que parler et ceci suffira. Ce qu'il énonce finalement, aux deux parties, revient à la vanité du combat.

Quand l'interprétation classique, où verse aussi Freud à sa façon, nous laisse entrevoir dans le loup notre part d'animalité qu'il nous faudrait abandonner pour entamer notre hominescence, François à l'inverse proclame la si grande proximité de l'animal et de l'homme se détournant des voies divines mais en même temps leur si étonnante proximité d'être à jamais des enfants de la création, qu'il ne peut inviter à autre chose qu'au pacte, à la rencontre.

A bien y regarder d'ailleurs on remarquera que le récit du prêche aux oiseaux est identique. Il leur rappelle tous les bienfaits qu'ils reçurent de Dieu eux qui ne sèment ni ne construisent leur gîte ; que tout dans leur attitude se doit d'être hommage et reconnaissance ; que leur mission, à tout prendre, est identique à celle de l'homme : embellir le monde *ad majorem gloriam dei.*

Elle est ici la grande leçon du christianisme qui ramène le loup au cœur de la cité ; au sein de la création. Le loup n'est plus celui qu'il faut éliminer, ou écarter ; encore moins celui qu'il faudrait répudier en soi de n'être ni plus mauvais ni meilleur que l'homme lui-même.

## 20 Imaginer ...

Parce que, peut-être, il n'y aurait que deux voies, dont l'une, invariablement passerait par l'image. Qu'en fin de compte la querelle des iconoclastes n'aura pas été seulement une controverse abstruse de théologiens obtus ou l'ultime dérive de dogmatisés fanatiques. Qu'il est toujours un moment où, tel Pascal, ou Parménide, l'on se trouve à la croisée de deux voies et qu'il faut bien, à la fin, en choisir une.

Ils ne sont pas si nombreux que cela ces philosophes qui surent faire simultanément œuvre de raison et œuvre esthétique : Sartre s'y essaya mais sa prose - ***Les mots*** mis à part - est souvent pénible à lire ; Rousseau s'essaya à la musique mais son ***Devin du Village*** ne sera jamais mieux qu'une charmante mais bien trop niaise bluette ; je dois bien en omettre quelques uns mais non décidément ils sont bien rares. Diderot et surtout Montaigne dans des registres très différents me paraissent être les seuls à sortir du lot. Nietzsche peut-être encore pour sa musique - mais Zarathoustra sûrement non à cause de son ton trop insupportablement lénifiant.

Est-il seulement sentier qui sache serpenter le long de la ligne qui sépare ces deux univers ? Je ne sais ; l'ai cru ; l'ai cherché.

### 20.1 Autour de la ligne

Un soir de 1654, cette ligne, Pascal la vit. Curieux texte que ce ***Mémorial*** que Pascal coucha sur un parchemin soigneusement plié et camouflé dans la doublure de son pourpoint. Curieux texte que celui-ci qui semble avouer une rupture, une Révélation, mais si intime que nul ne dut jamais la voir, même pas lui qui sans doute pouvait de ses doigts sentir la présence de ce document dans sa vêture, mais plus jamais la relire.

*Pascal, Mémorial*
*+*
*L'an de grâce 1654.*
*Lundi 23 novembre, jour de saint Clément pape et martyr et autres au martyrologe.*
*Veille de saint Chrysogone martyr et autres.*
*Depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi.*
*Feu*
*Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,*
*non des philosophes et des savants.*
*Certitude, certitude, sentiment, joie, paix.*
*Dieu de Jésus-Christ.*
*Deum meum et Deum vestrum.*
*Ton Dieu sera mon Dieu.*
*Oubli du monde et de tout hormis Dieu.*
*Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.*
*Grandeur de l'âme humaine.*

*Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu.*
*Joie, joie, joie, pleurs de joie.*
*Je m'en suis séparé. ----------*
*Dereliquerunt me fontem aquae vivae.*
*Mon Dieu, me quitterez-vous ----------*
*que je n'en sois pas séparé éternellement.*
*----------*
*Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé J.-C.*
*Jésus-Christ. ----------*
*Jésus-Christ. ----------*
*je l'ai fui, renoncé, crucifié*
*Je m'en suis séparé, ----------*
*Que je n'en sois jamais séparé ! ----------*
*Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.*
*Renonciation totale et douce.*
*Etc.*

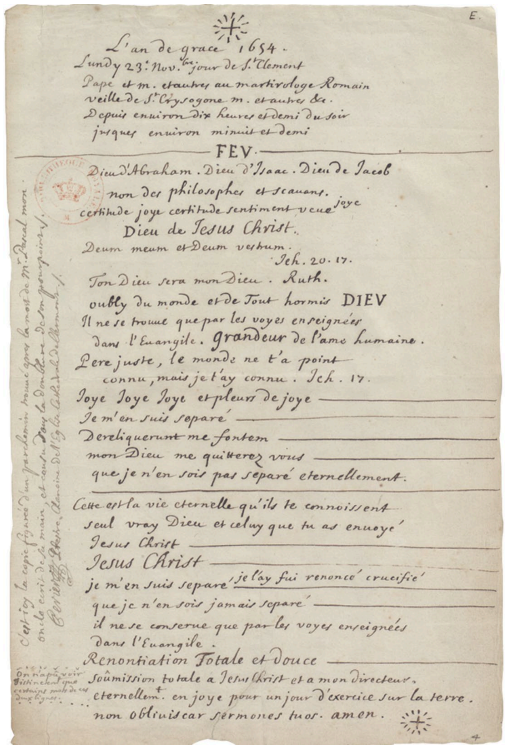
Feu ! Qui barre la ligne comme s'il était un avant et un après et que ce fût précisément cet aveuglement-ci dont Pascal voulut consigner les ultimes tressaillements. La référence au Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob n'est pas anodine, si elle n'est pas rare dans les textes bibliques. Elle dit une promesse, trois fois renouvelée, bien sûr ; elle dit une relation, non pas avec une abstraction ou un rituel renouvelé mais avec une entité individuelle, qui porte un nom, et qui vous appelle. C'est exactement sous ce vocable que se présente Dieu lorsqu'il interpelle Moïse

*L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit: Moïse! Moïse!*
*Et il répondit: Me voici!*
*Dieu dit: N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte.*
*Et il ajouta: Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu.*

**Ex,3,4-6**

Un dieu personnel qui donne son nom - même sous la forme énigmatique du Tétragramme (Qui est) avec qui une relation est possible qui est de crainte et d'amour ; un dieu qui s'engage et vous met en mouvement ; qui fait promesse et tient sa promesse - un dieu d'Alliance.

Tout le contraire de ce que conçurent Platon ou Aristote : l'un n'y considérant que l'Idée dont toutes les autres ne seraient que les déclinaisons dégradées et qui ne serait accessible que pour des élites savamment préparées à cet effet ; l'autre comme un moteur immobile, forme pure qui rendrait tout explicable mais forme tellement abstraite que presque vide. Tout le contraire aussi, même si ce n'est pas forcément à eux qu'il songea, d'un Descartes pour qui Dieu s'avère être une nécessité de la démonstration; une garantie ultime de l'évidence ou d'un Leibniz qui l'imagina comme un calculateur suprême extirpant l'être du néant au gré d'une combinatoire parfaite. Le dieu des philosophes et des savants aide peut-être à penser ; il ne met pas en mouvement; il n'invoque ni ne convoque ; il ne vous appelle pas. Ne meut ni ne produit aucune émotion.


L'an de grace 1654.
Lundy 23. Nov. jour de S. Clement
Pape et m. et autres au martirologe Romain
veille de S. Chrysogone m. et autres &c.
Depuis enuiron dix heures et demi du soir
jusques enuiron minuit et demi
FEV.
Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob
non des philosophes et sauans.
certitude joye certitude sentiment vue joye
Dieu de Jesus Christ.
Deum meum et Deum vestrum. Joh. 20. 17.
Ton Dieu sera mon Dieu. Ruth.
oubly du monde et de tout hormis DIEV
Il ne se trouue que par les voyes enseignées
dans l'Euangile. grandeur de l'ame humaine.
Pere juste, le monde ne t'a point
connu, mais je t'ay connu. Joh. 17.
Joye Joye Joye et pleurs de joye
Je m'en suis separé
Dereliquerunt me fontem
mon Dieu me quitterez vous
que je n'en sois pas separé eternellement.
Cecy est la vie eternelle qu'ils te connoissent
seul vray Dieu et celuy que tu as enuoyé
Jesus Christ
Jesus Christ
je m'en suis separé je l'ay fuy renoncé crucifié
que je n'en sois jamais separé
il ne se conserue que par les voyes enseignées
dans l'Euangile.
Renontiation Totale et douce
Soumission totale a Jesus Christ et a mon directeur.
eternellem. en joye pour un jour d'exercice sur la terre.
non obliuiscar sermones tuos. amen.

Les dieux grecs ne regardent pas l'homme, leurs yeux sont, sinon aveugles comme le faisait remarquer Hegel, en tout cas extatiques ; il n'y a pas de place pour l'homme dans le nouvel ordre que fonde Zeus. C'est, évidemment, tout le contraire ici.

Dieu appelle, baptise -Βάπτειν - plonge dans l'eau, dans le monde. On a pu voir dans le rituel liquide toutes les flexions de la naissance , purification et mort vers une renaissance ; on peut y voir aussi l'acte par quoi dieu plonge son regard sur le monde, s'y plonge au sens de s'y implique et engage avec l'homme une histoire. Dès lors, nommer l'homme, l'interpeller revient non seulement à le sortir de l'anonymat, signifie surtout la responsabilité engagée. L'histoire ici ne commence pas par une plénitude qu'il n'y aurait qu'à contempler et où l'homme n'aurait d'autre part que, en étant exclu, de la contempler à l'écart, mais par une rencontre, par une demande, par une interpellation. On glisse alors définitivement l de la contemplation à la responsabilité. Qui vous appelle, vous reconnaît comme susceptible d'entendre et appelle une réponse. Celui-là s'engage et n'en attend pas moins de moi.

Entre les deux, un gouffre. Il y va de quelque chose du désir. Non pas du désir humain qui signe un manque mais de la grâce qui signe un don en écart de quoi je ne puis que demeurer, dont je resterai à jamais indigne, défaillant en tout cas, mais qui en tout cas ouvre l'horizon et me propulse au delà de moi-même. L'homme, tout-à-coup devient : l'histoire résolument commence.

*« Certitude joye certitude sentiment vue joye »*

Bien sûr, certitude apparaît ici par deux fois mais encadrée par joie et sentiment. Cette certitude n'est ainsi pas celle que peut produire l'ordre des raisons, la rigueur de la déduction : elle est, au contraire, cette puisée dans les fondements que seule la Révélation autorise. Pascal le dit ailleurs : c'est sur le cœur que la raison doit s'appuyer ! Ce cœur n'est pas plus siège des sentiments que le désir n'était appétence physique résultant d'un manque. C'est au cœur que s'adresse la grâce, ce cœur qui sent, éprouve, s'émeut et met en mouvement : il est intuition première, ce sur quoi peut s'appuyer la raison mais sans quoi il n'est que froidure et cécité. *Deux excès : exclure la raison ; n'admettre que la raison*, énonce Pascal ! On le comprend mieux ici. Cela dépasse, de loin, la nécessaire prise en compte de la dimension passionnelle de l'humain ; ceci engage ce qui, de l'esprit,

est sensible à la Révélation ; à l'interpellation.

Au-delà de l'engagement religieux, et de la question métaphysique, il y a bien ici une ligne de partage qui d'un côté place la raison comme outil, nécessaire et producteur de connaissances, certes, mais comme un outil seulement qui ne saurait être valablement mobilisé qu'après coup - qu'après le coup de grâce que représente la Révélation. De l'autre, l'intuition offerte, seule susceptible de solliciter l'engagement, le mouvement, la vie.

> *Quelle est l'attitude du savant face au monde ? Celle de l'ingéniosité, de l'habileté. Il s'agit toujours pour lui de manipuler les choses, de monter des dispositifs efficaces, d'inviter la nature à répondre à ses questions. Galilée l'a résumé d'un mot : l'essayeur. Homme de l'artifice, le savant est un activiste... Aussi évacue-t-il ce qui fait l'opacité des choses, ce que Galilée appelait les qualités : simple résidu pour lui, c'est pourtant le tissu même de notre présence au monde, c'est également ce qui hante l'artiste. Car l'artiste n'est pas d'abord celui qui s'exile du monde, celui qui se réfugie dans les palais abrités de l'imaginaire. Qu'au contraire l'imaginaire soit comme la doublure du réel, l'invisible, l'envers charnel du visible, et surgit la puissance de l'art : pouvoir de révélation de ce qui se dérobe à nous sous la proximité de la possession, pouvoir de restitution d'une vision naissante sur les choses et nous-mêmes. L'artiste ne quitte pas les apparences, il veut leur rendre leur densité... Si pour le savant le monde doit être disponible, grâce à l'artiste il devient habitable.*
> *Éloge de la philosophie*

Une ligne qui sépare ce qui est connaissable de ce qui est humain et que M Merleau-Ponty avait parfaitement cernée : la raison ne peut fonctionner que du même au même et, pour cette raison, quantifie. Ces qualités, qu'elle rejette, elle les tient pour négligeables : elles ne pèsent pas assez pour rendre la connaissance fausse à la fin.

Cette omission est la ligne elle-même. Que Merleau Ponty l'interprète comme ce qui distingue les sciences de l'art alors que Pascal l'envisage plutôt comme ce qui sépare la raison de la révélation n'est pas étonnant et s'ils n'en disent pas tout à fait la même chose, ils se rejoignent nonobstant. Il y a bien un espace où foi et art se rejoignent : dans cette obsession à prendre à bras le corps ce que la raison, par nécessité, exclue ; dans la certitude où ils se trouvent tous les deux que ce qui constitue notre relation au monde relève justement de l'émotion, de la pulsion, de cette interpellation originaire. La connaissance, si nécessaire et étonnante qu'elle se puisse faire, jamais ne me pousse vers le monde ; au contraire tend plutôt à m'en éloigner dans quelque antre d'anachorète ou autre figure moderne de laboratoire qui lui ressemble étrangement. M'éloigne de l'autre quand je voudrais tant parvenir à m'en approcher.

L'imaginaire comme doublure ; ce qui lui donne l'épaisseur. Nous y voici !

C'est exactement ce qu'énonce Conche dans ***la voie certaine vers dieu*** :

> *Il y a deux voies pour aller vers «Dieu»: la voie du concept, la voie de l'image. Je parlerai d'abord de la voie du concept, ensuite de la voie de l'image, laquelle est la seule voie certaine pour aller vers « Dieu ».*

L'image ; encore et toujours. Celle de cet homme fait à l'image de Dieu. A sa ressemblance.

*Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fait miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.*
*Exode 20, 4-6*

On ne peut faire l'économie, dès lors que l'on aborde la question de l'imagination, de s'interroger sur le statut de l'image, encore moins de la tradition biblique qui jeta sur elle un interdit majeur. Il y a en réalité trois reproches majeurs faits à l'image :

- elle est *fallacieuse* : elle donne à voir ce qui n'est pas et induit ainsi en erreur. Ce ne saurait être tout à fait un hasard si le terme même d'imagination ait plus souvent une connotation péjorative et frôle ainsi le délire, dès lors en tout cas qu'il n'est pas associé à la production artistique, et s'oppose ainsi au réel. Elle ne donne, au mieux, à voir qu'une infime partie de ce qui est. Elle est pauvre et, derechef, en dépit de cette éventuelle once de vérité qu'elle peut contenir, ne saurait servir d'appui à rien. A sa façon, le rationalisme triomphant d'un Descartes en prolonge la tradition. Les sens - et donc l'image - sont trompeurs.
- elle est *blasphématoire* (βλασφημέω - parler mal, injurier, calomnier) et, de ce point de vue, elle est attentat, atteinte au ***serment*** au sens qu'Agamben lui donnait, c'est-à-dire rompt le lien nécessaire entre le réel et sa représentation, que ce soit par le verbe ou l'image, d'ailleurs. Pas plus que Dieu ne se regarde ou puisse voir, il ne se peut dire ou représenter. Toute tentative est vouée à l'échec, à l'erreur ; à l'offense.
- elle est *perdition* : la forme même que prendra l'hérésie ou l'idolâtrie. Ce dont l'épisode du veau d'or est évidemment l'exemple emblématique et fondateur.

Ceci n'a pas empêché le catholicisme, le courant orthodoxe de néanmoins produire de l'image : les deux crises de l'iconoclasme qui agitèrent Byzance avaient des causes autant théologiques que politiques et, sans doute, économiques. Elles aboutirent au schisme mais préfigurèrent aussi, à leur violente façon les deux manières de résoudre les rapports entre pouvoir spirituel et temporel.

De l'image donc : pauvre, assurément, mais pouvant servir de support, d'appui. Mais salutaire en même temps, qui de n'être jamais qu'un point de vue, qu'une vérité parmi d'autres, appelant l'autre pour se compléter, est en même temps appel, certes à la tolérance, mais surtout à l'écoute - qui à sa façon est obéissance.

Voici la seconde manière de voir cette ligne : ***Conche*** la signale assez bien, précisant que finalement la question de l'existence ou non de Dieu n'a aucune importance, n'est jamais que théologique et, pour ce qu'elle renferme d'analyse rationnelle, plus facteur de divisions que de rencontre. Est-ce un hasard si parmi les trois manières de longer cette ligne ( l'action ; mais aussi le non-agir, la vertu de la faiblesse) figure la création artistique ?

Je continue de rêver d'une voie mitoyenne qui s'insinuerait d'entre les rigueurs de la raison et les effervescences de l'imagination. Je la sais rare et sans doute inaccessible ; peut-être même n'est-elle qu'un angle mort. J'ai dit ce que création pouvait avoir de métaphysique ; je réalise soudain que regarder l'est tout autant.

Inversons simplement les perspectives et, au lieu de nous lamenter de ce que l'image soit pauvre, tronquée, tâchons d'y considérer quelque agrément. Sans doute est-elle plutôt protectrice. Je n'ai cessé d'être intrigué par l'interdiction faite à Moïse de regarder Dieu en face autant que par l'injonction faite d'avancer pieds nus parce que la terre était là, sacrée. Toutes nos représentations font de la Lumière un synonyme de vérité - Lumière dans certains textes est le nom prêté à Dieu ; au pluriel, on le sait, il désigne le triomphe de la Raison au XVIIIe siècle. Mais cette lumière aveugle, empêche paradoxalement de rien distinguer quand c'est l'ombre plutôt voire l'épaisseur de la nuit qui laisse au contraire percer les lueurs des galaxies, l'effervescence des étoiles. Qu'eût pu voir Thalès s'il n'était tombé dans le puits ?

Tel un écran, l'image nous protège.

De n'être qu'un point de vue parmi d'autres, l'image nous protège d'abord du dogmatisme le plus étroit. De ses conséquences les plus détestables. Il n'est qu'à considérer combien aisément nous imposons, et parfois à juste mesure, sitôt que nous sommes convaincus de l'absolue certitude de nos postures pour admettre que notre finitude est une chance, et l'absolu notre plus grand danger. Assurément nous n'avons ni assez de sagesse et encore moins de grâce pour le supporter fût ce seulement du regard.

Le regard absolu, l'image totale que nous ne parvenons qu'à peine à envisager et que les grands classiques nommaient le *géométral*, n'est rien d'autre que le regard de Dieu, celui qu'il porte sur le monde parce que lui seul rassemble d'une seule tenure l'ensemble de l'être. Mais en lui se joue la grâce à hauteur de quoi nous peinons à nous hisser. De la promesse sans cesse rappelée, à l'appel du prophète, de la parole originaire au commandement de l'ἀγάπη, je lis promesse de l'être ; je devine l'ouverture ; j'entends l'appel.

L'écran, à l'instar de la fenêtre, à la fois sépare et relie ; à la fois protège et prête au regard ; au danger.

Inverser la perspective revient ici à se dire que l'image serait riche de ce que pauvre ; protectrice de ce qu'offertoire. L'image nous ressemble ; elle est à l'intersection : d'entre l'intérieur et l'extérieur quand elle offre à l'autre les échos ultimes d'un paysage intime ; d'entre la vérité et le mensonge quand elle se pique d'être réaliste alors qu'elle n'est que saisie, toujours originale, d'une conscience qui se cherche ; d'entre grâce et misère quand elle s'offre à l'autre. Elle est écran parce qu'elle en dit vraisemblablement autant sur ce qu'elle donne à entrevoir que sur nous qui la contemplons. Dis moi ce que tu vois, je te dirai qui tu es. Elle révèle autant qu'elle cache mais elle nous révèle.

Il faudrait relire en entier le ***sermon 32*** de Maître Eckhart : ceci d'abord.

> *Saint Augustin dit que l'âme est si noble et qu'elle a été créée si supérieure à toutes les créatures qu'aucune chose périssable, destinée à disparaître au jour du jugement dernier, ne peut parler à l'âme, ni agir en elle, sans intermédiaire ou sans messager. C'est le rôle des yeux et des oreilles et des cinq sens..Voilà les sentiers par lesquels l'âme s'en va dans le monde et par lesquels le monde, en retour, pénètre dans l'Ame.*

L'âme est entre un et deux ; elle est bien un intermédiaire qui par un côté touche au sublime et par l'autre incline invariablement au matériel. Non l'un ou l'autre ; les deux en même temps : coincée entre éternité et devenir ; entre grâce et indignité.

*Les yeux sont le portail de l'âme*, disait-on autrefois : oui, avec les autre sens ils sont bien ce nécessaire médiateur, cet ange qui porte le message, dans les deux sens et fait l'être à la fois pouvoir vivre dans le monde tout en n'en étant jamais tout à fait. Il en tire substance en même temps, au mieux, qu'il l'enrichit, au pire qu'il le souille ou épuise. L'image en est le lieu de passage. Quelque chose comme la tension constante entre l'épaisseur la plus brutale et la grâce la plus digne : ce qui de l'humain signe le devenir. J'aime assez le conseil d'Eckhart de protéger soigneusement ses yeux : la belle image revigore et ennoblit ; les autres souillent ...

Je ne connais pas de plus bel éloge de la nécessité de l'art.

Ceci ensuite ; surtout

> *Si l'âme pouvait entièrement connaître Dieu, comme les anges le connaissent, elle ne serait jamais venue dans le corps. Si elle était capable de connaître Dieu sans le monde, le monde n'aurait jamais été créé pour elle. Le monde a été créé pour l'âme, afin que l'œil de l'Ame soit exercé et fortifié pour pouvoir supporter la lumière divine. Comme l'éclat du soleil ne tombe pas sur la terre avant d'avoir été, au préalable, atténué dans l'air et répandu sur d'autres choses, parce qu'autrement l'œil de l'homme*

> *ne pourrait la supporter, la lumière divine est d'une puissance et d'une clarté telles que l'œil de notre âme ne pourrait la supporter, si notre regard n'était pas affermi par la matière et élevé par les images, dirigé vers la lumière divine et progressivement habitué à elle*

D'être ainsi à l'intersection, de procéder de Dieu certes, mais de n'être qu'une créature, d'être en chemin sans trop savoir s'il s'agit ici d'un exode ou d'une démarche, l'homme ne peut pas plus regarder son Dieu en face qu'il ne parvient à se contenter de n'être que de ce monde-ci. En chemin, avec cette obsession de faire de cet exode une méthode et de transformer cet exil en retour triomphant.

Ce qui change du tout au tout le statut de la matière : elle qui fut constamment présentée comme un lieu de perdition et de tentation, comme la forme même que revêt la culpabilité humaine, se métamorphose ici, face à une faillibilité avérée, en une incroyable protection. L'image, d'obstacle, se meut en bouclier. L'écran avait bien un double sens. Et l'image, ainsi, cesse d'être cette irrémédiable inclination à la fausseté ou au mensonge pour devenir l'étai par quoi l'âme se peut hisser. En dépit de tout ; de ses faiblesses ; à cause d'elles peut-être.

Je ne connais pas de plus bel éloge de l'image.

Tel est assez noble pour supporter l'appel : celui-ci sera messager. Tel autre assez généreux pour offrir à d'autres les résonances ultimes d'un horizon perdu : celui-là sera peintre ou écrivain.

Je sais en tout cas pourquoi je hante depuis des années églises, temples et synagogues : j'y sais trouver, parfois, le lointain écho d'une ferveur. Elle m'est parfois étrangère ; me paraît quelque fois tapageuse mais dans ces décors parfois trop riches, si outrageusement baroques ou au contraire si ombrageusement austères, je reconnais cette pellicule si fine, si fragile parfois, qui protège de l'ignominie.

L'image, oui, est appel de l'être.

## 21 Noli me tangere

La scène est célèbre et a été à maintes reprises r***eprésentée,*** qui est restée sous le nom de *noli me tangere* d'après la traduction de St Jérôme .

> *Marie se tenait près du tombeau, au-dehors, tout en pleurs. Or, tout en pleurant, elle se pencha vers l'intérieur du tombeau*
>
> *et elle voit deux anges, en vêtements blancs, assis là où avait reposé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.*
>
> *Ceux-ci lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur dit : « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis. »*
>
> *Ayant dit cela, elle se retourna, et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.*
>
> *Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai. »*
>
> *Jésus lui dit : « Marie ! » Se retournant, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! » - ce qui veut dire : « Maître ».*
>
> *Jésus lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : "je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu". »*
>
> *Vient Marie de Magdala, qui annonce aux disciples : « J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit. »*

Scène étrange que celle-ci et l'on ne s'étonnera pas que le *noli me tangere* ait retenu l'attention tant il tranche avec le reste du passage. Moment de transition puisqu'il relie le désespoir des disciples avec la joie intense de la résurrection et de la promesse qu'elle signifie.

Moment sans doute de culpabilité de la part des disciples : ils n'ont rien fait, rien pu faire pour empêcher l'issue fatale. Moment assurément d'autant plus intense pour Pierre qui aura renié son maître à trois reprises : faiblesse, lâcheté beaucoup plus que trahison, assurément mais reniement quand même. Ce désœuvrement répond sans conteste au Veillez et priez du jardin des Oliviers qui ne reçut en réponse que l'endormissement, même des plus fidèles.

A l'intersection, une femme, Marie Madeleine : une fois n'est pas coutume dans ce monde où les femmes comptent, mais toujours à l'écart. Les légendes courent sur elle et même sur son identité : il se dit même que d'Égypte en Provence, elle finit par échouer à Vézelay, nantie de quelques reliques volées. J'aime ces légendes qui ne se résolvent ni à fixer une origine, ni à leur assigner un terme : comment mieux souligner que l'on aurait affaire à un personnage hors norme ? C'est en tout cas le même processus qui imagina que Rémus, blessé mais pas mort, s'exila pour se retrouver l'un des fondateurs de Reims ... Elle fait même l'objet d'un évangile mystique faisant d'elle le dépositaire de secrets que Jésus n'eût pas le temps de révéler ...

Laissons de côté l'idée qu'elle fût la maîtresse de Jésus : elle n'a pas grande signification ici. En revanche qu'elle fut avec Marie, la seule femme à jouer un rôle ne saurait être anodin. Elle joue ici,

manifestement, l'intermédiaire.

## 21.1 L'antithèse ? non plutôt le complément du buisson ardent

Dans son mémorial, Pascal fait immédiatement se succéder la référence au buisson ardent (*le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob)* par celle-ci (*Deum meum et Deum vestrum*). On peut bien entendu traduire ἅπτου par toucher et alors la signification, sinon sensuelle en tout cas très physique, n'est autre qu'une affirmation de la nature divine du Christ et la fin de l'épisode terrestre. Immédiatement doublée d'une promesse : le Père vers lequel il retourne est le nôtre - autre manière de dire qu'il ne nous quitte pas véritablement, que sa mission ne s'achève pas par sa mort terrestre ; autre manière encore de suggérer que si grave que fût sa mise à mort, elle n'annule ni la promesse ni l'Alliance.

On peut aussi traduire le verbe ἅπτω par *ajuster, attacher, nouer, toucher pour prendre*. Ainsi au delà de la dimension physique du toucher, se jouerait plutôt le refus de tout lien qui l'entraverait dans son ascension vers le Père. Et l'expression vaudrait alors pour *Ne me retiens pas !* Ici, l'index de la main gauche désigne le ciel, d'où il vient, et qui est le Royaume du Père. Rien ne doit le retenir et sa main droite abaissée fait signe d'interdiction. Elle plonge vers le bas presque parallèle au bras droit de Madeleine . La ligne traverse la diagonale du tableau : au loin, un paysage apaisé, comme pour mieux souligner que les temps d'épreuves sont achevés. Mais cette ligne est bien ascendante : cette interdiction est lue comme une promesse. Mais cette ligne est discontinue qui dit la distance immense d'entre l'humain et le divin.

Dans les deux cas (le Buisson) et ici, à la fois ce qui sépare et ce qui lie. Dieu appelle Moïse par son nom, à proprement parler l'interpelle, et lui fait quitter son chemin. Cette adresse est le lien par excellence mais la distance entre les deux est trop grande pour que les sens puissent l'appréhender. Ici le refus du lien personnel pour une promesse plus large et encore le refus de toute approche sensorielle : le lien est métaphysique (mon dieu, votre dieu).

## 21.2 Configuration d'un paradoxe ou d'une boucle de rétroaction ?

Deux forces, ici, qui ne s'affrontent pas mais se placent bien en un étrange vis-à-vis : cette puissance ascendante à quoi Jésus ne peut se soustraire qui l'appelle en ses lieux d'origine. L'aller toujours appelle un retour. Sa fonction de messager n'avait qu'un temps ; qui s'achève : on se situe ici au moment exact de l'intermède. A gauche, Madeleine, qu'il a délivrée de ses démons, qui l'a suivi et l'appelle Maître et s'agenouille devant lui : elle est symbole de la terre de mission mais en même temps d'une période en train de s'achever. Au centre, le Paraclet, mais à droite, en haut pointé par le doigt, invisible, l'origine absolue et la fin éternelle. Il est ici, encore pour quelques temps, dans cet étrange entre-deux.

> *Descendre d'un mouvement où la pesanteur n'a aucune part... La pesanteur fait descendre, l'aile fait monter: quelle aile à la deuxième puissance peut faire descendre sans pesanteur? La création est faite du mouvement descendant de la pesanteur, du mouvement ascendant de la grâce et du mouvement descendant de la grâce à la deuxième puissance. La grâce, c'est la loi du mouvement descendant. S'abaisser, c'est monter à l'égard de la pesanteur morale. La pesanteur morale nous fait tomber vers le haut.* ***S Weil***

Voici l'exact contre-point de ce qu'entendait Eckhart : ce monde qui a été créé pour que l'âme humaine puisse ***supporter la lumière divine***, cet écran pour l'homme, devient obstacle pour le Christ.

Est-il plus belle illustration à cette boucle de rétroaction entre pesanteur et grâce, à quoi S Weil a consacré des lignes aussi superbes qu'énigmatiques ? Elle doit bien être un peu ici cette grâce à la seconde puissance qui fait tomber vers le haut.

Dans cet intermède où, déjà désincarné mais pas encore monté vers le Père, où pas encore absent mais déjà plus présent, le Christ semble fragile comme à l'instant du ***Père, pourquoi m'as-tu abandonné,*** en proie à tous les assauts qui viseraient à le détourner de son chemin, de son être. Dans l'épisode de la tentation du désert, les trois tentations à quoi Satan le soumet renvoient toutes à la pesanteur :

- Tentation de transformer les pierres en pain
- Tentation de sauter en bas du temple
- Tentation de prendre les royaumes du monde

A chaque fois, le privilège accordé à la matière, la primauté via le miracle, le signe ou le pouvoir concédée à soi plutôt que la fidélité à la Parole. A chaque fois, le détour qui entraîne vers le bas.

L'épisode, toujours présenté comme une préparation à sa mission, ces quarante jours de jeûne et de retrait sont autant d'épreuves qui visent à aguerrir le corps, ce qui est physique en ce Verbe incarné, à dépasser ce en quoi le monde est poids, entrave pour n'en conserver que la protection.

On aurait sans doute tort de se contenter d'une vision confortable certes mais naïve d'une divinité toujours omnipotente, assurée d'elle-même et conquérante. C'est bien d'ailleurs ce qui choqua le plus les romains et attira leurs quolibets : qu'était ce dieu qui pût mourir ainsi humilié sur la croix. En réalité la divinité n'est triomphante qu'hors d'atteinte, n'est impérieuse qu'invisible. En revanche, sitôt qu'incarnée, elle paraît sinon fragile en tout cas suffisamment à portée de main pour être l'objet d'attaques, d'assauts ; de tentations. Configuration étrange que celle-ci, qui permet de mesurer ce qu'a d'insolite l'incarnation du Verbe.

> *Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre.*
> **Ex, 33, 20**

L'avènement du Christ représente effectivement une radicale nouveauté : jusque là, la Révélation aura toujours été l'objet d'une médiation préalable, l'élection d'un porte-parole dont Moïse est évidemment le modèle. Intermédiaire, ange au sens étymologique du terme, le prophète est un logophore dont toute la mission réside dans la transmission. Dieu ne se révèle directement qu'au prophète et encore ne le fait-il qu'entouré de nuées, demeurant invisible à tous et ne se laissant entrapercevoir et encore que de dos ...

Ici, la Parole est directe et Dieu outrepasse toute médiation. Incarnée doit bien un peu signifier aussi qu'elle s'enrobe de chair, se fait visible et audible à tous. Que c'est elle qui du principe glisse vers la place de la médiation - du mélange. Étrange situation où tout semble s'inverser, où la matière, de protectrice se fait péril ... comme si la puissance n'avait lieu qu'en ses terres d'origine et qu'il fallût, pour le migrant, se préparer, s'aguerrir pour parvenir à endurer les terres étrangères.

Or, de fait, sitôt qu'incarné, le Christ fait l'objet de menaces - ce que la fuite initiale devant les menaces d'Hérode confirme bien. Être au monde c'est bien être sous les yeux, sous l'emprise de l'autre, des autres et de celui qui symbolise l'égarement absolu : le diable. La relation ne peut plus être tout à fait asymétrique comme elle le fut avec Moïse : alors, Dieu pouvait voir et nommer sans être vu ni véritablement nommé - je persiste à penser que le nom *Qui est* par quoi Dieu répond à Moïse, dans cette antique tradition où nommer c'est déjà avoir prise, est à la fois une réponse et un subterfuge - mais ici, avec le Christ incarné, avec ce dieu enrobé sinon d'humanité en tout cas de chair, la symétrie est tellement parfaite qu'il lui faut se préparer à un monde et une relation inédite pour lui. Un monde où, au fond, il est l'Etranger.

De tels moments de préparation, j'en entrevois au moins deux, à l'origine et au terme de sa mission :

*Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. (Mt 4,1)*

- *les quarante jours dans le désert* sont explicitement présentés comme tels. Une épreuve, un test, une expérience, comme s'il s'agissait de vérifier que la protection tienne, fût assez solide. Le grec utilise πειρασθῆναι où l'on reconnaît πειρα - *épreuve, tentative, essai* mais qui peut aussi désigner la pointe de l'épée - mais aussi ασθενοω - affaiblir. Comme s'il s'agissait de tester la résistance de cette fine pellicule protectrice. C'est bien elle qui est sollicitée - la faim, le pouvoir - autant que la volonté du Père.

- *la veillée dans le jardin de Gethsemani* (Mt, 26, 36) où le Christ s'éloigne pour prier. Son âme, dit le texte, est *triste jusqu'à la mort* et [il] *commença à éprouver de la tristesse et des angoisses.* (Mt, 26,37-38). Interpréter ces tristesse et angoisse, s'agissant du Christ, est difficile, qui dessine toujours le risque de lui prêter des penchants humains. J'imagine mal qu'il éprouvât quelque inquiétude devant la mort ou la souffrance ... il s'agit donc d'autre chose. La triple prière, qu'à l'écart il adresse, ne vise pas à interposer sa volonté face à celle du Père : il y a quelque chose d'irrémédiable - au sens d'irréparable - dans la mise à mort qui s'annonce, quelque chose qui, sous l'incroyable déicide, sous l'acte péremptoire de désobéissance, signifie en réalité le désaveu du message christique. La mort comme réponse au *Aime ton prochain comme toi-même* ! Prier, se préparer à l'épreuve revient ici à accepter l'échec, à renoncer à toute ultime tentative. Comment imaginer que ceci n'incitât point à la tristesse. Dans ἀδημονεῖν, il peut y avoir jusqu'à l'idée de lassitude, de dégoût ***[2]***: c'est ici un lien qui se défait, qui doit se défaire pour n'être plus engagé par la souffrance qui vient.

> *si Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais s'il les a précipités dans les abîmes de ténèbres et les réserve pour le jugement;*
>
> *2Pierre, 2, 4*

Comment comprendre ceci ?

Le divin a beau en être l'origine, il est étranger au monde et aux usages du monde. Dans la sphère qui est la sienne, il n'a affaire qu'à soi et ce qui le vénère puisqu'aussi bien toute révolte ou désobéissance y vaut expulsion. La chute de Lucifer aussi bien que la mystérieuse ***révolte des anges*** l'illustrent parfaitement. Seul le monde, tel qu'il se donne à nous, est confrontation ou

rencontre en tout cas de l'autre, du différent ; mais donc aussi du Mal tel que l'entendent les textes bibliques puisqu'aussi bien la terre est le règne de Satan. C'est à cette confrontation - directe dans le désert, mais aussi sur la Croix - que se prépare le Christ une confrontation où le corps semble jouer à la fois le rôle de protection et de danger. Comment alors ne pas songer à ce que Serres énonçait à propos de la frontière.

D'un côté, interne, ce qui protège, garde intact, permet de conserver l'intégrité de l'être - ici du divin ; de l'autre, externe, tout ce qui est assaut, intrusion, tout ce qui du monde attaque, pourfend - les forces du mal ; au centre, tout ce qui permet la circulation entre les deux. Corps vivant, fait de ces relations, corps ambivalent donc qui fait l'objet à la fois de la protection et du danger mais qui surtout est l'espace où se meut la mission même qui est celle de la Parole, du Message à transmettre. Tant que se déroule la mission, le corps est écran ; non pas une force puisque c'est la seule puissance de l'Esprit qui permet de résister à la tentation infligée par le diable. Mais sitôt celle-ci achevée, sitôt celle-ci rendue en tout cas impossible, le corps devient muraille qui empêche le retour au Père ; dont il faut se défaire.

Sans aucun doute le moment le plus délicat demeure, sur la Croix, celui où ce corps à la fois affaibli mais obsédé de souffrances, laisse le divin seul, sans arme et sans bouclier, face à l'assaut. S'il est un enseignement à tirer de cette configuration, qui engage autant les principes de la morale que les fondements de toute métaphysique, il tiendrait à ceci.

Il y a bien un jeu d'équilibre, de poids/contre-poids entre ce qui pèse et ce qui vaut, entre ce qui menace et qui sauve. Hölderlin avait vu juste : c'est peut-être du plus grand danger que naît ce qui sauve. Pour qui devient - ce qui ne saurait être le cas du divin - être est une incontournable tension dont le corps est le champ de bataille et l'altérité, l'enjeu. Pour qui advient, au contraire, au sens où l'on parle de l'avènement, être est un déploiement, une irrésistible ascension où l'altérité devient obstacle. C'est aimer au sens de la grâce, au sens d'αγαπαω, que de faire venir à soi cette altérité et de la tenir pour telle. C'est aimer encore que d'affronter cette épreuve qu'est toujours l'altérité qui, au mieux, intrigue ; au pire, menace.

Il y a donc bien ici deux lignes :

- la première, ascendante, qui toujours appelle à en revenir à l'origine, à fermer le cercle du cheminement : pour l'homme à retrouver le chemin de l'Éden, cette fois accompli en son être ; pour le Christ, de revenir, sa mission achevée, au règne qui est le sien, à côté du Père.
- la seconde, descendante - celle que Weil nomme pesanteur - qui toujours ramène à soi, au

local, à l'individuel ; au monde. Étonnant jeu de poids et contre-poids où chacune de ces forces, prise isolément, est tour à tour bénéfique et danger.

Que l'homme se laisse entraîner par la pesanteur et c'est l'oubli de Dieu - la faute majeure - mais qu'il se laisse entraîné et libre cours à la tension vers le haut et, au mieux, le voici qui s'isole tel l'anachorète et oublie le monde ; au pire, est aveuglé ! La matière est bien cet écran protecteur qui autorise ce qu'il y a en lui d'humain en devenir ; d'*hominescence*. Au même titre, pour le Christ, la matière est le truchement par quoi sa mission est possible pour autant qu'elle n'entraîne pas trop bas - a-t-on assez remarqué combien la seule colère du Christ, le seul moment où il agit et ne privilégie pas la parole soit justement cet épisode où il chasse les marchands du Temple, un Temple souillé d'être ainsi entraîné trop bas. Mais pour le divin, l'enveloppe charnelle ne saurait être que provisoire, s'y laisser enfermer reviendrait à trahir ; à échouer. L'appel vers le haut constitue bien ce moment du *noli me tangere* où ce qui demeure d'individuel et de physique doit être délaissé comme on se débarrasse d'une vêture devenue inutile et gênante, ce moment, oui, où la pesanteur cesse d'être moyen pour n'être plus qu'obstacle.

La pesanteur est signe de notre présence au monde ; la grâce cette part qui nous rappelle que nous n'en sommes pas. La pesanteur, cette résignation ou cette paresse qui nous fait nous y réduire et enclore. La grâce, cet appel sourd des cimes ou du large. L'une est là pour empêcher l'exclusivité de l'autre.

L'homme, pèlerin ; le Christ missionnaire : ensemble ils ne sont que de passage. Mais c'est dans ce passage-ci que s'articule la compensation nécessaire de la pesanteur et de la grâce. Elle vaut ici et maintenant, pour le temps du chemin. Pour le Christ, dans ce jardin, à ce moment précis, le chemin a abouti : toute pesanteur est entrave, au même titre qu'elle le fut sur la Croix.

*Noli me tangere !*

## 22 L'appel

Celui-ci n'est pas tout à fait un homme comme les autres et s'il n'est pas le premier qui fût interpellé, il n'en reste pas moins le fondateur, celui qui parle, transmet et donne la loi. Il est en même temps la cheville ouvrière d'une promesse qui se veut tenir. Lui aussi, à sa façon aura du être préparé.

Étrange destin en effet que celui de Moïse : la rage de Pharaon de voir les juifs croître en dépit de l'asservissement où il les avait réduits lui avait fait enjoindre les sage-femmes de tuer tous les nouveaux-nés mâles. Le refus de celles-ci et l'ingéniosité de sa mère en firent un survivant mais aussi un exilé dans sa propre maison. Élevé comme un frère dans la famille des puissants, mais fils d'esclave, il se rebelle et doit fuir. Il se fera berger, nomade par excellence, lui qui n'a pas de terre et ne peut même revenir sur les lieux de ses entraves.

L'histoire est connue ; mérite néanmoins qu'on s'y arrête. Car j'y vois au moins trois traits qui signent l'Envoyé :

- *la violence*, toujours, dont il réchappent miraculeusement : à l'instar des jumeaux de Rhéa Silva, victime de viol et condamnée à être enterrée vivante, qui ne durent leur survie qu'au fleuve, il est placé toujours au lieu inverse de sa naissance. Les fils de roi seront élevés par une louve, Moïse par une fille d'empereur. Ils parcourent ainsi, sans le savoir tous les points qui forment la ligne séparant le faible du puissant. Jésus, lui-même, emmené en Égypte, cette fois terre d'asile, pour échapper à la folie mégalomaniaque d'Hérode.
- *l'eau,* omniprésente : comment dire mieux à la fois l'origine et son impossibilité ? L'envoyé ne peut être tout à fait d'ici et maintenant et tel le Danube dont on discute encore la source, il faudra toujours remonter, au delà des apparences. Il est d'ici mais aussi et surtout d'ailleurs : quelque chose, un signe, l'appel précisément, le fait bifurquer et ne jamais se résumer à ce que ses sources parurent contenir. C'est éminemment vrai pour Moïse et les jumeaux, mais plus discrètement aussi pour Jésus, dont le baptême marquera sans conteste l'élection.
- *la loi,* qu'ils fondent mais qu'en même temps ils défont tant on ne peut rien bâtir sur du sable. La sortie d'Égypte est la figure spatiale de ce bouleversement de la loi ; le sermon sur la Montagne la forme que revêtira ce mixte d'accomplissement et d'abolition qui caractérise le message christique ; les rituels romains - celui du pomerium en premier lieu - l'indice des grands commencements. Qu'ils l'enfouissent, tel Rome, ou l'exhaussent, telle Jérusalem, les fondateurs toujours posent la règle, tracent la ligne droite, disent la frontière et attendent

des cieux le signe qui les justifiera de la proclamer. Il viendra, ambigu, et donc source de violence ***[1]***, pour les jumeaux ; aveuglant pour Moïse ; apaisant pour le Christ.

## 22.1 Des signes

*Aussi est-il écrit : Je détruirai la sagesse des sages, Et j'anéantirai l'intelligence des intelligents.*
*Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ?*
*Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication.*
*Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse :*
*nous, nous prêchons Christ crucifié ; scandale pour les Juifs et folie pour les païens,*
*mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs.*
*Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.*
**1, Cor, 1, 19**

Je ne puis détourner mon attention de ce passage de l'Épître aux Corinthiens laissant dos à dos philosophie grecque et religion hébraïque, sagesse et signe, comme si ces deux fondements de notre culture, qui forment pourtant l'intersection même où se meut Paul, n'étaient jamais que la marque même de l'échec. Un échec, une dérive en tout cas qui débute très tôt; l'épisode du péché original mis à part, puisqu'on le retrouve dès la redescente du Sinaï avec celui du veau d'or.

Il y a quelque chose ici d'à la fois pathétique et paradoxal : la toute-puissance divine tenue en échec par la nuque raide de son peuple ! L'histoire, assurément peut commencer puisque justement elle n'était pas écrite d'avance. Est-ce un dialogue ? encore faudrait-il reconnaître qu'il commence mal ; encore faut-il reconnaître que ce n'est pas un dialogue d'égaux même si reconnaissance il y a : l'un commande, l'autre doit obéir même si c'est cela à quoi il est rétif. Or ceci revient exactement à ne pas voir les signes ; à ne pas écouter ...

L'histoire humano-divine est celle d'une série continue d'échecs dont il est de mise de convenir qu'ils sont le fait de l'homme mais qui illustrent néanmoins combien la relation n'est ni aisée ni évidente ; combien il ne suffit pas de parler pour être entendu - ce que tout enseignant apprend très vite en son métier ; combien elle met à mal - c'est le cas de l'écrire - la toute puissance divine. Avec la parole, puis avec le signe, c'est le fragile qui s'insinue dans le relation. Il faut y regarder de plus près.

De quoi s'agissait-il alors sinon d'idolâtrie ?

## 23 De l'idole et de l'idolâtrie

Au sens premier, l'idole est ***la représentation d'une divinité que l'on adore et qui est l'objet d'un culte au même titre que la divinité elle-même.*** On se trouve ici au centre de

ce qui fera la crise de l'iconoclasme mais à y bien regarder ce qu'est pas le fait de représenter la divinité qui constitue en soi la faute mais bien plutôt le fait de l'adorer comme si elle était elle-même divine.

ειδωλον : simulacre, fantôme ; image d'où imagination - provient de ειδος - aspect extérieur d'où forme, mais aussi forme de cette chose dans l'esprit et donc idée et, par extension, genre, espèce. Le terme latin *idolum* tiré directement du grec ειδωλον dit à peu près la même chose, image, spectre. Spectre, étymologiquement ce qui se regarde, décidément tous ces termes se renvoient les uns aux autres, au moins autant que fantômes qui dérive de φαντασμα - d'où nous avons tiré autant fantaisie, fantastique que phantasme, désignant l'apparition, la vision le songe et renvoie donc à l'imagination c'est-à-dire la capacité de se représenter par image les objets du réel.

J'y soupçonne deux choses bien différentes

## 23.1 une théorie de la connaissance

Qu'on le veuille ou non, se cache ici une théorie de la connaissance : c'est toujours le rapport au réel qui est en jeu, toujours le risque sinon dénoncé en tout cas relevé d'une distorsion entre ce réel et la représentation qu'on s'en forme, que celle-ci soit intellectuelle, soit une idée abstraite ou bien au contraire qu'elle soit une image, une sensation. Quand un Descartes, pour ne prendre que cet exemple, dénonce ce que les sens peuvent avoir de fallacieux et produit une démarche consistant à partir d'une proposition indéniable à produire de la connaissance par déduction rationnelle, il ne fait pas autre chose que de trier d'entre nos représentations, celles qui sont fiables de celles qui ne le seraient pas ; ne fait pas autre chose à sa façon que de stigmatiser l'image ; que de repérer combien ici c'est en terme d'erreur que se conjugue la faute.

Vérité toujours entendue comme adéquation entre la chose et sa représentation, l'erreur est distorsion entre les deux et en dépit même de l'arbitraire du signe et quelque soit la manière de l'atteindre, par l'expérimentation ou le calcul mathématique, le réel demeure l'ultime juge de la véracité.

Ceci pourtant : le schéma, le graphique, la courbe demeurent des facilitateurs de compréhension. Entre la représentation graphique d'une fonction et le vieil instituteur dessinant une ligne ou un cercle sur son tableau, il n'est sans doute pas de grande différence. Il y a bien quelque chose à entendre ou à voir mais ceci ne s'entend pas de soi seul. Est-ce parce que dans le réel tout est entremêlé que les sens qui procèdent de l'immédiateté, sont mieux à même de l'offrir quand la raison, elle, ne peut procéder que de pas en pas, et encore en décortiquant son objet, de manière médiate ? Est-ce parce que les sens seraient les seuls à pouvoir offrir une représentation globale

quand la raison n'offre que des connaissances prouvées certes, mais de plus en plus locales, certes, et provisoires ? Toujours est-il que le mépris rationaliste entretenu depuis Descartes à l'endroit des sens n'aura jamais oblitéré la nécessité des sens et souligné même l'importance du signe.

Ce sera l'honneur de Kant de démontrer que le raisonnement mathématique est producteur de connaissance, que son jugement loin d'être seulement une analyse ne rendant les choses que plus précises permettait au contraire de produire un savoir que l'on ne possédait pas au départ - ce sont bien des *jugements synthétiques a priori* - mais remarquons-le c'est une chose que de fabriquer de la connaissance, c'en est une autre de la donner ; de la transmettre. Je puis bien entendre le vrai comme relevant du clair et du distinct, mais qu'en est-il de cette évidence qui s'imposerait à tous. Le vrai relève peut-être de l'indubitable mais rien pourtant n'est indéniable. Il faut bien, toujours, une volonté qui juge et considère ainsi comme évident ou au contraire le récuse même contre tous. Non plus que la vérité, l'évidence n'est dans les choses : la manière dont on peut, par exemple, chantourner les chiffres d'une courbe ou d'une statistique pour leur faire confirmer ce que l'on veut en est un signe patent.

J'aime assez l'idée cartésienne d'une raison infaillible même si je la crois limitée ; celle d'une erreur qui ne proviendrait que de l'excès de puissance de la volonté sur la raison. Elle dit sur le plan de la raison, ce que les textes bibliques disent sur le plan religieux : à la fois qu'elle n'est pas fatale - ce qui est plutôt un message d'espoir - et qu'elle est de notre fait sitôt que nous sommes négligents et ne procédons pas avec prudence et méthode.

> *La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres. Elle fait croire, douter, nier la raison. Elle suspend les sens, elle les fait sentir. Elle a ses fous et ses sages. Et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison.*

Il y a plus encore cependant qu'entrevit parfaitement Pascal : la raison ne sait donner prix aux choses ; elle dit peut-être beaucoup sur le monde mais rien sur le rapport que j'entretiens ou dois entretenir avec lui. Elle m'en laisse à l'extérieur. Elle fait abstraction du désir qui est pourtant le seul moteur qui m'entraîne vers le monde et l'autre. Que désir se mêle à la volonté par le truchement de l'imagination et voici cette seconde nature que la raison ne parvient pas à contenir. Bien sûr le très subtil Pascal n'avance ceci que pour mieux illustrer combien seule la foi peut contenir les ravages de cette imagination désirante et dangereuse avant même que d'être délirante, pourtant il indique lui aussi à sa manière combien une représentation n'est rien en elle-même qui ne reçoit pas le consentement, qui ne résulte pas d'un combat, d'une hésitation.

Mais en tout cas, c'est en terme d'erreur que la question se joue du côté de la connaissance quand bien même nous en serions les acteurs et les victimes d'un même tenant.

## 23.2 une théorie du mal

*32.1 Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et lui dit: Allons! fais-nous un dieu qui marche devant nous, car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu.(...)*
*32.7 L'Éternel dit à Moïse: Va, descends; car ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte, s'est corrompu. 32.8 Ils se sont promptement écartés de la voie que je leur avais prescrite; ils se sont fait un veau en fonte, ils se sont prosternés devant lui, ils lui ont offert des sacrifices, et ils ont dit: Israël! voici ton dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. 32.9 L'Éternel dit à Moïse: Je vois que ce peuple est un peuple au cou roide. 32.10 Maintenant laisse-moi; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai; mais je ferai de toi une grande nation.*

C'est au contraire plutôt en terme de faute que la question se pose du côté de la morale.

Il s'agit explicitement d'une faute majeure : elle entraîne la fureur de Moïse mais aussi celle de Dieu. C'est tout le ***chapitre 32 de l'Exode*** qu'il faut ici relire, qui donne ici une partie des clés :

La faute réside non tant en ce que l'on se serait fait une image du divin mais très précisément en ceci qu'on aura pris la représentation pour la chose, divinisé l'icône. Deux versets sont ici nécessaires pour que l'objet de la faute soit explicite : le peuple demande bien à Aaron de lui *faire un dieu* ; Dieu quant à lui évoque la corruption, une défaillance morale donc, résidant dans le fait de se prosterner devant l'idole, devant une représentation.

C'est en ce glissement, du moyen vers la fin, que réside la faute. L'image, le signe, ne valent que pour ce vers quoi ils renvoient, ne valent que pour le chemin à quoi ils sont invite. Ils constituent en eux-mêmes un appel. Dès lors qu'on les prendrait pour des entités en soi, indépendantes, pour des réalités et non plus pour de simples représentations, pour des êtres pesants de valeurs intrinsèques et non plus simplement pour des symboles, alors il y aurait faute.

Le symbole est fait pour être jeté - le terme en son étymologie le dit explicitement : σύμβολον, jeter avec, est un tesson de poterie brisée en deux, servant de signe de reconnaissance ou partagé entre les deux parties d'un contrat comme signe d'authentification. Autant dire qu'une fois reconnues, les deux parties contractantes n'ont plus besoin du symbole et, dès lors, le jettent. Le signe dit ainsi l'écart que l'on cherche à réduire, certes, mais cette distance d'abord : on ne cherche à relier que ce qui est séparé. Le signe - qui est un appel - est la marque de ce lien qui se veut resserrer. On comprend mieux la faute en ce qu'elle distingue ce qu'au contraire l'on veut nouer.

*Moïse retourna et descendit de la montagne, les deux tables du témoignage dans sa main; les tables étaient écrites des deux côtés, elles étaient écrites de l'un et de l'autre côté. 32.16 Les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables.*

On comprend mieux l'insistance mise dans ces versets à souligner que les tables de la loi furent écrites de la main de Dieu lui-même. Nulle médiation ici - elle sera le fait, plus tard, de Moïse en sa mission de prophète - le texte ici donné n'est pas symbole d'un sens ; il est le sens lui-même. Il n'est pas une image, une représentation mais la Parole vivante, en elle-même sans qu'aucun écart ne se puisse imaginer entre ce qui est écrit et ce qui voulut être dit. C'est la même idée qui se dégage de ces *tables écrites des deux côtés* : de quelque point de vue où l'on se situe, de quelque perspective que l'on se prévale, elles donnent à voir et à entendre la même chose ; la même parole. Alors que la finitude humaine condamne à ne pouvoir jamais entendre et voir que d'un seul point de vue parmi tous ceux, infinis, possible, voici texte qui ne saurait se prêter à nulle interprétation parce qu'il les contiendrait toutes ; voici, devançant par avance les récriminations d'un ***Socrate*** à l'endroit de l'écriture, une parole non pas sans auditoire parce qu'elle est a tous d'emblée, non pas sans mémoire parce qu'elle englobe d'un seul tenant passé, présent et futur, non pas faible de ne pouvoir résister à l'interprétation de tout un chacun mais s'imposant au contraire à tous ; non pas morte mais vivante.

L'écho de la parole créatrice originaire. Ce même doigt qui représente chez Michel Ange l'acte créateur lui-même. Ce qui ne saurait être un hasard.

On comprend mieux également cet étrange dialogue où Moïse tente de tempérer la colère divine et de le convaincre de ne pas abandonner son peuple. Ce qui, dans ces lignes semble l'emporter ce sera, précisément, que Dieu eût appelé Moïse par son nom ; au même titre qu'il lui avait donné le sien - *Qui est* !

*Moïse dit à l'Éternel: Voici, tu me dis: Fais monter ce peuple! Et tu ne me fais pas connaître qui tu enverras avec moi. Cependant, tu as dit: Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce à mes yeux. 33.13 Maintenant, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, fais-moi connaître tes voies; alors je te connaîtrai, et je trouverai encore grâce à tes yeux. Considère que cette nation est ton peuple. 33.14 L'Éternel répondit: Je marcherai moi-même avec toi, et je te donnerai du repos. 33.15 Moïse lui dit: Si tu ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais point partir d'ici. 33.16 Comment sera-t-il donc certain que j'ai trouvé grâce à tes yeux, moi et ton peuple? Ne sera-ce pas quand tu marcheras avec nous, et quand nous serons distingués, moi et ton peuple, de tous les peuples qui sont sur la face de la terre? 33.17 L'Éternel dit à Moïse: Je ferai ce que tu me demandes, car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par ton nom. 33.18 Moïse dit: Fais-moi voir ta gloire! 33.19 L'Éternel répondit: Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je proclamerai devant toi le nom de l'Éternel; je fais grâce à qui je fais grâce, et miséricorde à qui je fais miséricorde. 33.20 L'Éternel dit: Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. 33.21 L'Éternel dit: Voici un lieu près de moi; tu te tiendras sur le rocher. 33.22 Quand ma gloire*

*passera, je te mettrai dans un creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé.*
*33.23 Et lorsque je retournerai ma main, tu me verras par derrière, mais ma face ne pourra pas être vue.*

*Trouver grâce à ses yeux et connaître par son nom* : deux termes qui paraissent équivalents et, par deux fois, conduisent Dieu à changer de posture : en ne brisant pas la nuque de ce peuple - la référence à la nuque raide intervient par deux fois en 32.9 et 33.5 - et en montant avec lui vers la Terre promise.

Celui qui est appelé est nommé ; est, stricto sensu, désigné et porte le sceau du divin. Il se détourne de son chemin, sort de la masse dont à présent il se distingue. On comprend bien qu'ici nommer revient à reconnaître et est le signe même de ce *trouver grâce* que l'on retrouve à plusieurs reprises dans ce passage.

Quelle est alors la différence entre le signe qui est appel et celui qui est phantasme, fantôme, idole ? Car qu'est-ce qu'un fantôme sinon une simple image, une illusion, en tout cas une forme sans matière ?

C'est un autre passage qui en donne la mesure, celui où Dieu désigne Moïse comme son porte-parole, son prophète et où ce dernier semble résister en arguant de sa bouche embarrassée : il était effectivement bègue. Est tout à fait significative ici la colère divine qui s'accompagne néanmoins d'une recommandation.

Cette colère dit l'injonction à ne pas confondre moyen et fin, outil et objectif à atteindre grâce à celui-ci. Ce qui importe ici c'est que la Parole soit transmise au peuple en toute fidélité. Que Dieu confirme qu'il sera avec sa bouche et lui indique quoi dire, souligne, avant la transmission de la loi écrite, mais comme elle, qu'il s'agit d'une Parole vivante, presque sans relais, sans interprétation.

*Moïse dit à l'Éternel: Ah! Seigneur, je ne suis pas un homme qui ait la parole facile, et ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier, ni même depuis que tu parles à ton serviteur; car j'ai la bouche et la langue embarrassées.*
*Qui a doté l'homme d'une bouche? Qui rend muet et sourd, clairvoyant ou aveugle? N'est-ce pas moi, Yahvé?*
*Va maintenant, je serai avec ta bouche et je t'indiquerai ce que tu devras dire.*
*Moïse dit encore: "Excuse-moi, mon Seigneur, envoie, je t'en prie, qui tu voudras." La colère de Yahvé s'enflamma contre Moïse et lui dit:*
*"N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le lévite? Je sais qu'il parle bien lui: le voici qui vient à ta rencontre et à ta vue il se réjouira en son cœur. Tu lui parleras et tu mettras tes paroles dans sa bouche, et je vous indiquerai ce que vous devrez faire. C'est lui qui parlera pour toi au peuple; il te tiendra lieu de bouche et tu seras pour lui un dieu. Quant à ce bâton, prends-le dans ta main, c'est par lui que tu accompliras les signes."*
*Ex 4, 9-17*

Au même titre qu'est une corruption d'adorer l'image plutôt que le Dieu qu'elle est supposée représenter, au même titre serait une faute que de reconnaître le messager plutôt que le message

qui est offert. La bouche est un facilitateur, comme l'image ou le graphe ; n'est qu'un moyen qui ne saurait être confondu avec une fin en soi. En l'occurrence Moïse est ici un facilitateur, en sa fonction de prophète : il est une bouche, qui peut même se donner une autre bouche pour relayer mais il n'est qu'une bouche. Regimber comme il le fait ici revient pour le moyen à se poser pour autre chose que pour un simple intermédiaire. Seul Dieu est principe et fin, alpha et omega ; l'homme, lui, au mieux ne peut tenir que la position intermédiaire.

## 24 Du signe au commandement

Ce qu'on en peut tirer qui engage à la fois une théorie du signe, une compréhension de la mission de prophète et surtout une véritable théorie du mal tient très exactement à cette configuration si particulière d'un dialogue où Dieu fait monter Moïse jusqu'à lui après avoir fait le chemin inverse mais où cet appel ne vaut pour Moïse que pour une descente qui soit une fondation, celle d'une cité ; celle d'un peuple mais plus essentiellement une élection.

On peut en décliner plusieurs axes :

- *l'intermédiaire ne décide pas de sa place* ou de son rôle. Ne le peut ni de son acceptation ni de sa dérobade. Le moyen décidément n'est qu'un moyen.
- *l'appel vaut ordre de mission.* Il ne s'agit pas exclusivement d'un signe de reconnaissance mais bien plutôt d'une injonction à se mettre au service. On remarquera ainsi que c'est un ange qui aiguise la curiosité de Moïse et lui fait quitter son chemin mais que c'est au contraire Dieu qui lui parle directement. Ici encore l'ange - l'intermédiaire, le messager - ne sert que de facilitateur. L'originalité de la tradition prophétique consiste précisément dans le fait que ce n'y est jamais l'homme qui a l'initiative mais au contraire toujours Dieu : nulle mise en condition, nul rite extatique qui permette de s'exhausser à hauteur du divin. C'est Dieu qui exhausse, en nommant ; en appelant.
- *l'appel est un don* qui s'entend comme une invite à se donner : grâce, il l'est parce qu'il n'attend rien en retour - il est à proprement parler gratuit. Néanmoins parole à quoi l'on ne saurait se soustraire. Ce qui est appelé ici c'est un dévouement total, une mise à disposition entière - l'obéissance c'est-à-dire aussi l'écoute. L'appelé n'est pas invité à agir en vue d'une fin extérieure, en espérance d'une quelconque rétribution mais, dans ce subtil dialogue où chacun s'appelle de son nom, à assumer sa rôle - comme une action de grâce.
- *la nuque raide*, supposée caractéristique du peuple juif, est le signe ambivalent d'une résistance coutumière à obéir, à écouter, mais, partant, l'est aussi du libre arbitre. s'il y a bien une histoire entre le Créateur et sa création, c'est que cette dernière n'était pas écrite d'avance et que les carrefours se multiplient qui lui font prendre une tournure inédite. La Parole peut ainsi ne pas s'entendre, en tout cas mal s'entendre et être interprétée ou bien encore être entendue mais ne pas être suivie. Mais vivante elle est omega en même temps qu'alpha : créatrice, elle est vivante parce qu'elle impose d'être vécue ; elle est ainsi en même temps une finalité. Les recommandations que transmet Moïse sont multiples et très

détaillées ; elles forment un véritable cadre législatif, un ensemble cohérent de prescriptions rituelles et sociales qui constituent l'architecture de la cité à venir à quoi il ne manque qu'une terre vers quoi ce peuple se voit, nonobstant sa faute, invité à monter.

- *il y a faute sitôt que le moyen se targue de jouer son propre rôle,* bref, s'érige en fin. C'est donc le cas pour Moïse quand il regimbe à l'idée de porter la parole divine ; c'est aussi le cas pour l'icône qui appelle à être vénérée pour elle-même, s'interposant ainsi devant la divinité qu'elle est pourtant supposée représenter. Ce qui me paraît être une règle morale absolue ; fondatrice. Elle permet de comprendre l'insistance du Christ lui-même à ne pas substituer sa volonté à celle du Père ; elle permet surtout de faire le tri d'entre les actes qui ne sont que des moyens, des techniques de ceux qui, gratuits, révèlent le service. L'appel entend le service d'une cause et ne saurait en conséquence être instrumentalisé. Cette règle peut s'entendre de deux manières qui soulignent les deux aspects de toute faute : ou bien l'intermédiaire, cessant de remplir son rôle de transmetteur, se met à jouer à son propre profit et alors il cesse d'être un traducteur pour devenir à proprement parler un traître ; son action de moyen devient ainsi une fin en soi ; ou bien il instrumentalise ce qui était une fin en soi pour le transformer en moyen en vue d'une fin qui lui soit propice. En vérité, l'un de va jamais sans l'autre. La faute réside donc bien dans cette inversion des positions.

> *32.25 Moïse vit que le peuple était livré au désordre, et qu'Aaron l'avait laissé dans ce désordre, exposé à l'opprobre parmi ses ennemis. 32.26 Moïse se plaça à la porte du camp, et dit: A moi ceux qui sont pour l'Éternel! Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent auprès de lui. 32.27 Il leur dit: Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël: Que chacun de vous mette son épée au côté; traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son parent. 32.28 Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse; et environ trois mille hommes parmi le peuple périrent en cette journée.*

- *la sanction de la faute* n'en est pas moins forte : la corruption de ce peuple se paie de morts. A l'appel de dieu répond celui de Moïse à se placer à ses côtés : appel est synonyme de choix décisif. Il peut paraître étrange - et ça l'est - que d'un même mouvement qui instaure le commandement Tu ne tueras point, la fondation débute par la mise à mort de trois mille hommes. Ce peut paraître étrange mais pas moins que cette colère divine qui se termine par un repentir après les suppliques de Moïse ; mais pas moins que ce livre de la vie dont il est fait mention jusque dans l'Apocalypse. Il y a décidément quelque chose d'irréversible dans l'appel.

- *Ce livre où sont consignés les noms des vivants*, et des appelés parmi eux, est la forme même que prend l'Alliance, celle de la loi et non justement de l'arbitraire : l'écrit n'est donc pas un affaiblissement mais une consécration de la Parole. Il est le don de l'Alliance avec ce *Dieu*

*miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, 34.7 qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération !* (34.6) Ce livre est la loi. On pourrait y voir la manifestation antique de cet adage qui veut que la justice soit la monopolisation de la violence légitime. Il y va pourtant de bien autre chose ; de bien plus grave. Au delà du pardon, il y a bien quelque chose qui relève du Mal absolu pour justifier ainsi la mort, bien plus profond que la défaillance ou les manquements, le refus de nommer, la non reconnaissance.

## 24.1 Qu'est ce que commander ?

On sait que les dix commandements ont reçu deux formulations (*1*) : quelque soit la numérotation des premiers, et, en particulier, que l'on considère le premier comme un simple préambule, ou comme un commandement à part entière, il faut bien constater que c'est bien la vénération d'un Dieu unique qui est ici prescrite et, par conséquent, l'idolâtrie proscrite. Il n'est pas faux que l'une implique logiquement l'autre mais n'est pas nécessairement anodin que le texte prît la peine de les distinguer. En tout cas les premiers engagent les relations de l'homme à Dieu.

Un dieu qui se présente comme jaloux ce qui ne donne à la dénomination une dimension psychologique négative que si l'on entend le terme dans son acception courante. En réalité jaloux avant de désigner une passion exclusive et ombrageuse, signifie un attachement vif. Si la théologie l'entend comme le fait d'un Dieu *qui veut être aimé et servi sans partage*, c'est plutôt du côté du grec qu'il faut l'entendre - ζηλος bouillonnement, ardeur, zèle - et du latin qui par zelosus entend amour et prévenance. Certes, en mauvaise part le terme évoque émulation, rivalité et jalousie mais ceci aurait-il un sens de l'entendre ainsi s'agissant de dieu ?

Alors, oui, sans doute faut-il considérer le premier des commandements

Commander en latin (de mandare) a le sens d'ordonner mais aussi de confier et il est bien vrai que si commander suppose autorité, il indique bien aussi l'autorité que l'on possède à obtenir l'exécution d'un acte que l'on a ordonné. Le grec utilise αρχη que l'on retrouve dans archonte qui désigne les dirigeants politiques de la cité, mais aussi archaïque ou encore architecture etc. Le terme signifie ce qui est en avant et donc à la fois ce qui est premier dans l'ordre du temps et donc le principe, l'origine mais aussi le commandement, le pouvoir.

Il y a quelque logique à voir ces deux sens voisiner dans le même mot : après tout, commencer absolument un série causale n'est-ce pas en être la cause pleine et entière ? n'est-ce pas commander au déroulement des choses. Celui qui est au commencement, qui est devant - que l'on retrouve

jusque dans les rituels protocolaires actuels - est bien celui qui a le pouvoir, qui commande aux choses. Le *au commencement* - Ἐν ἀρχῇ - que l'on retrouve aussi bien dans la *Genèse* que dans le *Prologue* de Jean conserve quelque chose de cette ambivalence puisqu'après tout s'en suit presque immédiatement l'impératif *Que la Lumière soit !* La tradition des Septante évoque le δεκάλογος - le *Décalogue* plutôt que les commandements - elle n'a évidemment pas tort ; pour autant ces paroles s'énoncent bien sous la forme de l'impératif.

Il n'y a donc pas à s'étonner que les premiers commandements envisagent les rapports que l'homme se doit d'entretenir avec le divin quand seuls les derniers règlent les rapports entre les hommes eux-mêmes. La relation à Dieu est au fondement, donc en premier : elle est pour cette raison même impérative.

On pourrait évidemment envisager la question d'un point de vue historique en rappelant que l'originalité du judaïsme consista précisément en l'invention du monothéisme et que, par voie de conséquence, toute idolâtrie reviendrait inexorablement à une régression vers le polythéisme ambiant. S'affirmer dans une relation exclusive avec un Dieu unique revient effectivement à s'affirmer en tant que juif et il faudrait être aveugle pour ne pas constater que cette affirmation prend un sens historique précis ; politique. Y affirmer Dieu revient à affirmer la Cité ; à revendiquer la légitimité de la Terre Promise.

Je gage cependant que la question a un sens bien plus profond, archaïque, précisément, où se jouent tant la métaphysique que la morale.

*Morale*, parce que le Décalogue se présente finalement, avant même les prescriptions détaillées qui suivront et que résument assez bien les 613 mitzvot, comme principe même de la loi. Au même titre qu'une constitution est la loi de la loi qui règle le rapport entre les pouvoirs et que son éventuel préambule en souligne la philosophie implicite (3), le Décalogue peut être entendu comme indiquant le principe des principes, la conception implicite de la loi. Il en est l'axiome. Il en a la valeur - portée universelle - et la place de principe - non démontré ni démontrable mais constitue la condition de possibilité de tout le reste. A proprement parler, il commande tous les autres commandements.

> *Il n'y a pas d'archë pour le commandement, car c'est le commandement lui-même qui est l'archë - ou qui, à tout le moins, est dans le lieu de l'origine.*
> *Agamben, p 20*

Agamben a raison : il n'y a pas de fondement au commandement parce qu'il est le principe même ; le commandement est origine. Sans doute faut-il en tirer toutes les conséquences : l'axiome c'est ce

qui pèse, qui importe, qui a de la valeur - αξιος. Ce qui se pose, à l'origine, et donc s'impose. L'a-t-il encore quand il se propose de confronter une ontologie de l'esti à une ontologie de l'esto ? Il est exact en tout cas que depuis Aristote, toute la tradition philosophique a laissé de côté tous les énoncés non apophantiques. L'impératif qui ne se prononce pas sur l'existence ou non de l'aspect du réel qu'il désigne, ne décrit ni ne nie un état des choses et renvoie à un devoir être et non à un être. Rien d'étonnant alors que Kant en fasse le fondement de sa morale ou qu'on le pense comme principe du Droit.

*Métaphysique* aussi. A bien y regarder le discours qu'Austin nomme performatif ne dit rien sur notre rapport au monde mais nous commande d'en entretenir un comme si le lux fiat signifiait non pas qu'il y ait de l'être mais *sois au monde*. Ce qui signifie ici sois à Dieu. On comprend mieux alors le zèle dont Dieu se prévaut : il est tourbillon, donation constante de puissance, de lumière et de force. Être à Dieu, se mettre en heureuse disposition devant ce déversement de puissance revient justement à passer de la puissance à l'acte, à investir le monde - occuper la Terre Promise - à l'organiser et en cité à poser le rapport à l'autre. Ontologie du commandement ? en tout cas discours du passage à l'acte. Le monde en réalité commence avec l'interdit de l'arbre de la connaissance : au commencement, le commandement parce que c'est commander que de commencer.

Il y a plus néanmoins : il s'agit d'une représentation exacte du passage à l'acte. Il s'opère sous la forme de la délégation - ce qu'après tout dit aussi *commander*. Même quand il agit, organise et crée, l'homme ne fait jamais que suivre la voie qui a été tracée pour lui ; il écoute, obéit, exécute. Ultime ambassadeur de la volonté divine, mais seul aussi à regimber, l'homme ne subsiste que lorsqu'il soumet sa volonté à la puissance divine.

## 24.2 Reconnaître, nommer

A y bien regarder, les textes prophétiques pas plus du reste que les Évangiles ne donnent de réelle connaissance ni sur Dieu lui-même ni sur ce qui se passe ou a pu se passer dans les sphères divines. Mises à part l'existence des anges (près de 400 références) et la mystérieuse révolte des anges, rien et il faut attendre l'Apocalypse pour en savoir un peu plus sur *ces choses cachées depuis la fondation du monde*. Qu'existent autour de la sphère divine d'autres êtres, tous les textes le suggèrent mais tout au plus, outre parfois leurs noms (Gabriel, Michel etc) ou leurs qualités (chérubins, séraphins, archanges ...) y apprend-on qu'ils sont messager ce que tant le terme grec ἄγγελος qu'hébreux דאלמ signifient.

La révélation est ainsi moins un acte de connaissance que de reconnaissance. Elle nomme et se nomme, elle appelle - et parfois révoque - elle sauve et parfois perd mais elle dit assez peu sur le

divin, tout ou presque sur les rapports que l'homme doit entretenir avec dieu et les hommes entre eux. Ce que souligne assez ben l'impossibilité pour l'homme de soutenir le regard de Dieu. Visible, presque jamais et encore que de dos, et encore que pour ceux qu'il a élus, Dieu néanmoins se nomme, établit une alliance. et en quelques rares occasions se laisse fléchir. C'est dans ce dialogue que débute l'histoire et l'humanité. Même si cette reconnaissance ne l'est pas à parité c'en est une néanmoins ; d'où les signes, le nom ; l'appel.

## 24.3 Retour au signe : les leçons d'un échec

*Signe*, plutôt que miracle comme le traduit Segond, σημεῖον désigne la marque, la preuve, le présage ou le prodige venu d'en haut. Au reste, σημα désigne tout trait distinctif et pas exclusivement l'augure ou le présage et ainsi tout sceau dont on marque un être ou un objet en signe distinctif de reconnaissance.

Voici l'une des traces les plus anciennes de ce qu'on appela un peu trop hâtivement la pensée magique et qui atteste combien toute représentation du monde obéit toujours au principe de cohérence : avant le règne du déterminisme des philosophes, celui des signes, ceux dont Dieu avait marqué les objets comme autant de repères par où se mouvoir - convenances, ressemblances, proximité, émulation. Ce signe n'est pas nécessairement un miracle, et peut n'être qu'un trait physique : il est clair qu'en tout cas que nul ne peut approcher du divin sans en être marqué - visiblement. Ainsi quand après quarante jours Moïse redescendit de la Montagne, il parut au yeux de tous le visage *rayonnant* (Ex, 34, 29)

Oui, l'appelé porte la marque, le sceau du divin : encore faut-il le voir. Mais le voir, de loin ; toujours.

> *Il nous a aussi rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue, mais l'esprit vivifie*
> **2Cor, 3, 6**

Mais signe qu'on peut ne pas *voir*. Mais ici qu'est-ce donc que ne pas voir, ne pas reconnaître le signe ? L'épopée christique en désigne la figure extrême qui se solde par la mise à mort. C'est récuser le message en éliminant le Messager. C'est peut-être s'en tenir à la *lettre qui tue* quand l'esprit vivifie ... γράμμα - d'où nous avons tiré grammaire mais aussi graphe - désigne d'abord la lettre, tout caractère gravé dans le bois; la cire, la pierre. γραφω, écrire, signifie d'abord creuser, graver. Nous voici au cœur même de cette théorie des signes qui ne veut pas oublier qu'ils ne sont jamais que symbole d'un sens et exigent, plus ou moins explicitement, qu'ils fondent leur rapport au réel (d'où le serment). Prendre le mot pour la chose, vénérer le signe plutôt que ce qu'il représente n'était ce pas la faute même de l'épisode du veau d'or ? ἀποκτέννει dit le texte : tuer mais au sens de mettre à

mort, exécuter condamner à mort. Le signe, abandonné à lui-même est accusateur. C'est une leçon qu'après la Passion, on ne peut oublier, qui l'illustre si parfaitement. Ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard que Segond traduise signe par miracle- ce qu'il n'est pourtant pas.

La voûte céleste parfois s'entrouvre ce qui ne va jamais sans tapage ni tonnerre ou éclair. L'infini ne saurait percer le fini du monde sans en même temps le faire craqueler. Le message passe dans la nuée et dans cette partie médiane de la ligne, au mitan de la voûte, transite l'Incarnation ou l'Apothéose.

L'homme est être qu'on appelle, que l'on rappelle à ses devoirs ou à ses origines.

L'appel est la confrontation de la grâce et de la pesanteur quand cette dernière se fait trop exclusive, trop envahissante. Chez Platon, déjà, la réminiscence représentait cette force qui incite à se retourner et à sortir de la caverne. Être au monde c'est toujours courir le risque de l'oubli. Est-ce un hasard si l'une des flexions d'appel soit rappel qui est lutte contre l'oubli ?

En réalité appel et vocation ont partie liée : ce que l'on comprend vite quand on prend soin d'écouter ce que les mots ont à nous dire.

Quand la voix perce du ciel ceci ne va jamais sans ombrage :

C'est à peu près la même chose quand sonne l'heure de la fin :

> *Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres sur toute la terre.*
> **Mt, 25, 45**
> *(...) Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent,*
> **Mt, 25, 52**
>
> *Après ces immortels travaux, et un jour qu'il assistait à une assemblée, dans un lieu voisin du marais de la Chèvre, pour procéder au recensement de l'armée, survint tout à coup un orage, accompagné d'éclats de tonnerre, et le roi, enveloppé d'une vapeur épaisse, fut soustrait à tous les regards. Depuis, il ne reparut plus sur la terre. Quand l'effroi fut calmé, quand à l'obscurité profonde eut succédé un jour tranquille et pur, le peuple romain, voyant la place de Romulus inoccupée, semblait peu éloigné de croire au témoignage des sénateurs, lesquels, demeurés près du roi, affirmaient que, pendant l'orage, il avait été enlevé au ciel. Cependant, comme si l'idée d'être à jamais privé de son roi l'eût frappé de terreur, il resta quelque temps dans un morne silence. Enfin, entraînés par l'exemple de quelques-uns, tous, par acclamations unanimes, saluent Romulus, dieu, fils de dieu, roi et père de la ville romaine. Ils lui demandent ; ils le conjurent de jeter toujours un regard propice sur sa postérité. Tite Live, Ab urbe condito, 1, 16*

A Rome, ce sont les dieux qui élèvent Romulus et c'est le sens précis qu'a apothéose ; à Jérusalem ce sont les hommes qui précipitent la fin et il s'agit d un retour au Père. Mais, dans les deux cas, orage, ténèbres et ici, en plus le voile déchiré comme pour mieux marquer la rupture. A la gloire aveuglante de la théophanie, répond l'ombre de l'absence, de celui qui s'éloigne ... Jamais plus qu'en

cet instant-ci le ciel ne cessa d'être cette lumière par où avaient filtré espérance et promesse pour se transformer en cette chape immense d'où suintait la menace. L'auréole ici et là, la glossolalie marqueront les rares élus qui demeurent.

Le silence, implacable, s'abat, ne resteront plus qu'exégèses et théologies.

Reste le temps du Jugement.

Il faut peut-être reprendre la leçon de l'épître *aux Corinthiens*, cette impuissance des juifs à voir les signes ; cette incapacité des grecs à faire de leur philosophie une voie vers dieu. A comprendre cette double impasse. A saisir cette volte-face entre sagesse et folie. Il faut peut-être reprendre la leçon de l'Apocalypse qui est le seul texte à véritablement mériter le nom de prophétie pour ce qu'il annonce ce qui adviendra, comprendre surtout pourquoi c'est ce texte-ci qui clôt le Nouveau Testament

## 25 Abandon

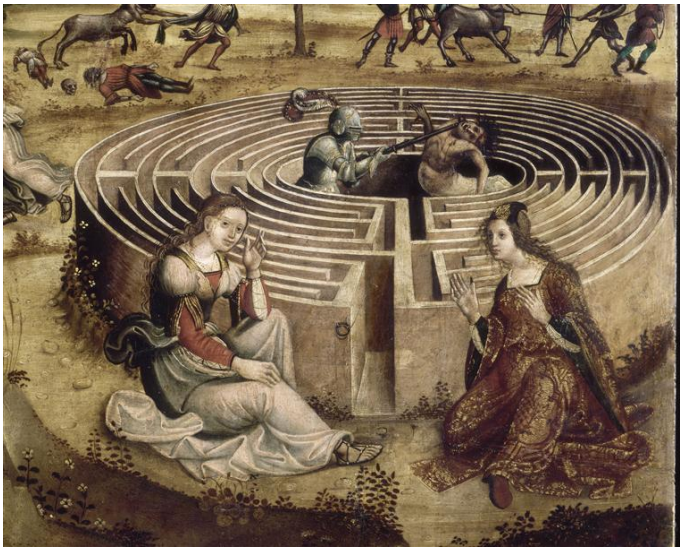
Pourquoi ai-je retenu ce petit passage d'un documentaire sur Serres, plutôt qu'un autre ? Au reste, pourquoi retins-je d'abord arrachement avant de réaliser que c'était d'abandon dont il parlait ?

Pourquoi d'ailleurs évoque-t-il mon amour pourquoi m'as-tu abandonné quand ma première pensée à ce mot serait plutôt le *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* de ***Mt, 27,46*** ?

Abandon : l'étymologie est complexe mais a voir avec ban et le fait de faire signe. Abandonner c'est signifier la mise au ban, le bannissement. Matthieu écrit ἐγκατέλιπες qui évoque la même idée : être cerné mais au dehors ; n'avoir pas d'issue dans l'exclusion qui vous est imposée.

C'est chose triviale que d'évoquer le traumatisme de la naissance qui est arrachement à une fusion primitive, on le sait, mais en même temps qu'abandon, la condition même de la constitution de l'individu. Ce qu'il y a ici de négatif est dépassé dialectiquement : la négation que porte individu est éminemment positive. L'essentiel n'est peut-être pas ici mais dans la prégnance de ce que l'on abandonne qui vous marque en creux et de la répétition tout au long de nos existence de cet abandon primitif. Abandonnons-nous ou sommes-nous au contraire abandonnés ? Il n'est pas impossible que ceci revienne au même d'où surgit l'entêtant sentiment de solitude qui nous fait si rarement et si mal pouvoir lever la forteresse qui nous sépare des autres ; du monde. Ce moi, haïssable quand il se pique d'être au centre, est à ce point isolé, loin de tout et tous, incapable de

rien échanger véritablement de ce qui le touche, l'affecte et le fait se mouvoir, on l'imagine tellement mal pouvoir délaisser quelque lieu que ce soit de n'être finalement de nulle part. Quoi lui est-il lié ? rien peut-être, jamais, sinon cette nostalgie originaire d'une fusion vite déchirée dont nous serions le surgeon. Qu'elle prît la forme de l'expulsion initiale qu'on nomme naissance, ou de celle punitive qui chassa de l'Eden, comment oublier qu'il ne fut de fondateurs qui ne fussent initialement des enfants abandonnés (Moïse ; Romulus et Rémus) ; un abandon, certes, que nous reproduisons en quêtant conjoint à l'extérieur de la tribu, ou en le délaissant en dépit de la promesse faite. D'Œdipe qui transgresse l'interdit majeur, même sans le savoir, à Ariane que Thésée délaisse en dépit de la promesse faite, il y a toujours dans l'abandon quelque chose de la faute, de la trahison - et donc de la culpabilité ; quelque chose qui souffre ou fait souffrir autant au sens de la douleur qu'il suscite ou de la béance qu'il révèle.



Ariane a trahi les siens de permettre à Thésée d'en finir avec le Minotaure et de sortir indemne du labyrinthe et ne reçoit rien en retour qu'une promesse qui ne sera pas tenue. Œdipe, lui, brave les dieux, le mystère, le sphinx, et conquérant téméraire mais est défait nonobstant. Et que dire de Rhéa Silvia, enterrée vivante pour sanction d'un viol subi ? à la fois abandonnée et contrainte à l'abandon de ses propres enfants ; seule; figure innocente et angoissée de la fondation ? Comment, au reste, oublier que ce fut l'une des ultimes mots écrits à Cosima Wagner par Nietzsche dans sa crise de folie : *Ariane, je t'aime !*

Imaginaire ou réel, l'abandon ne va pas sans une faute initiale, une malédiction proférée. Culpabilité et abandon marchent de concert. L'enfant abandonné finira toujours par se supposer une indignité qui justifiât son délaissement d'où la quête effrénée des origines ... Pourtant d'abandonnés, nous finissons tous par être un jour un abandonneur : Levi-Strauss nous a appris que l'interdit de l'inceste ne signifiait pas autre chose que l'obligation pour chacun qu'aller fonder ailleurs sa descendance ; la modernité, sous la forme de la mondialisation, que nous sommes condamnés à la transhumance systématique au point de ne plus pouvoir dire je suis d'ici mais seulement je suis parti d'ici pour aller ... partout, n'importe où ; ailleurs. La flexibilité à quoi le dogme libéral nous invite ou contraint prend les formes insolites de l'instabilité, de l'insécurité,

réelle ou ressentie, dans nos vies intimes autant que professionnelles : nous ne savons plus que très mal maintenir des groupes sociaux stables ou pérennes ; nous ne savons plus faire bloc ou groupe, ou alors que très temporairement comme si l'individualité avait tout balayé et que nous ne dussions plus rien échafauder que sur le sable de nos propres incertitudes.

La mythologie grecque est pleine de ces récits de traîtres qui changent de camp, se retournent contre les leurs : Coriolan bien sûr ; Moïse eût pu l'être s'il ne fût confronté soudainement à ses origines mais dût néanmoins - choix tragique - choisir qui de sa famille native ou d'adoption il allait (fallait ?) renier.

Mais le traître, on le sait, est un traducteur. C'est un passeur. Le traître de haut vol joue son propre jeu, s'installe à califourchon sur la relation, la bloque et la fait jouer à son propre profit. Il change peut-être de camp mais ne sert personne ; personne d'autre que lui. La trahison a partie liée avec le mensonge. L'abandon pas toujours ; souvent avec le silence, plutôt, et la lâcheté.

*Il peut paraître surprenant que le grec utilise le même terme - προδοσια - pour désigner à la fois l'abandon et la traîtrise ? Que le latin avec* **traditor**, *tiré de* **trado** *- abandonner, laisser mais aussi enseigner - fassent ainsi le lien avec la transmission et donc le don ? προδοσια renvoie effectivement à δοσις - l'action de donner ou ce que l'on donne ou confie et au verbe διδομι : donner. Le traître - προδοτης - c'est celui qui donne par avance. Le verbe est révélateur surtout quand il se présente ainsi avec le préfixe pro : donner, offrir, servir, mais aussi livrer, donc produire, avec pro : payer d'avance ; trahir, livrer.*

Trahir d'une certaine manière c'est contrefaire le don non seulement parce qu'il serait intéressé - les fameux trente deniers - mais surtout parce qu'il serait redoublé. Au centre de la polysémie, au cœur de l'ambivalence, l'abandon et la traîtrise disent la même position qu'occupent symbole et diable, sur ce canal qui me relie à l'autre ; au monde. Ce que l'on donne ainsi c'est ce que l'on délaisse, livre aux chiens, abandonne. L'abandon n'est pas ainsi simplement le contraire du don - ce après tout à quoi l'on nous invite avec tant d'insistance ***1*** - c'est son simulacre que souligne assez bien le dédoublement en d de διδομι.

Il n'est pas d'aller sans retour on l'a écrit à maintes reprises, et l'on ne peut ainsi relier que ce qui est séparé ; distinct en tout cas. Si dans la tradition biblique, la création se présente comme une projection hors de soi de lumière, que celle de l'homme à son tour se signale par une très rapide expulsion de l'Eden, on le peut comprendre d'autant mieux comme un don qui autorise le monde et l'humain d'exister, en tant que tel, d'être posé hors de, comme une individualité, que la distance est immédiatement compensée par le lien de la Parole. La distance n'y vaut jamais séparation ;

l'expulsion n'y est jamais abandon mais au contraire appel.

Alors oui, le don est un mouvement double qui suppose un récipiendaire autant qu'un donateur et, ainsi, leur distinction : je ne puis donner qu'à condition, d'un même mouvement, d'à la fois mettre l'autre à distance, dans la position de qui reçoit, et de me l'attacher. L'abandon est l'impossibilité voulue de ce lien ; de ce retour. Il est acte unilatéral, qui nie l'autre plutôt que ne l'affirme, en le délaissant, au ban, comme ce qui peut être à n'importe quel moment et par n'importe qui, saisi, possédé, broyé. Qui donne, à sa façon, expulse mais continue de nourrir sollicitude à celui qu'ainsi il met à distance, tient en respect. A l'inverse, qui abandonne, ne nourrit plus qu'indifférence - et je tiens pour particulièrement révélateur que l'antonyme du soin que l'on prodigue à l'autre soit précisément cette posture qui cesse de rien distinguer et plonge l'autre dans le marais ou la masse du confus, de l'obscur - du néant. Abandonner revient à ne plus marquer de différence.

Remarquons bien qu'il y a dans le soin que l'on apporte à l'autre, dans le don qu'on lui prodigue, quelque chose de l'ordre du choix, de l'élection qui aime à comprendre pourquoi le latin nommait dilection une des formes de l'amour. Contrairement au politique où l'élection suppose toujours le choix du meilleur, ici, le lien est celui du privilège, d'une préférence marquée qui n'a pas à se justifier.

A bien y regarder la trahison est l'aggravation de l'abandon, son redoublement : non seulement la dilection cesse, mais au contraire d'un lien seulement rompu, il s'inverse, en déni de l'autre. Rien à cet égard n'est plus symbolique que le personnage de Judas. Il mime le service, l'écoute et l'obéissance ; il fait même du geste aimant une arme : le baiser lui aussi choisit, élit ; désigne mais c'est ici pour éliminer.

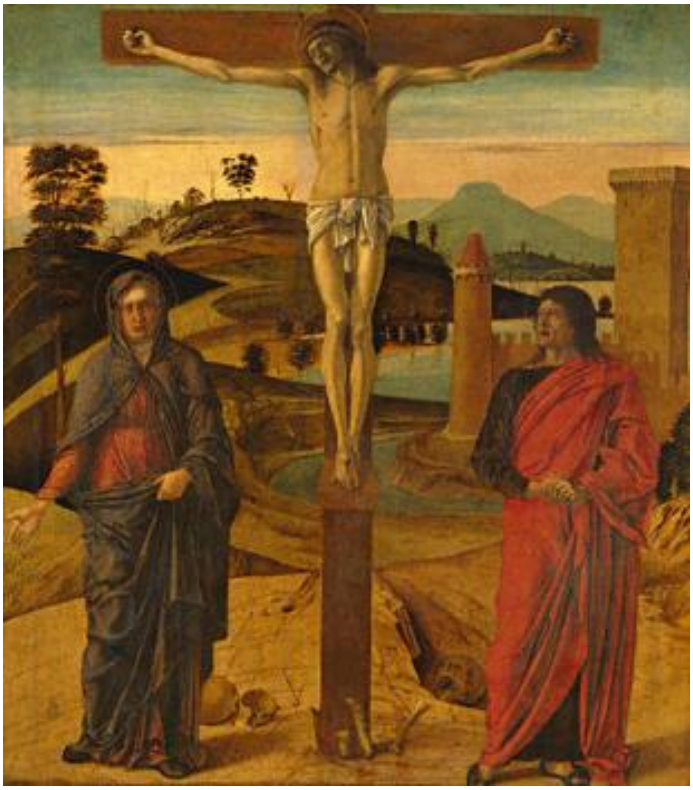
Abandonner se présente sans conteste comme le contraire d'aimer - αγαπαω - et donc l'opposé de la grâce. S'y joue quelque chose de l'ordre de la pesanteur, de cette matière collant aux semelles, qui entrave le mouvement ou l'envol ; qui enserre et enferme et c'est bien après tout aussi ce que signifie ἐγκατέλιπες qu'utilise Matthieu : une descente, une chute qui vous rive, fixe et enserre.

### 25.1 La figure de la mère

Sans doute est-ce la figure de la maternité qui l'illustre le mieux, même si cette icône devait être en même temps ce qui allait entraver la femme en l'affirmation de sa propre liberté. Peut-on ne pas être aimé de sa mère ? imaginer pire crime que celui d'infanticide ou, à l'inverse, de matricide ? que celle qui vous a donné vie, fût en même temps celle qui dénouerait tellement le lien qu'il n'y eût plus qu'indifférence ?

Il m'est arrivé de songer parfois qu'il y eût trois sexes et non pas deux : la mère étant une catégorie à part qui vînt s'y surajouter. En dépit de toutes les préventions que l'on peut nourrir à l'égard de la famille qui mérite bien parfois le *Je vous hais* de Gide ; malgré la constante prévention nourrie à l'égard du possessif que l'on adjoint pour désigner sa progéniture - *mes* enfants - j'imagine malaisément que l'on puisse à ce point rompre le lien d'avec elle que finisse par y prévaloir l'indifférence - car, après tout, même le reniement de ses enfants est encore un lien. Je crois bien, et ai toujours tenu pour ma propre position de père à m'y tenir, à m'y maintenir, que nos enfants ne sont jamais que des hôtes - mais cette restriction n'est ici qu'une forme grammaticale. Non pas des êtres que nous posséderions et sur qui nous aurions droit de vie comme de mort ; non pas des êtres informels qu'il nous échoirait de former au sens où Aristote faisait de la forme ce qui rendait une substance actuelle et non plus seulement virtuelle ; mais des voyageurs de passage que nous nous engagerions à recevoir comme il était de tradition, autrefois, de réserver, toujours, à la table, une place pour le pauvre ou le voyageur. Figure éminente du don, de cet amour du prochain, il y va ici de la dilection, sans doute bien un peu aussi de la prédilection ; bien sûr. Le soin que l'on apporte ici, qui fait l'autre ne plus tout à fait pouvoir demeurer un quelconque, un *indifférent* : celui que les aléas, le destin, la bonne fortune vous présente et dont on s'engage à prendre soin.

C'est vrai, malgré ceci, j'imagine mal que l'on puisse cesser un jour, de se sentir lié à celui qu'un jour, ou pour de nombreuses années, l'on aura reçu chez soi. On ne cesse jamais vraiment d'être mère sans doute ; pas plus que père. La figure de la mère qui s'efface totalement en ses propres inclinations, qui se sacrifierait totalement pour ses propres enfants au point de ne plus chercher à accomplir ce qui de féminin en elle se joue, assurément est-elle excessive à souhait et a-t-elle contribué à entraver la femme sous la mère. Qu'il fût sans doute plus difficile pour une femme que pour un homme de concilier ces deux rôles de parent et d'individu libre, je n'en doute pas une seule seconde ; qu'il appartienne à chacun de se réaliser et que cet effacement, pour ne pas écrire cette négation, que l'on devine aisément sous le paradigme de la maternité, soit effectivement une impasse qui rejoint assez ce que par ailleurs l'on peut écrire de l'abnégation en général, mériterait d'être analysé plus avant **2** ; il n'empêche que l'ambivalence même du terme hôte qui ne vaut qu'au masculin mais jamais au féminin - l'hôtesse est toujours celle qui reçoit et donc donne - indique bien combien la maternité est affaire de don sans retour, pour ne pas parler de parasitage ou d'épuisement. Dans les récits antiques, ce n'est jamais la mère qui est traîtresse mais la fille (Tarpéia par exemple). L'errance, la faute y sont toujours présentées comme la quête du temps, de la richesse voire du pouvoir. Ce qui est patent en tout cas c'est la collusion invariable du pouvoir et de la mort, en tout cas de la violence.



Oui, je crois bien que le refus du temps, du bien, l'affirmation du souci pérenne de l'autre font partie intégrante de la représentation de la maternité et ressemblent à s'y méprendre à l'invite biblique du *Aime ton prochain comme toi-même*.

Comment se construire si celle-là même qui vous accueillit, cesse brutalement de vous regarder sinon avec bienveillance, en tout cas avec sollicitude ? Comment se construire avec, en creux, en absence, comme une boite noire dans laquelle il n'y eût rien, l'image d'une mère distante qui ne portât pas seulement un regard bienveillant mais pas de regard du tout ? Je ne doute pas que ce soit difficile ; indispensable pourtant. Se construire c'est, bien sûr, s'individuer et, pour cela, se mettre à l'écart. Mais il n'est d'écart que par rapport à quelque chose ou quelqu'un. Cet écart suppose un regard. Ceci est vrai de l'enfant comme de la mère : celle-ci ne saurait se résumer au souci de l'enfant, pas plus que ce dernier ne saurait se soustraire à l'impératif de l'ailleurs. Pour autant, il n'est d'affirmation de soi possible que sous le regard bienveillant de l'autre.

Je crains bien que l'abandon réside précisément en ceci : l'absence de regard.

Je me suis longtemps demandé ce qui faisait l'attachement que l'on continuait de nourrir à l'égard de ses enfants et, par entêtement peut-être, par conviction surtout, ai toujours récusé que l'instinct y jouât une quelconque part. Encore moins le devoir. Et surtout pas une quelconque quête d'invraisemblable éternité. ***3*** Je persiste et signe : dans une dimension métaphysique qui, sûrement, nous dépasse, quelque chose de l'ordre de la générosité, du lien noué ; de ce qui se voudrait grâce mais qui est au moins hospitalité. Où nous nous grandissons ; où nous sommes auteurs.

La relation y est sempiternelle. Je ne puis omettre le *Femme, voici ton fils. Et à Jean : Voici ta mère* du Christ sur la croix. La tradition chrétienne y vit l' assomption du rôle de Marie ; j'y vois, plutôt, au delà du soin que le fils a pour sa mère, au delà de la réciprocité de la relation qui en fait son poids, ce que cette transmission implique de gravité. Il n'est pas de relation, et surtout pas celle-

là, qui se puisse ainsi rompre d'un coup de tête ou de destin. Il n'est pas de nœud qu'un jour on tissa, dont nous ne soyons responsables. Ceux-là que nous croisâmes un jour ou longtemps, nous regardent, nous engagent.

## 25.2 Figure céleste

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* de **Mt, 27,46**

Formule terrible, parmi les sept paroles du Christ sur la Croix, pour la faiblesse qu'elle laisse augurer du Fils doutant du Père, ne serait ce que l'espace d'un instant. Peut-on imaginer seulement que ce dieu qui *aima tant le monde* (***Jn,3,6)*** qu'il y envoya son fils, le préféra à ce dernier ? imaginer surtout une quelconque défaillance, que sa divinité semble pourtant interdire, qui lui ferait perdre foi, confiance en son Père .

Pour le comprendre sans doute faut-il revenir en arrière et considérer l'épisode du jardin des oliviers et la triple prière que le Christ adresse à son Père : c'est au fond l'histoire d'un lien qui ici se défait :

- d'avec ses disciples dont il endure la faiblesse, incapables qu'ils sont de veiller ne serait ce qu'une heure

- d'avec sa propre mission dont il entrevoit désormais le terme

- d'avec son propre corps, dont il faudra endurer la souffrance bien sûr, et d'avec lequel il faudra dénouer les fils qui y retiennent sa part de divin.

Le récit est ternaire comme souvent, comme notamment la question trois fois posée à Pierre du *M'aimes-tu*? (***Mt, 22,37***)

> *Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. (39)*
>
> *Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite !(42)*

cette dernière répétée une seconde fois.

Entre les deux, l'acceptation de l'inéluctable- à proprement parler, de ce contre quoi on ne peut lutter.

Il est difficile d'imaginer, impossible de concevoir, que le Christ craignît en quoi que ce soit la mort ou même la souffrance. Et, dans la lignée du *Mon père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font,* on pourrait même imaginer que s'il envisagea un moment de fuir, plutôt que d'affronter

la mort, ce fût moins pour lui-même que pour éviter à l'humanité le crime majeur du déicide. Mais, on l'a déjà noté, cette insistance à se placer sous la Volonté du Père plutôt que de réaliser la sienne, qui fait de lui un transmetteur et justement pas un traître, désigne assez que c'eût été défaillir et aller à l'encontre même du Message transmis que de faire prévaloir sa propre vie sur l'enseignement à transmettre et l'accomplissement de la Parole. A cet égard, l'attitude du Christ ressemble assez à celle de Socrate, telle que la traduit la prosopopée des lois : ce serait affaiblir les lois elles-mêmes que de tenter de s'enfuir, en dépit de l'iniquité de la condamnation. Ce serait ici affaiblir la portée du message que de tenter de s'enfuir.

Ces trois prières sont donc plutôt à interpréter comme une lente préparation par laquelle le Christ, d'une part, résiste à la tentation comme il l'avait fait dans le désert - et l'on remarquera que c'est toujours la même stratégie utilisée que de jouer l'efficacité immédiate - et, d'autre part, se prépare à affronter sa mort physique c'est-à-dire, ici, à dénouer les liens d'avec son enveloppe humaine - événement inédit pour le divin, on peut le supposer.

Il n'y a pas d'interprétation possible du *pourquoi m'as-tu abandonné* qui puisse éviter l'anthropocentrisme et celle que propose le dogme catholique n'y échappe évidemment pas d'y voir la défaillance de la part humaine du Christ. On remarquera néanmoins que c'est un des rares passages, sinon le seul, où l'évangéliste a tenu à donner la version araméenne avant d'en présenter la traduction. Est-ce pour faire au mieux sentir au lecteur le corps même de la prière et de la souffrance ?

Ce qui semble néanmoins pouvoir s'entendre sans trop de risques d'erreur est l'équivalence absolue de l'abandon et de la solitude. Plongé aux antipodes du divin, au milieu d'une foule qui se retourne contre lui, confronté aux provocations, vite interprétées comme celles du Malin - descend de la croix, qu'est-ce dieu qui ne peut même pas s'aider lui-même ? ... - il se retrouve seul à pouvoir renverser le cours des événements et ne le pouvoir néanmoins pas faute de ruiner le sens même de ce qu'il cherche à transmettre ; impuissant à empêcher le crime majeur mais soucieux encore de préserver le peu qui peut l'être. En butte, oui, à toutes les provocations, à toutes les haines les plus crues et vulgaires ; sans doute mal armé pour les endurer. Seul oui, à ce moment précis, abandonné. Toute souffrance qu'elle fût, la mort lui fut assurément délivrance, qui non seulement le mettait hors de portée, mais valait promesse de retour au Père. Ce n'est certainement pas un hasard que la dernière parole fut *Père, entre tes mains je remets mon esprit* !

### 25.3 Enfanter

Ce que je tiens sans doute de mes origines juives : l'incapacité à imaginer une vie sans enfants même si je réalisai tardivement que la portion de vie où l'enfant nous accompagne n'était en fin de

compte qu'une bien courte mais bienheureuse parenthèse.

Je n' ai jamais cru ni au reste ne l'ai ressentie en cette idée que l'enfantement fût une manière de se prolonger, de quêter quelque éternité que ce soit, ou, pire encore, d'atténuer les affres de la mort.

Bien plutôt, accueillir un être, l'accompagner jusqu'au seuil de sa propre demeure : un de ces rares actes où la générosité pût se déployer en toute grâce. Pourquoi aime-t-on ses enfants ? pourrait-on ne pas aimer l'un des siens qui ne fût point aimable ? Je ne l'imagine pas sans pour autant accréditer la sotte illusion de la voix du sang non plus que la médiocre injonction de la morale ordinaire. Je n'ai jamais vu mes filles comme *mes* filles : le délire de possession n'a nul lieu d'être invoqué ici ; hôtes provisoires que la trajectoire obligée éloigne imperturbablement, elles m'offrirent simplement le plaisir d'une rencontre non par devoir entretenue mais par désir réinventée. Si j'ai réussi un petit quelque chose dont je puisse être fier, c'est de ceci. Mes filles n'ont rien d'extraordinaire : ce sont des femmes qui s'inventent au gré de leurs chemins respectifs, au gré d'espérances, d'épreuves et de joies - comme tout le monde ; elles ont tout d'exceptionnel d'avoir su orner d'affection, de volonté et surtout pas d'obligation, une main qui à jamais restera offerte.

De quelle besace nantit-on ses enfants à l'heure du départ ? ce viatique dont on espère qu'il les épaule suffisamment à l'instant des épreuves, en quoi consiste-t-il, finalement ?

Il n'y a pas si longtemps encore je croyais pouvoir écrire *générosité* pour croire encore qu'il est ici aller sans espoir de retour ; transmission pour croire vital de prolonger, encore et toujours, la portée de notes qui conservent la mémoire de celles qui la précédèrent et s'offrir ainsi la grâce d'une mélodie où bruissent encore, presque éteints, les ultimes accords et le souffle antique d'un cri originaire. Je reçus comme une gifle, vécus comme une blessure, l'objection de ma dernière fille qui m'opposa qu'on ne la fit que pour notre propre plaisir, ou agrément, ne songeant pas une seconde qu'on la laisserait bien vite seule au milieu des tempêtes et des tourments. Ce qui était autre manière de suggérer qu'il n'est pas d'acte qui se pût être totalement gratuit ; autre façon pour elle de refuser d'avoir un jour à faire à un enfant le mal qu'on lui fit.

Triste de la voir ne pas seulement pouvoir envisager les lueurs offertes dans l'accompagnement d'un enfant en espérant simplement que demain l'occasion se révèle pourtant de l'y déceler pourtant. Mais contraint en même temps d'admettre le confort où l'on se vautre aisément d'une parenté qui vous permet, au moins provisoirement, de donner un sens à son existence : d'année en année, comme pour le jeune enfant que je fus qui se voyait gravir les classes les unes après les autres, et remplir donc ses obligations avec la quiétude fière de celui qui y réussit sans trop

d'encombres, être père, pourvoir aux besoins de l'enfant, et je n'y entends pas seulement ceux matériels qui sont évidents, permet assurément de taire l'angoisse devant l'absurde : pris dans le maelström des obligations, des contraintes, des heurts comme des bonheurs, on n'a même plus le temps de s'écarter quelques secondes et se demander si tout ceci a encore un sens. Le quotidien s'y offre la parure de la vertu et la gloire de l'accomplissement. Mais que reste-t-il, quand, pour l'enfant, advient l'heure du départ ?

J'aurai, durant toutes ces vingt années travaillé beaucoup afin de pourvoir aux nécessités du quotidien ; beaucoup trop pour ne pas m'épuiser, pour ne pas m'éloigner, pour ne pas négliger jusqu'aux miens qui m'importaient pourtant tellement. La calme illusion d'une trajectoire légitime endormit mes angoisses. Je m'étais inventé, comme beaucoup, orviétan bien pratique !

Alors, oui, sans doute n'a-t-elle pas tort de rappeler que sous les exhortations à la générosité, se cacha aussi, insidieuse, une propension bien étriquée à esquiver angoisse et souffrance.

Le regrettai-je pour autant ? sûrement non. Et s'il devait être quelque chose dont je me sente encore responsable aujourd'hui - pour ne pas écrire coupable - c'est bien de n'avoir pas su lui offrir, à elle surtout qui était encore si jeune, une famille quiète qui fût promontoire d'où se réaliser mais seulement un gouffre dont elle peine à s'extirper, tempête dont elle essuie malaisément encore les ultimes bourrasques.

Je fus étonné de ma réaction lorsque je pris conscience que ma famille venait de se dissoudre : les spasmes qui me saisirent ne firent rien d'autre que d'expulser ce qui brutalement, d'intime s'était fait intrus. Mon corps parlait et me criait ce qu'il ne parvenait plus à endurer. Je ne l'ai pas oublié. Le corps parle parfois mais c'est toujours avec une incroyable brutalité.

Il n'empêche : je maintiens qu'il n'est pas tant d'actes qui puissent nous grandir et susciter le meilleur de nous-même. Souci et soin de l'enfant en sont qui nous rassurent sans doute mais nous contraignent à nous dépasser en même temps que nous permettent de prolonger la mélopée de l'être. Certes nous ne nous y résumons pas et générosité n'y a jamais rimé avec abnégation : en aucun cas, la parentalité ne saurait servir d'exclusif viatique qui autrement vous abandonnerait en une cruelle vacuité. Elle est, pour le temps de l'action, la forme de ce mouvement à quoi vivre nous appelle mais une forme seulement, tout émouvante qu'elle puisse parfois être, provisoire.

Je le réalise depuis quelques temps déjà : cette enfance que l'on s'empresse jeune, de délaisser, remonte inexorablement. Elle qui vous fit, ne cesse de vous pétrir : pesante quand elle fut malheureuse, diaphane quand elle sut vous porter, mais toujours présence obsédante.

Nous eûmes la tâche, ardente, désirée, enthousiaste de vous la bâtir ; je porte comme une blessure de n'avoir su vous la rendre plus belle. Que, pour la part où elle vous entrave, vous sachiez pardonner.

Que vous trois, n'oubliiez jamais que ma sincérité y contribua avec égale ferveur aux rares réussites comme aux échecs cuisants.

## 25.4 Bonheur

Fus-je heureux ? Le suis-je désormais ? Comment l'écrire alors même que je demeure incapable de donner un sens à ce mot. Bien sûr, il y eut de ces moments, intenses, qui vous en simulent l'approche. Ils me semblent ne devoir être qu'épisodiques - presque par définition.

Le mot n'est pas à la hauteur de ce qu'il suggère et la définition que le dictionnaire lui affecte est décidément bien faible. Il excède de loin la seule réalisation de ses désirs et projets et semble approcher au plus près de cet équilibre toujours un peu miraculeux qui s'accomplit ou se trouve d'entre soi et le monde. Le mot le trahit où perce encore l'augure : s'y joue moins la bonne fortune que le destin, quelque chose de ce geste antique tentant de percer les mystères de l'être dans le vol des oiseaux.

J'aurai trop frayé avec la dialectique pour ne pas avoir cru longtemps que la réalisation de soi dût invariablement passer par la négation du monde et qu'il nous échût peut-être simplement d'inventer les formes les moins agressives possibles, les plus constructives souhaitables pour ce grand combat auquel nous ne saurions nous soustraire. Je sais désormais combien la dialectique parvient au mieux à déplacer les termes de la lutte et ne dissout jamais ce que la violence peut avoir de plus cruel, de plus désastreux.

Le sentiment que je pus avoir, ici et là, de bonheur - mais peut-être ne fut ce que de la joie - survinrent toujours aux moments où les objets cessaient de glisser entre mes doigts, où j'eus la sensation - l'illusion ? - qu'enfin mes efforts parvenaient à produire effet pas trop éloigné de mes intentions ou aspirations. Je les ai perçus comme des moments de puissance entendue non comme pouvoir ou maîtrise mais comme harmonie : je le réalise en l'écrivant, et suis tenté de l'interpréter comme une névrose - comment faire autrement ? - je ne me suis jamais perçu autrement que comme un intrus dans un monde dont je soupçonnais qu'il n'était pas fait pour moi, où, en tout cas, je ne me suis jamais senti à l'aise.

On trouve, ici et là, des définitions qui font du bonheur un intermédiaire d'entre la joie qui ne serait que plaisir passager et la béatitude qui confine à l'état de grâce et participe de cette profonde

communion avec ce qui est - avec l'être. Sans doute y a-t-il dans la joie quelque chose de fugace, certes, mais d'intense, qui dépasse de loin les plaisirs matériels et sensibles : Spinoza n'a pas tort d'y voir le passage vers un état de plus grande perfection. Il faut y voir quelque chose de cette augmentation que suggère augere, par laquelle nous nous faisons - ou nous croyons tout au moins - auteurs de nos actes et donc celui qui augmente et s'augmente lui-même. Le dictionnaire, parfois, rejoint la vie : c'est exactement, le sentiment que j'en ai. Ces moments, intenses, éprouvés à chaque fois que ma main se fit moins malhabile, où je crus parvenir à saisir les choses, à produire quelque effet sur les choses ou les êtres, où un lien s'établit d'avec l'autre ou le monde - lien que la raison entend comme causalité mais où je sais qu'il ne s'agit de rien d'autre que de ce geste antique du tisserand par quoi l'être est et s'accomplit.

On se trompe en y voulant considérer une quelconque quête d'éternité ou une tendance presque instinctive à laisser des traces - ce qui d'ailleurs revient au même. Ce serait encore tout renvoyer à soi quand ceci engage bien plutôt notre rapport au monde. Nous n'avons jamais ignoré devoir bientôt disparaître et je n'imagine pas qu'on puisse être à ce point sot ou vaniteux pour se croire à ce point exceptionnel qu'une quelconque de nos réalisation, qu'un quelconque de nos actes bouleversât à ce point l'histoire de l'humanité qu'il faille à jamais le commémorer. Croit-on vraiment qu'on n'écrive que pour que demain quelqu'un se souvînt de vous et vous permît d'échapper à la mort ? qu'on n'enfante que pour le souvenir que ses descendants perpétueront de soi ? qu'on ne cherche le pouvoir que pour la vanité d'une rue, d'une place ou d'un monument qui portât son nom ?

Je crois que s'y niche de la métaphysique bien plutôt. Qui quêterait la fortune ou la gloire aurait mieux à réussir qu'en politique où les écueils sont nombreux et l'ingratitude la loi ! Qui chercherait le pouvoir ne saurait le trouver ni dans l'œuvre - qui toujours vous échappe - ni dans l'enfant qui toujours s'enfuit et parfois vous renie. On n'expliquera jamais par des désirs ordinaires ni la mégalomanie du politique, ni la tension de l'artiste, ni même ce besoin soudain irrépressible de l'enfant.

J'en reste convaincu.

Quelque chose en nous crie, que nous pouvons faire mine d'ignorer ou d'étouffer mais qui néanmoins nous anime, que je répugne à nommer conscience mais qui doit bien un peu ressembler à ce que Socrate nommait son démon, une voix qui susurre l'insidieuse question Homme qu'as-tu fait de ton talent ? Je n'ai, en tout cas, jamais cessé de l'entendre.

Mais justement ! nos actes répondent assurément à deux pulsions convergentes : éviter la

souffrance ; rechercher le plaisir. Elles expliquent sans conteste la plupart de nos comportements et de nos choix qui nous font pratiquer une manière d'arithmétique des plaisirs. Si la quête de plaisir ou d'agrément explique assez bien nos amours, nos amitiés et nos petites pratiques culturelles, que c'est le plus souvent l'évitement d'une souffrance plus grande encore qui nous fait travailler, croire choisir tel ou tel métier plutôt qu'un autre, respecter loi, règlements et convenances sociales, voire pousser l'audace jusqu'à rêver d'un métier qui fût autant rémunérateur que passionnant, elles rendent malaisément compte de ce que je crois être des actes métaphysiques. La balance rarement convaincante des plaisirs, des contraintes dit si mal l'entêtement à faire œuvre esthétique, l'acharnement au pouvoir ou le désir d'enfant. Elle esquisse certes nos actes ordinaires mais pas ceux-ci.

Je n'ai jamais été convaincu ni par les préceptes stoïciens ni par les conseils d'un Epicure qui me semblèrent toujours devoir aboutir à la même conclusion : renoncer au provisoire et ne se vouer qu'à se qui est permanent. Que l'on entende ceci comme renoncement ou comme accomplissement, identiquement il s'y sera agi de refouler dans une même catégorie honnie l'instant, le fugace, l'apparence : tout s'y ramène à un incroyable éloge d'une sortie de la caverne comme si vivre n'était finalement que n'y pas vivre. On y retrouve sans doute les traces ultimes de ce pessimisme grec pour qui vivre était moins une chance ou une opportunité qu'une malédiction dont on pouvait tout au plus souhaiter qu'elle se prolongeât le moins longtemps possible. Mais cette quête, imaginée et métaphorique d'éternité ne sera jamais qu'un phantasme même si elle revêt les atours d'une vertueuse sublimation. Non ! vivre n'est pas une excursion mais bien plutôt une incursion.

C'est bien ici et maintenant qu'est notre champ de bataille ! et si rêver d'un ailleurs peut à l'occasion stimuler ce n'en demeure pas moins une fuite. Et de ces trois tensions métaphysiques que j'ai relevées, comment ne pas voir combien, aux antipodes de toute échappatoire, signifie toujours son ensemencement : augmenter le monde d'un être, d'une œuvre, d'un regard ...

Aux trois naissances de mes filles, m'étreignit une bouffée de larmes : je sais que loin de la fierté imbécile du mâle, m'anima plutôt le mystère de la création. L'être va à l'être, ne se justifie et prolonge que par lui-même. Rien, ni les soucis des années qui suivirent, ni les inquiétudes ni les contrariétés inévitables devant un être qui se construit n'altérèrent jamais la ferveur de ce moment inaugural où je devine les contours du bonheur. Ce fut un instant, évidemment, mais son écho se laisse encore percevoir. Un visage, subitement, devant soi ; une rencontre ; une promesse à tenir. A chaque fois la même extase où se dessinaient les prémices de la puissance. Et quand je les regarde désormais qui s'en sont allées ou ne vont pas tarder à le faire, ce n'est pas tant la fierté qui m'étreint

que la joie de chemins esquissés, d'épreuves offertes.

J'ai toujours été convaincu que ne fût pas un hasard que de la puissance à la virtualité perce précisément la vertu. Aristote m'aura aidé à le comprendre : agir c'est tout autant conduire, mener ou emmener qu'animer c'est-à-dire conférer quelque forme à une matière inerte. Être heureux tourne autour de la vie que l'on prête et emprunte ; il n'est de bonheur que dans le don. Dans cet augmenter qui vous exhausse en auteur. Car qui ne cherche que gloire ou trace, ne parle encore que de lui-même et trahit le geste archaïque de la main tentant de saisir, étreindre et posséder. Ne fait que se laisser enfermer dans la spirale infernale d'une quête de maîtrise d'autant plus frustrante que, réussie ou ratée, il la faudra incessamment réitérer comme si la mégalomanie devait toujours le disputer à l'insatisfaction égotiste.

Le bonheur n'est pas dans la main qui saisit mais en celle qui se tend ; dans la rencontre du regard de l'autre.

Mais écrire ceci ne me fit toujours pas si je suis ou ai été heureux même si je sais que des fulgurances qui s'en approchent me furent néanmoins offertes, ici ou là. Je ne suis d'ailleurs pas certain que la chose eût quelque importance.

Parce que libres, parce que condamnés à donner un sens à ce qui n'en a pas nécessairement, parce que plongés dans un tourbillon incessant qui nous interdit tout repos et nous offre l'inquiétude comme seul viatique stimulant, nous n'avons pas d'autre choix que d'imiter l'artiste en ce miraculeux grand œuvre qui lui fait transfigurer la matière inerte. Peut-être devrions-nous nous considérer et ce que nous parvenons à réaliser comme un marbre brut que seuls polissage et regard puissent ériger en œuvres d'art et nous astreindre, en l'échec comme en réussite à ce qu'au moins nous y nichions quelque élégance.

S'efforcer plutôt que d'enlaidir le monde d'y dénicher les lueurs ; plutôt que de l'appesantir, d'en honorer l'incroyable légèreté.

Ce fut, ce reste, mon ambition : chaque fois que je crus y parvenir, la joie fut en tout cas au rendez-vous.

L'être est un chant que nous ornons de notre musique intérieure.

## 26 Dégoût

C'est, on le sait, le mot que laissa René Crevel après son suicide : *Prière de m'incinérer. Dégoût*

C'est le mot qui me vient, sans y plus réfléchir, à entendre l'actualité et ce n'est certainement pas un hasard si, après avoir déposé ici des notules sur l'actualité depuis 2007 j'y aurai presque systématiquement renoncé depuis 2012. Il n'était pas suffisant que la gauche au pouvoir ne ressemblât à rien - en tout cas pas à la gauche - au point de faire regretter les années Jospin qui en comparaison font figure d'oasis ; ce n'était pas assez que la finance, avec cette morgue et ce cynisme qui lui ressemblent tant s'acharnât ainsi à préserver les intérêts des nantis et tapât aussi dru qu'elle le peut sur les petits, les pauvres au point de vouloir imposer ici et là la baisse des salaires, des retraites. *Salauds de pauvres !*

Il fallut encore que la violence aveugle de la sottise ordinaire et de la haine savamment entretenue fît on œuvre.

Au nom de quoi pourrions-nous encore nous insurger, de quelles valeurs nous draper, nous qui répandons si méticuleusement autour de nous fétide et avaricieuse vanité, scientifique spoliation cyniquement retraduite en liberté ?

Dénoncer les attentats, s'inquiéter de la montée des intolérances de tout poil est une évidence ! Faible et inutile ! Il n'est plus d'oreille pour entendre l'appel à l'autre ! La démocratie est en train de perdre : ce qui est déjà inquiétant ; elle qui cède le pas à chaque coup de butoir et demeure impuissante à se défendre, faute de chercher à regarder au delà de ses misérables lignes de compte.

L'humanité de l'homme aussi : ce qui est tragique. Quelque chose, qui s'insinua un jour entre Athènes et Jérusalem est en train d'expirer. Dans l'indifférence générale. Je ne suis pas sûr que nous parvenions jamais à nous en remettre. Je ne suis pas certain, décidément, que ce monde mérite de se survivre.

Ne pas céder aux sirènes de la déprime ambiante ; demeurer vigilant et lucide : soit ! Mais que ces temps de fin d'espérances épuisent douloureusement la confiance spontanée que je puis avoir.

L'envie de plus en plus malaisée à combattre de me retirer.

## 27 11 janvier : un peuple en veille ?

Ce n'est pas une victoire, mais déjà une réponse - de belle tenue. Ce n'est pas encore l'espoir ce n'est déjà plus l'angoisse. Ce peuple, décidément, est surprenant qui n'a jamais désappris depuis deux siècles ni la république qu'il a, chevillée à l'âme, ni la liberté dont il porte, bravache, le nom. Il a délaissé depuis longtemps ces colères qui firent autrefois sa réputation ; n'en demeure pas moins imprévisible sous ses trop patientes atonies. Il vient en tout cas de donner belle leçon à tous ces prophètes en décadence qui en augurent et espèrent l'imminente chute.

Émouvant, oui ! A tous ceux, dont moi, qui hésitèrent à se déplacer ; à tous ceux, chagrins, qui répugnèrent d'abord à défiler derrière tel ou tel dirigeant politique ; à ceux qui renâclaient devant la toujours possible et tellement prévisible récupération qui ne manquerait pas aux lendemains, que dire sinon ceci : quelle honte eût été la nôtre, quelle tragédie surtout si cet après-midi le peuple avait déserté !

On peut toujours se demander ce que nous avons fait pour mériter cela ! ce que surtout nous n'avons pas fait. Devant cette haine imbécile que je ne puis comprendre, devant ces figures entêtées du mal, devant ces nostalgies des grands holocaustes bibliques, je ne cesse de me demander ce que nous avons raté !

Je le crains, nous ne sûmes ni transmettre ni assez aimer ; nous avons bien dû parfois croire et paresseusement nous y vautrer, que la République était un fait, quand elle réclame surtout d'être un combat ; que le racisme était odieuse résurgence d'un passé trop sombre pour ne pas vouloir l'oublier ; que l'intolérance, fruit sot de l'ignorance serait bientôt lointain souvenir. Et imaginé, avec l'enthousiasme des convertis, le triomphe de la raison. Nous avons ouvert portes et fenêtres, avons accueilli le monde et tâché d'oublier les horreurs d'antan. Pusillanimes sans doute ; négligents vraisemblablement ; paresseux, je le crains, nous avons désappris de transmettre et laissé ceux d'entre les plus fragiles, blessés et démunis de nos enfants, sans même ces infimes rudiments de culture qui font l'homme espérer être libre, dans les bras armés des clercs de tout poil, des experts de toutes les suffisances. Abandonnée à elle-même, aux mirages de la modernité numérique, de la certitude technique ou aux invectives de la tyrannie - qu'importe puisque voici identiques illusions

- trop mal préparée aux tourbillons incessants d'un temps qui semble plus saper qu'édifier, menacer que promettre, cette génération, oubliée, négligée, à qui nous ne savons souvent ménager ni place ni temps, ni plus d'attention que de soins, cette génération, exclue parfois, mais si mal préparée, reprit sans le savoir même, le chemin des certitudes archaïques, des illusions identitaires et de tous ces prêts-à-penser tellement confortables, tellement rassurants. Je ne vois pas tant de différence que cela d'entre ceux qui pataugent avec délices paresseuses dans le conformisme bourgeois et ceux qui, ivres d'identités, quêtent avec rage des certitudes éperdues. Certains s'égarent jusqu'à l'horreur mais tous sont perdus .... Nous n'avons su ni les accueillir, ni les préparer. Nous le payons cher.

Je relis avec nostalgie ces lignes où Montaigne affirme qu'on *dit bien vrai, qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé*. Même cela, nous ne sûmes les en convaincre toujours .... Mais, quand même, ce peuple qui se lève et nous interdit de désespérer.

Bien sûr l'acte est symbolique ! Il était surtout moral et de la plus haute volée. Dès mercredi soir, place de la République, il aura dans le bruissement immense des regards embués de larmes, proclamé cette solidarité sans quoi il n'est pas d'humanité qui vaille. Je ne sais rien d'autre et ne veut retenir que cela, ce grand moment où un peuple, transi, se drapa de dignité. Bien sûr demain .... ce quotidien fait de petites lâchetés et de désillusions, de compromis et d'entêtants impossibles. C'est là, loi du genre. Nul ne parvient longtemps à prolonger le promontoire où par miracle il s'est hissé. Les lendemains sont faits pour déchanter. Et ce peuple, si pesamment conservateur en ses habitudes triviales, tellement paralysé en cette crise qui a cessé depuis trop longtemps de n'être qu'une mauvaise passe, prenant insidieusement l'odieuse habitude de s'attarder en nos rues comme en nos rêves, cette terre qui doute, cette ville qui a oublié ses lumières, oui, malgré les inquiétudes et les crépuscules qui n'en finissent pas, malgré le temps qui se gausse de nos stupidités et se paie de nos imprévoyances, malgré les haines recuites de vulgaires ignorances, de certitudes bâclées et de veules paresses, malgré les nuées orageuses qui s'amoncellent, ce peuple bariolé sait, aux grandes occasions trouver le geste d'humour ravageur, d'humeur généreuse - et réinventer la dignité d'être homme.

C'est cela que je veux retenir : cette ligne de partage, rare, tellement précieuse, cette bordure incroyable où, quelquefois, le politique rejoint le sacré. Où soudain le peuple s'essaie à prendre son destin en main

*Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes*
*Et les ressacs et les courants : je sais le soir,*
*L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,*
*Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ! (Rimbaud)*

## 28 Réseau

Surprise de la rentrée, magie d'Internet : reçu par courrier lettre d'une femme, que je ne connais pas, qui, du Québec où elle semble habiter, me demandant si je suis le petit-fils de *Roger Simonin* ... et de me joindre quelques photos.

Magie parce que ceci illustre une fois de plus que de ces petites bouteilles que je jette à la mer, quelques unes, parfois, échouent, quelque part, à l'autre bout du monde sans qu'on puisse l'augurer jamais, ni l'espérer vraiment.

Surprise, quand même, que quelques uns de ces mots tentés de ma table de travail parisienne, s'enchevêtrent parfois, s'entre-bouclent et parviennent, ailleurs, à esquisser quelque chose de ce réseau qui demeure la marque de l'humain.

Magie parce que, de ces petites histoires familiales qui n'intéressent finalement personne, de ces parcours terriblement singuliers, quelques linéaments, pourtant, défrichent finalement le chemin vers l'universel.

Il valait peut-être la peine quand même de les écrire. Gide écrivit quelque part dans son Journal que le chemin le plus sûr qui menait à l'universel passait par le singulier le plus épais.

Et si c'était vrai ?

## 29 Roger Simonin : 1897-1945

Difficile de parler de qui l'on n'a pas connu quand ceux-là mêmes qui le côtoyèrent ont disparu à leur tour. Il fut mon grand-père mais n'eut pas le temps de l'être J'ai déjà écrit sur lui, ici et là ; j'y reviens pour cette lettre venue d'ailleurs qui m'en apprend moins de lui qu'il ne m'en laisse deviner un peu plus ...

Il suffit de regarder ses dates pour comprendre : une vie finalement très courte bousculée par les deux conflits mondiaux, déchiquetée par la folie meurtrière et génocidaire. Eut-il jamais le temps d'un peu de quiétude ? Basculé très jeune dans la guerre - il n'avait que 17 ans en Août 14 - sa vie se résume à ces vingt années qui séparent les deux guerres où la contrariété eut sa part. La chronique familiale relate qu'il eût désiré embrasser la carrière militaire - est-ce pour cela qu'il rejoignit l'armée française et y resta jusque dans les années 20-22 ? - essuyant un refus sec de son père. Aîné de la famille il était destiné à diriger l'entreprise familiale à quoi le retour à la France imposait de se réinventer un marché avec une urgence d'autant plus pressante que les occupations politiques et mondaines de Camille l'en éloignaient passablement.

Marié en 25, dans une de ces alliances arrangées que le siècle savait encore ménager, avec une femme qu'il n'aima sans doute pas mais dont tout l'éloigna bien vite, il trouva dans les périodes militaires qu'il ne manqua jamais de faire en tant qu'officier de réserve, dans son engagement auprès des scouts, dans ces randonnées qu'il affectionnait particulièrement et où il céda à son goût pour la photographie, une compensation bien fragile à un métier qu'il n'aima pas mais qui eut au moins le mérite - lui qui fit chaque jour en voiture les quelques 50 km qui séparent Strasbourg où il résidait de Schirmeck où se trouve l'entreprise familiale - de l'éloigner un peu de ce foyer où peu le retenait. Son fils - mon père - eut toujours le souvenir d'une enfance solitaire et pas très heureuse : sa mère lui resta étrangère et tellement lointaine qu'elle ne sut pas même l'appeler par son prénom ; son père, souvent absent, sévère et parfois autoritaire - mais je crois bien que l'enfant fut difficile comme tous les enfants malheureux - ne noua que de très rares moments de complicité avec lui -

notamment dans ces longues marches dans les Vosges dont il garda un souvenir ému.

Dirigeant sans trop de goût et à moins de 40 ans - Camille meurt brusquement en 32 - une entreprise qui se relevait mal des frasques paternelles, Roger m'apparut longtemps comme un homme sinon malheureux en tout cas que le chance ne poursuivait pas d'un zèle bien assidu. Sagace organisateur, disait-on, grand amateur d'ordre assurément - ce n'est pas un hasard s'il aima la soldatesque - peu amène à l'endroit de la démocratie parlementaire - mais il faut dire que l'expérience qu'il en eut fut celle d'une IIIe agonisante et fâcheusement instable - mais foncièrement républicain - je ne crois pas au récit qui fit de lui un bonapartiste rentré mais je lui soupçonne assez le goût de l'homme fort pour avoir apprécié dans la figure de de Gaulle l'image ambivalente du rebelle et du César ; mais rebelle aussi, quoiqu'il fût assez sage ou réaliste pour à chaque fois rentrer dans le rang qu'on lui assignait - ou en faire mine en tout cas. Je crois bien que s'il eût survécu, il aurait rejoint les rangs gaullistes après-guerre. Ce que j'ai lu de lui, montre en tout cas un homme horripilé par l'injustice, la corruption, mais la faiblesse aussi et la lâcheté. Aussi délicat que ce fût à écrire ou à penser, je me demande néanmoins si ces périodes de guerre et de résistance ne lui seyaient pas mieux que les étales, monotones et grises années de paix bourgeoise. Si son père Camille avait hérité dans la vallée de la Bruche du bien flatteur surnom de *Menschenfreud*, l'ami des hommes, lui devait bien être un *Neinsagender*, un de ces non-disants, jamais à l'aise dans les habits étriqués de la bourgeoisie dont le hasard l'avait revêtu.

Je me suis donc en partie trompé : heureux, il l'avait été. J'ai toujours su qu'il avait eu une fille, qu'il avait eu, comme on disait alors, une double vie, mais avait supposé que cette histoire avait été un exutoire à son mariage désastreux. Or la naissance de sa fille, trois ans avant mon père, laissent à penser le contraire. Sans doute le mariage lui fut-il refusé pour des raisons que j'ignore mais où la convenance bourgeoise et l'attache implicite à la judéité même non religieuse devait avoir sa part; sans doute aussi dut-on s'arranger entre père et fils : mariage accepté en échange d'une tolérance discrète à l'endroit de ces amours déjà fécondes ... Tout Roger m'y semble se résumer : rebelle sur le fond mais conciliant sur la forme. L'homme aura été contrarié dans ses amours comme dans ses vocations : il se soumit mais ne céda sur rien. Il fit, à sa manière discrète mais opiniâtre, ce qu'il voulut. Soucieux de ses obligations, il prit soin des siens mais je crois moins par devoir que par cette inclination forte à prendre souci de l'autre. Dès 39, je le sais, il avait pris toutes ses dispositions pour mettre les siens le plus à l'abri possible des événements ; j'apprends aujourd'hui qu'il ne cessa de faire de même pour l'autre volet de sa famille. Même dans la tourmente des années d'occupation, alors même qu'il plongea dans la clandestinité que son appartenance au réseau *Combat* impliquait, il plaça les siens autour de lui pour les voir, ne fût ce qu'épisodiquement.

Qu'eût-il fait, après guerre, s'il avait survécu ? Je crois le deviner au moins en partie. Dans le témoignage que laissa Marc Klein qui lui avait proposé de rester à Auschwitz et de l'y protéger dans *l'hôpital* où on l'avait affecté, Roger déclare préférer tenter sa chance en partant dans ce qui serait nommé *Marche de la mort* et qui le mènera à Bergen où finalement il mourut en février 45. Mais témoignage où, en même temps, il déclara que de toute manière il ne rentrerait pas - ce que mon père interpréta, quand il l'apprit, comme une volonté de ne pas rejoindre sa famille légitime. Cet homme-là ne fléchit jamais, imagina sans doute jusqu'au bout pouvoir s'en sortir et il s'en fut de peu qu'il n'y réussît. Il était passé en tout cas au delà de cette ligne où importent encore les convenances ; il s'était résolu à emprunter tous les chemins qui le mèneraient aux siens, de ne plus se concilier en rien avec ce qui l'entravait.

Troublantes ces deux photos-ci, un peu comme ces publicités d'autrefois (avant-après) qui donnent à voir d'abord le bourgeois empesé, alourdi dans une vêture trop étroite, et le prisonnier, amaigri mais souriant encore. Je n'ai aucune photo de lui en son habit de chef d'entreprise et le regrette - c'eût donné au portrait l'ultime volet qui manque.

Je suis enchanté d'apprendre que sa vie ne fut pas que noirages constants ; enthousiaste à l'idée que sa vie secrète n'eût jamais rien qui ressemblât aux vulgaires dérapages adultérins que la morale bourgeoise d'alors sécrétait comme d'inavouables exutoires à la componction veule mais qu'au contraire elle ne cessa d'être le chemin intime et authentique qu'il sut se préserver pour l'honneur d'être un homme.

Je crois le deviner assez pour savoir que rien de son souci constant à l'égard des siens, ou de son engagement dans la résistance ne participa d'un quelconque scrupule. Il vécut comme il put et emprunta parfois des chemins de traverse, sans doute ; mais toujours, dans une incroyable dignité qui fait l'honneur de sa mémoire, il sut aller jusqu'au bout de lui-même.

Je regarde le visage de cette jeune fille, de cette sœur inconnue de mon père, moins pour y scruter une quelconque ressemblance que pour me dire que mon père se fût peut-être senti moins seul en son enfance où nul ne sembla lui offrir de véritable place s'il avait eu une

sœur à ses côtés. Je sais seulement que mon père n'aura jamais évoqué cette histoire d'une quelconque moue réprobatrice mais seulement comme d'une page arrachée de son histoire.

Cette page, grâce à vous, je viens de la recoller à sa place et vous en remercie. Il eût été heureux s'il avait pu la lire, de découvrir combien elle fut belle.

Pour mes filles, pour mes petits-enfants aussi, je suis ravi de pouvoir ainsi recoller les morceaux épars. Je réalise soudain combien mon père, en réalité, ne connut que des pages ainsi arrachées. Elles le furent tant, lui que personne n'attendit vraiment à son retour en 45, qu'il n'eut d'autre ressource que de se précipiter à âme perdue dans une nouvelle histoire, dans une famille où la sienne n'eut guère de place, et qu'il construisit en tout cas sans elle.

Je lui dois ainsi qu'à ma mère de n'avoir point, comme lui, d'enfance qui pesât ou de béances à combler. C'est un formidable cadeau qu'ils me firent.

Et je me dis parfois, que ce rapport si étrange à la famille, entremêlé d'une profonde défiance en même temps que d'un indéfectible soin, d'étonnement agacé mais de fidélité chevillée à l'âme, vient assurément de loin.

Nous ne nous réduisons jamais, décidément, à ce que notre famille fait de nous ! mais nos familles à l'inverse ne seront jamais que ce que nous en érigerons ; nous en élirons.

## 29.1 Mon grand-père

Celui-là, je ne l'ai pas connu. Je pense à lui pour être tombé simplement sur quelques photos ... S'il fallait résumer son parcours peu suffiraient ...

Elles lui ressemblent. Sur ces sept, deux seulement où il est en civil, celles de son enfance ; celles d'avant guerre. Trois où il est en uniforme ; trois où il est prisonnier. Et encore n'en ai-je point de la première guerre en uniforme allemand. Où bien il n'y en eut pas de prises ou bien il les a détruites. Ce qui lui ressemblerait fort.

Qu'a-t-il laissé derrière lui ? Deux centaines de pages où il raconte sa guerre de 14 ; une centaine d'autres où il raconte celle de 40, écrites sans doute durant les années de résistance. Mais il n'eut pas le temps d'écrire ses années de résistance.

Bref, des histoires de guerre.

Ce qui résume assez bien finalement de que fut sa vie : brisée dès l'adolescence par la guerre où dès septembre 14, il fut séparé de sa famille et enrôlé dans l'armée de l'Est. Un entre-deux-guerres d'une petite vingtaine d'année où il fit encore trois années d'armée française et, le temps vite de se marier et de reprendre la direction de l'entreprise familiale, repartir pour une autre guerre et des temps de clandestinité résistante avant d'être arrêté à Nice en 43 ; évadé d'Impéria, il est repris, envoyé à Auschwitz via Drancy dans le convoi du 30 mai 44.

Vie bousculée ; happée par les guerres.

C'est l'autre facette de la guerre : ce curieux croisement où l'histoire happe les destinées individuelles et les engouffre dans une spirale mortifère.

A-t-il eu seulement le temps de vivre ? d'aimer ? de se demander seulement qui il était ou voulut devenir ?

Il mourut à Bergen Belsen en février 45 quelques semaines seulement avant la libération du camp.

Il n'eut le temps de rien ; rata son fils qu'il ne comprit pas et sa famille qu'il délaissa d'être toujours ailleurs.

Il aimait la photographie et prit soin, je l'ai dit d'écrire. Ce me rapproche de lui. Sa phrase est ordonnée ; le récit tellement précis ... mais si cruellement vide d'émotion ; ce qui m'en éloigne. Il a bien du vouloir transmettre quelque chose, de lui, de ses efforts, de ses craintes ou de ses espérances ...

Je l'imagine, épuisé, après ces longues journées de la *marche de la mort* qui le conduisirent d'Auschwitz à ***Bergen***, s'accrochant aux ultimes bégaiement de vie, refusant par entêtement ou courage, de rien céder, s'acharnant à encore et toujours tenter sa chance ; je l'imagine tel celui-ci errant de baraque en baraque tant que ses forces le lui permirent ne cherchant rien d'autre qu'à clamer sa dignité d'homme en restant debout, toujours debout.

Sut-il que Paris était libéré depuis Août ? Eut-il au moins la consolation quand vint la fin que les troupes anglaises approchèrent ? Non loin de lui Anne Franck mais aussi S Veil ; ce curieux personnage qu'était Valois qui oscilla entre anarchisme, Action Française avant de rejoindre la résistance ... Il meurt en Février. Qu'eût-il fait s'il avait survécu ? Quel homme serait-il devenu après cette traversée des ombres ? Quel grand-père eût-il été ? Comment savoir ? Aurait-il seulement désiré retrouver sa vie d'avant ? Sans doute non c'est en tout cas ce qu'il avait confié à une connaissance lors de son passage à Auschwitz.

Je me sens assez curieusement proche de lui non pour les idées qu'il dut revendiquer - il était trop notable et bourgeois pour l'irréconciliable partageux que je suis - non assurément pour son goût de la vie militaire - mais pouvait-il apprécier autre chose lui qui ne connut pratiquement qu'elle ? - non plus d'ailleurs pour son côté homme d'action - moi qui ne soupçonne rien tant que l'impuissance de l'action - mais peut-être plutôt pour son côté insoumis - cette incapacité à accepter l'inacceptable et s'y soumettre. Et l'insatiable besoin de clamer sa dignité d'homme.

Personnage en creux dans l'histoire de ma famille, il était celui dont on parlait peu mais n'en était que plus présent. Quand je naquis dix ans plus tard, ne restaient de sa famille hormis mon père, que sa femme et sa mère - cette délicieuse vieillarde qui me fascinait enfant et qui portait autour d'elle toute la roide fierté d'un monde englouti.

Le pont était rompu : il faudrait plus que de simples écritures pour renouer un fil qui se cassa là-bas en 45.

## 30 Emotion

Une photo ! il aura suffi d'une photo, celle de cet enfant échoué sur la grève. Cela faisait un moment déjà que la presse s'était emparée de la question des migrants, lui consacrant ici et là, des unes, des numéros spéciaux. De s'interroger sur l'impuissance de l'Europe à y porter réponse concertée et généreuse, voire de s'interroger sur l'usage même du mot *migrant* et de sa distinction avec réfugié, immigré ... Voire encore, et je ne sais pas si ce n'est pas ici le pire, de s'offrir les agréments d'une analyse de la photo ... de la puissance toute relative d'une photographie à changer quoique ce soit !

Et les uns et les autres de s'interroger sur les raisons qui les firent publier cette photo voire s'excuser de ne pas l'avoir fait ... (***Libération***)

Tout me gêne dans cette affaire qui me fit d'abord renoncer à écrire quoique ce soit sur le sujet. L'Europe d'abord qui se révèle décidément pour ce qu'elle n'a cessé d'être : un syndicat de copropriétaires avaricieux. La presse, bien sûr, qui fait, certes son travail, mais paraît quand même bien un peu en faire son miel et se jeter goulûment sur l'enfant comme la vérole sur le bas clergé breton. Les politiques - faut-il les évoquer seulement ? - qui se disputèrent le sordide avec une gourmandise même pas feinte ...

Nous-mêmes sans doute, qui réagissons plus que nous n'agissons ; n'offrons que de l'émotion - respectable évidemment - pour toute réponse. C'est cela sans doute qui me turlupine le plus et m'inquiéta déjà en janvier lors de l'attentat contre Charlie ! *Je suis Charlie* était sans doute une levée en masse, spontanée, et belle à plus d'un égard, mais une charge d'émotion, une poussée d'adrénaline, une réponse de type identitaire. Et, puis, depuis, rien ! Il en ira de même ici. Incontestablement. Nous ne sommes même pas à hauteur de nos propres sentiments : Pascal a

écrit, on le sait, sur nos divertissements, des pages incontournables.

Sans doute sommes-nous passés d'une civilisation de l'écrit à une culture de l'image et l'on aurait pu croire que la violence souvent abrupte de celles qui défilent devant nous enclenche plus immédiatement ou efficacement que les mots une réaction qui fût à la hauteur ! Nous nous indignons, oui, souvent. Seulement !

***Migrants : « La France marche à l'émotion, mais il faut une prise de conscience »***titre le Monde. Oui c'est cela. Point vraiment d'action, mais une simple réaction. Point non plus de véritable réflexion ou analyse : l'expression - honorable - d'une solidarité tout juste payée d'une marche sur le pavé parisien ... peut-être aussi fugace que ces images martelées sans vergogne ni pudeur par la presse.

Je ne sais si les mots nous éloignent des choses - ils les disent très imparfaitement en tout cas, on le sait - mais, assurément, les images ne nous en rapprochent pas. On trouvera, à foison, photos épouvantables sur les horreurs de la guerre, sur les victimes innocentes, les enfants soldats etc ... Je ne suis pas certain qu'elles pèsent mieux ou bouleversent plus que certaines lignes du Céline de *Voyage au bout de la Nuit*, par exemple.

Ces images, oui, nous regardent, comme le monde nous regarde, mais nous en fîmes un écran qui nous protège, enferme ou paralyse. Au fond, nous ne cessons jamais de regarder ailleurs ; très vite.

Nous ne touchons jamais au réel et si, d'aventure, ce dernier vient à nous toucher nonobstant par le truchement de ces images, il ne parvient pas à nous ressusciter jamais.

A nous réveiller, si peu ...

## 31 Marchés ....

Que n'en ont-ils rêvé de ce marché à la fois si physique et si abstrait, ces économistes qui en firent le pivot de leurs théories, l'agora de leurs divergences ? Et ici, presque par intrusion, ces trognes croquées sur les marchés toulousains conférant subitement une réalité presque obscène à ce mythique lieu d'équilibre ...

Ces vieux édentés traînant leur âpreté en des heures qui leur dussent plutôt mériter repos, qui troquent contre rare mitraille ce que leur ultime sueur offre encore de rouge appétence, claquent comme offenses à ce qu'on n'ose plus nommer progrès ...

Je puis toujours, du haut d'une posture esthétique, souligner ici le retour à la terre, là l'ultime baroud d'honneur contre l'invasion industrielle ... demeure surtout, en toute première ligne le dessin provoquant de la misère. Aussi émouvant que puisse sembler l'écho à peine affaibli des derniers soupirs d'une paysannerie moribonde ; aussi nostalgique que veuille paraître l'icône d'une ruralité que nos présomptions urbaines savourent comme un répit de ses agitations ordinaires, aussi *bio* que se parent les quelques fruits et légumes que nous convoitons avec l'ivresse des remparts, je vois d'abord, qui m'attriste, un échange qui réquisitionne jusqu'à l'obsession une vieillesse qui ne devrait pas être là.

Cet argent qui circule, presque caché, entre des mains vite enfouies demeure ce joker qui fait le corps encore exister, toujours se mouvoir : il lie les fragments sans cesse tentés de fuir d'une société toujours menacée d'entropie. L'actif ici circule et la foule prend corps. Elle fait sens pour un temps, si bref ; si fragile ; toujours à réitérer.

Nos liens décidément se soutiennent des gestes les plus archaïques : l'objet s'échange, subreptice ; il le faut. Ce qui fonde, toujours demeure caché : au fond de cette boîte que l'on enterre, cette boîte que nous avons traduit par testament. *Caché depuis la fondation du monde* ...

Ce soir, oui, j'hésite entre y voir l'écho presque éteint de la permanence de l'être, ou l'éclat vulgaire de la modernité.

Mais, peut-être après tout, n'est-ce que la forme crispée de toutes nos régressions.

## 32 Imaginons ...

Oui, prenons le temps, un tout petit peu, de nous mettre à l'écart ; d'imaginer. C'est qu'après tout l'imagination fait bien partie de ces trois facultés (avec la mémoire et la raison) dont on apprenait autrefois qu'elles signaient la spécificité de l'homme. C'est qu'après tout, tant de bruit, tant de messages qui se télescopent que nous n'avons même plus le temps ou l'heur d'écouter, tant de violences et de trépidations, tant surtout d'impatiences et de cloisons où nous nous laissons enfermer qui ensemble nous arriment tant au réel qu'il en devient infernal, interdisent surtout de seulement rêver notre chemin.

*Imaginer c'est hausser le réel d'un ton*

*Gaston Bachelard,* **L'Air et les Songes** *(1943), éd. José Corti, 1950, p. 98*

Je crains que notre époque, de s'être voulue tant raisonnable aura oublié que le monde compte moins que le désir que nous en avons ; que le réel est bien plus pauvre que les tensions qui nous y propulsent ou nous en éloignent. Que la réalité vaut moins que le chemin que nous empruntons vers elle. Bachelard dans la *Formation de l'esprit scientifique* n'avait pas dit autre chose : la réalité empirique est bien plus pauvre de déterminations autant que d'objets que le réel scientifique que nous construisons de nos connaissances, hypothèses et, un peu moins, de nos observations, un peu plus de nos expérimentations.

L'intuition m'en vint parfois au jeu du photographe tentant de capter l'infime détail d'une feuille achevant de se flétrir accrochée encore au bourgeon déjà perçant les prémices du printemps, devinant ainsi la fascination pascalienne devant l'infiniment petit.

On ne peut rien dire... pas même la feuille . Ce réel qui nous tient autant que nous tenons à lui, qui nous définit autant que nous cherchons sempiternellement à nous définir, nous échappe décidément, qui fuit de partout, de tous les interstices invisibles qui se refusent à nous.

L'intuition m'en vint un jour en tentant de comprendre l'une de ces batailles insensées de la guerre

de 14 - le ***Chemin des dames*** - en réalisant que pour dire l'enfer, l'absurdité, le courage et la mort il eût fallu raconter le chemin de chacun des soldats et que même à ce prix impossible on n'approcherait encore que la surface de l'événement et, sans doute, que son apparence la moins révélatrice. La certitude m'y attache chaque fois que je regarde ces photos de la *salle des noms* à soupeser l'impossibilité de dire le parcours, les souffrances, l'angoisse et les illusions ultimes de chacun de ces noms, de chacune de ces photos ...

On ne peut rien dire ... pas même notre passé. Cette histoire qui pourtant nous pétrit et nous traverse autant que nous la croyons faire mais qui nous échappe, décidément, fuit de partout, de tous les interstices effacés qui se dérobent à nous.

Sans doute ne vivons nous que dans un seul recoin écorné, si morcelé, si tragiquement abîmé à l'instar d'une mosaïque antique ....

Imaginons pourtant puisque c'est là le seul truchement où l'illusion du global nous puisse être offerte sans escamoter trop le local.

Demain !

Des cataclysmes environnementaux tels, des déplacements tragiques de populations ; ici et là des gouvernements autoritaires plus ou moins inspirés des délires de la droite extrême ; des démocraties en capilotade ; des émeutes, des actions terroristes répétées : cauchemars ... Oui mais quels sont nos rêves ?

- Premier constat : la génération qui est la mienne, née dans la croissance et dans un monde sans guerre, n'est assurément pas armée pour affronter les périls qui menacent.
- Second constat : c'est encore chez les anciens que l'on décèle les traces ultimes d'optimisme : ***Morin***ou Serres
- Troisième constat : nous sommes à peu près capables encore d'imaginer tout ce que nous ne voulons pas , redoutons voire exécrons. Sommes-nous pour autant capables d'imaginer ce à quoi nous aspirons ?

Qu'elle soit onirique, scientifique, littéraire ou même pathologique, l'imagination substitue toujours une réalité à une autre jugée piètre, pauvre, désespérante. Même quand nos récits se font fantastiques ou jouent avec l'horreur, qu'ils appuient sur le dramatique ou laissent le tragique

dérouler ses engrenages fatals, ce sera toujours, implicitement, pour dénoncer et en appeler à un monde meilleur. Freud nous l'avait appris : ce n'était qu'un rêve ...

Comment se fait-il qu'aujourd'hui nous n'y parvenions plus ? que nos politiques n'aient plus d'autre horizon que la soumission veule aux faits ? que ne nous soit plus offert que l'idéal étriqué d'une vie de labeur, de préférence flexible mais soumis, tout juste orné de quelque pavillon de banlieue, d'enfants vite tapageurs, de RER en retard ou d'incontournables embouteillages ? Ne saurions-nous plus rêver ou bien, plutôt, aurions-nous renoncé à ce pari sur l'homme qui seul permet les grandes œuvres, pour le maigre plaisir des choses ? Certes l'histoire est tragique qui ne permet que de rares issues heureuses mais en dépit des erreurs et des errances ; malgré les illusions ou, plus exactement à cause d'elles, j'entends encore les cris d'espérance des Robespierre ou des Jaurès ; la voix chevrotante d'émotion d'un Blum ...

Ceux-là ne renoncèrent pas. Jamais ne dirent *c'est dans l'ordre des choses.*

Pourquoi, écrivant ceci, songé-je à cette étonnante ***scène finale de M le Maudit*** où le personnage incarné par Peter Lorre, capturé et mis en jugement par la pègre locale, n'a, à la fin, yeux exorbités, voix stridente d'autre ressource que de dire qu'il n'y est pour rien, qu'il ne fait que s'incliner devant une force intérieure plus impérieuse que sa volonté quand eux, les voleurs, assassins et petits escrocs de tout poil auraient parfaitement pu s'ils avaient seulement voulu travailler, étudier, éviter de commettre leurs crimes ?

Par quelle malédiction, ou plutôt paresse et lâche conformisme, avons-nous cessé tout à coup d'espérer, d'imaginer ; de croire ?

Descartes avait raison : l'évidence ne s'impose pas à nous de sa calme assurance : il y faut bien la volonté qui, la reconnaissant comme telle, s'enquiert de l'admettre ; de la prendre sur soi, pour soi. Il en va de même pour l'espérance ou le renoncement. Il faut bien qu'à un moment, pour une raison

ou une autre, nous ayons *décidé* de ne plus décider, de nous laisser faire, de nous soumettre ; de considérer comme évident que la réalité soit nécessairement contrariante et blessante ; qu'il n'y eût jamais d'autre choix que de se laisser entraîner dans les ressacs de rapports de force qui nous dépassent.

On avait voulu voir dans le film de F Lang une prémonition brillante de ce que serait bientôt le nazisme. Peut-être ! On peut y voir aussi, au milieu de ces volutes obsédantes de fumée qui étouffent identiquement les autorités notables et les milieux interlopes, y scruter plutôt ce moment où, écrasé de misère morale, l'on se prend, au nom même des grands principes ou de l'intérêt bien entendu, à renoncer ; à abdiquer. Où l'on a désappris de vouloir enrichir le monde d'un sens humain.

A craindre de ne pouvoir gouverner les hommes, on ne se contenta pas seulement de gouverner les choses ; on se mit à réifier l'humain lui-même. Arend avait raison qui nommait ceci ***Verlassenheit*** : c'est maintenant que nous sommes seuls au monde ; désespérément ! Nos images ne sont plus que celles d'objets, de marchandises aussi vite désuètes que frénétiquement convoitées. Nos rêves se heurtent aux vitrines des chalands et nous ne savons plus considérer en l'autre que le concurrent, l'ennemi ; si rarement la rencontre ; presque plus l'orée de l'humain.

*Hausser le réel d'un ton,* dit Bachelard ; rendre le monde habitable dira Merleau Ponty.

Non décidément l'image n'est pas pauvre Elle est plutôt ce qui incessamment se doit nourrir, étoffer ; ce qui permet à notre vérité de tenir encore un peu au réel.

Imaginons ...

## 33 Souvenirs ....

Trouvé ce disque via Gallica .... qui fait remonter des recoins de l'enfance bien plus encore que

des images, tout ce qui m'intriguait, fascinait voire inquiétait, de mes longs moments passés à rêver à la fenêtre de ma grand mère qui habitait précisément en face de l'Église St Guillaume.

Cette interminable cohorte de pieux fidèles, toujours de noir vêtus, à la mise aussi compassée que demeurait empesé le rythme roide de ses pas, s'engouffrait dans le temple avec une telle componction que je m'inquiétais de la gravité des actes qui pouvaient là se perpétrer. Qu'ils rendissent alors grâce à Dieu, car telle était bien l'explication que ma grand-mère m'avait donnée, m'avait laissé pantois. Dans la candeur de mes jeunes années, j'imaginais que ce fût ici plutôt acte d'allégresse que cet aveu contrefait de culpabilité mordorée ... Il y avait ici, qui se déroulait devant mes yeux, une aventure qui me demeurait étrangère et à quoi je n'aurai jamais nulle part.

Mais, en même temps que ces images si peu amènes, ces volutes de contrepoints, ces chœurs et ces canons qui tonitruaient parfois, perçant les murs et le bourdonnement de la rue : l'orgue Silbermann ou les chœurs répétant la Passion qui se jouerait bientôt, comme chaque année... Pouvais-je savoir que ces doctes messieurs que je voyais pénétrer parfois dans l'Église n'étaient autre que F Munch et parfois son frère Charles Munch ?

Mon enfance durant j'aurais été bercé par la musique mais c'est celle de Bach qui m'accompagne encore que je dus découvrir à ces moments-là - mon père lui aura décidément préféré Mozart ! Parfois, petit privilège d'un long voisinage - mes grand-parents résidaient là depuis les années 30 - nous étions autorisés à assister aux répétitions. C'est ainsi que je les entendis successivement ces Passions selon Matthieu et Jean et ces deux visages remontent à ma mémoire.

Il y avait chez ces deux-là mais chez Fritz surtout et chez Schweitzer qui avait en son temps tenu l'orgue de St Guillaume à la suite de leur père Ernest, une posture de desservant d'un culte dont Bach était l'objet unique et la musique le seul univers qui vaille.

Je leur dois, à ces trois là, au souvenir que je garde d'une répétition émouvante où Schweitzer tenait le continuo mais où périodiquement ces austères figures partaient d'un fou-rire incompréhensible à d'autres qu'eux illustrant une complicité dépassant de loin leur commune passion ou parentèle je leur dois, oui, la certitude que le gravité protestante manque toujours de craqueler que, peut-être, seule la musique parvient à exalter. Il s'en faut de si peu.

Demeure encore cette dernière figure - Alfred Grégoire - violoniste, dont le nom figure sur cet enregistrement et que connaissaient mes parents. J'en garde le souvenir d'un sourire malicieux. Lui, venait de ce même petit monde où foi, musique et recherche se disputaient inlassablement la corde mais, pour des raisons qui furent siennes et que je ne pouvais alors connaître, il avait gardé de son incroyable liberté de ton cette aisance lumineuse qui l'autorisait à se rire - gravement - de tout. Et même de son art. C'est une leçon que je n'oubliais jamais.

Cette génération qui aura connu les troubles de deux guerres et un changement de nationalité, n'aura cultivé sa différence que pour mieux atteindre l'universel qui seul les concernait. Je me demande encore aujourd'hui, moi qui fut à ce point cerné par la musique, comment je fus préservé d'y verser mais je devine que si aujourd'hui je ne puis encore conjuguer piété, quête, philosophie et humanité que sous les fastes austères de Bach, c'est un peu à eux aussi que je le dois. J'aurai découvert au gré de mes chemins des ferveurs bien plus étincelantes, des enthousiasmes bien plus chaleureux, des piétés bien plus contagieuses.

Me demeure cette litanie, intérieure, qui me ramène toujours un peu trop vers ces rives rugueuses ....